



LES CAHIERS

de l'École alsacienne

No 1



> SALON DU LIVRE
2012

> L'ALSACIENNE ET FLORENCE,
UNE LONGUE HISTOIRE

> LES 100 ANS DU JARDIN
D'ENFANTS

LES MUSICIENS PRENNENT LA PLUME

Depuis quelques années, «Les Cahiers de l'École alsacienne» sont rédigés par un groupe d'élèves volontaires ou, comme dans les derniers numéros, par une classe entière.

Cette année, nous avons voulu innover, oui: «et si c'était la classe musicale qui rédigeait ce journal?». Dès l'année de 4^e, nous sommes donc empressés d'aller voir Monsieur Borrelli pour lui lancer la proposition. À peine avait-il répondu favorablement, que nous commençons déjà à lui énumérer toutes nos idées.

À la rentrée de 3^e, première «réunion de presse»: on nous explique les enjeux de ce journal, l'impact qu'il peut avoir sur les lecteurs, et la responsabilité collective qui nous engage dans ce projet. Mais le défi ne nous fait pas peur. On ne recule devant rien; n'oubliez pas, nous sommes des musiciens... Après ce moment bien solennel, nous commençons à proposer les idées. Il y en a tellement, qu'on ne s'entend plus, les doigts se lèvent, tout le monde veut participer et parle en même temps: «le spectacle du Défi», «la musique», «le Petit collège»...

Au fur et à mesure des rendez-vous du Comité de rédaction, de petits problèmes se posent: «La psychomotricité, ce n'est que le vendredi et moi, le vendredi, j'ai...», ou des problèmes de délais, parmi d'autres, que nous arrivons finalement à résoudre.

Petit à petit (l'oiseau fait son nid), l'idée, qui était un peu floue au départ, a pris forme. Les élèves ont commencé à se mobiliser pour leur sujet et, à force d'insister, de corriger et de recorriger, nous avons réussi à obtenir des projets vraiment intéressants.

Même ceux qui n'étaient pas très motivés pour rédiger ces Cahiers le sont devenus. Ils ont réalisé, finalement, que ce seront de bons souvenirs, qui referont surface dans quelques années, quand ils seront grands-parents, et fiers de montrer ce journal à leurs petits-enfants.

En effet, certains élèves nous disent avoir beaucoup appris sur l'École, mais aussi sur le métier de journaliste.

Au bouclage du journal, un grand «ouf!» sort de la bouche des participants. Le travail a payé et ses fruits se trouvent dans ces articles que vous allez découvrir, nous l'espérons, avec intérêt et plaisir.

Merci à l'ensemble de l'équipe rédactionnelle pour cette très belle aventure et, en particulier, merci à Romain Borrelli, Alain Bonaventure, Hélène Fieschi et Corinne Boivin.

En vous souhaitant une très bonne lecture! Dévorez vite ces *Cahiers de l'École alsacienne*!

Camille Amrouche



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Pierre de Panafieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Romain Borrelli

CORRECTIONS
Corinne Boivin
Alain Bonaventure

ILLUSTRATIONS
Corinne Rey

L'ÉQUIPE RÉDACTIONNELLE (3^e2)

ALEXANDRE Sarah
AMROUCHE Camille
AUDOLI Baptiste
BAVEREZ Denis
BRILLION Hoa
CLERMONT Adèle
CORREARD Marthe
COULON Martin
COYEN Émile
DA SILVA Juliette
DELA Céleste
FAIGENBAUM Raphaël
LEMERCIER Sara
MALAINGRE Olivier
MICLEA Constance
RAVOT Judith
SALIOU Victorine
VIMARD Victor
WINDEY Cassandra
XIRAU Baptiste

CRÉATION, MISE EN PAGE
Alain Bonaventure,
Page B: 01 58 64 37 60

IMPRESSION
TPI

ÉDITORIAL

p. 4

ZAPPING

ÉVÉNEMENT	Téléthon - <i>Un Téléthon sans aucune fausse note</i>	p. 6
MUSIQUE	Musicodiversité	
	<i>Victorine et l'orgue</i>	p. 8
	<i>À la découverte de la viole de gambe</i>	p. 9
	<i>L'accordéon en 6^e</i>	p. 9
	<i>Une autre voie instrumentale: la voix</i>	p. 10
CURSUS	Passeport pour l'avenir - <i>Cérémonie de remise des diplômes du bac</i>	p. 11
STRUCTURE	Attention travaux- <i>Travaux de rénovation du Petit collège</i>	p. 12
	Les valeurs de l'École	p. 14

PETIT COLLÈGE

100 ans et toujours jeune	p. 16
Apprivoiser l'espace pour mieux vivre ensemble	p. 20
Mais... ils parlent en chantant	p. 22

GRAND COLLÈGE

Salon du livre 2012	p. 24
Défi: le spectacle «The Artists»	p. 28
Études encadrées: un 5 à 7 très studieux	p. 30
La loge, <i>check point</i> hautement stratégique	p. 32

PORTRAITS

M. Ménasché, portrait puissance 2	p. 34
M. Hardy? Le mouvement perpétuel	p. 36

DOSSIER

Florence, carnets de voyage toscans	p. 38
-------------------------------------	-------

ÉCO-CITOYENNETÉ

Développement durable. Recyclez cette page!	p. 44
---	-------

VOYAGES

Alsace. Retour aux origines	p. 46
Sarthe. Le Mans, quelle(s) histoire(s)	p. 48

SPORTS

As des as. L'A.S. basket et badminton	p. 50
---------------------------------------	-------

NOUVELLES

Le cauchemar d'Hélène	p. 52
Le pendule de Foucault	p. 54
Concours de nouvelles. Vote du jury 2013	p. 56
<i>Amitié mortelle - 6^e-5^e</i>	p. 57
<i>Le jour où j'ai dépassé ma peur - 4^e-3^e</i>	p. 58
<i>Lili - Lycée</i>	p. 59

LES ANCIENS L'AAEEA

Réseaux sociaux, antennes à l'étranger	p. 61
--	-------

DÉPART EN RETRAITE

Élizabeth Jeanneney, Janine Leon	p. 62
----------------------------------	-------

SPÉCIAL HOMMAGES

Jean-Pierre Hammel, Guy Varenne, Stéphane Hessel, Jean-Marc Roberts	p. 64
--	-------

RÉSULTATS AUX EXAMENS, LE CARNET

p. 88

L'ORGANIGRAMME 2012-2013

p. 90

74
N



Un nouveau Cahier de l'École alsacienne, c'est un concentré de l'École. Par une alchimie que seules les équipes d'élèves (celles de 3^e musicale cette année), en apprentis journalistes déjà bien talentueux, ont maîtrisée, c'est la quintessence de notre chère École qui vous est donnée à lire et à voir.

Tout est là. La création, sous toutes ses formes et à tous les âges. La musique, classe musique oblige, mais aussi l'écriture, les arts plastiques, l'histoire des arts. L'enseignement avec les études encadrées, les voyages scolaires. L'histoire de l'École avec le centenaire du jardin d'enfant. Le futur avec les travaux de restructuration des bâtiments 7 et 8.

Je voudrais remercier tous les auteurs de ces articles pleins de vie, d'enthousiasme, de création. Ils ont su capter ces moments qui font de notre École un lieu unique. Merci aussi à Romain Borrelli, rédacteur en chef des Cahiers, à Alain Bonaventure qui en assure avec tact et talent la réalisation, à Corinne Rey, notre dessinatrice, qui anime ces pages avec humour et sensibilité. Ce numéro est aussi consacré à l'hommage que l'École a rendu à deux hommes, deux proches amis, qui nous ont quittés à quelques mois d'intervalle: Jean-Pierre Hammel et Guy Varenne. Jean-Pierre Hammel aimait cette phrase (attribuée à tort successivement à Aristophane, Montaigne, Rabelais, Alain, Yeats...): «éduquer un enfant, ce n'est pas remplir un vase, mais allumer un feu». Guy Varenne aurait pu souscrire à cette idée. Ce furent deux grands éveilleurs. Ils inspiraient à leurs élèves du respect par leur prestance et par l'attention qu'ils leur portaient. Ils les autorisaient à penser, à réfléchir, à chercher, à former leur propre opinion, loin des lieux communs et du «prêt-à-penser». Ils leur donnaient envie de savoir pour agir.

Sans jamais s'ériger en exemples, ils furent exemplaires dans la mesure où des générations successives d'élèves ont appris à être eux-mêmes en les regardant, en les écoutant, en apprenant de ces deux maîtres d'exception.

*Pierre de Panafieu,
directeur*



• **les travaux de l'été 2013**
(photo: P.-A. Colodiet)

Téléthon

UN TÉLÉTHON SANS AUCUNE FAUSSE NOTE!

Judith RAVOT
et Victorine SALIOU

**Pour la deuxième fois
consécutives, l'École
alsacienne organise un
concert en faveur du
Téléthon. Grands et
petits travaillent sans
relâche afin que tout
soit parfait. Une
manifestation musicale
placée sous le signe de
la solidarité...**

J'avais déjà participé à 9 concerts de musique de chambre, une master-class, et un projet en coopération avec le CNSM dans le cadre de l'atelier de musique de chambre. Mais je n'avais pas joué, ni assisté au premier concert du Téléthon; je me suis réveillée beaucoup trop tard l'an passé, toutes les places avaient déjà été réservées. Aussi, quand cette année M^{me} Giota nous annonça, à Simon, saxophoniste, et moi, son accompagnatrice au piano, que nous allions jouer au concert du Téléthon et, qui plus est, que nous allions clôturer l'événement, notre fierté fut à son comble. Notre surprise, aussi, puisqu'une batterie viendrait s'adjoindre à notre duo, et que nous jouerions du Bach. Dans une version pour le moins inattendue! Il n'y a que le concert du Téléthon pour nous offrir cette chance.

En effet, la particularité de ce concert, ce qui en fait son caractère unique, est de briser les frontières et de favoriser les «mélanges». Mélange des genres musicaux: du baroque au rock, en passant par la variété française. Mélange d'élèves de l'École (Petit et Grand collège), de professeurs, d'anciens élèves, de parents d'élèves, de parents d'anciens élèves...

La fébrilité des «artistes» est à la hauteur de l'événement. Pensez donc: ce concert est payant et la totalité de la somme récoltée est reversée au Téléthon. C'est la première fois (et peut-être la seule) que des spectateurs vont devoir payer pour m'écouter!

Dans les coulisses, il faut déployer des trésors de patience afin de faire tenir en place l'orchestre Plume du Petit collège, impressionné par la foule qui se presse à la porte du théâtre bien avant le début de cette manifestation musicale unique. Tout le monde a le trac, d'autant qu'il n'y a pas eu de grande répétition générale pour nous rassurer. Nous sommes tous éblouis quand le rideau se lève, car nous découvrons en même temps que les spectateurs – mais en coulisses – le programme riche et varié de ce concert inoubliable, qui porte haut les valeurs de l'École alsacienne: la solidarité, l'ouverture et le dépassement de soi.





LE CONCERT DU TÉLÉTHON 2012 EN QUELQUES CHIFFRES

104 PARTICIPANTS:

44 ÉLÈVES DU PETIT COLLÈGE,

38 ÉLÈVES DU GRAND COLLÈGE,

8 PROFESSEURES (HONNEUR AUX FEMMES!),

6 ANCIENS ÉLÈVES,

5 MUSICIENS «EXTÉRIEURS» VENUS PAR
SOLIDARITÉ,

BRUNO RIGUTTO (PÈRE D'ANCIENS ÉLÈVES)
ET SES FILS TALENTUEUX,

IRAKLY AVALIANI (PÈRE D'ÉLÈVE)
ET... 1 CORRESPONDANT AUSTRALIEN!

SANS OUBLIER UNE MERVEILLEUSE ORGANISATRICE,
MADAME JEANNENEY!



MUSICODIVERSITÉ

VICTORINE ET L'ORGUE

> Victorine Saliou a commencé l'orgue en 5^e, à l'âge de 12 ans. Après avoir arrêté la danse classique, elle a eu la soudaine envie de jouer d'un deuxième instrument, en plus du piano : l'orgue. «Je suis tout d'abord allée à une séance de présentation sur l'instrument, et je l'ai trouvé hors du commun, intéressant.»

Victorine nous explique pourquoi elle a fait le choix de pratiquer deux instruments différents : «je trouve qu'il y a une grande richesse à pouvoir jouer de deux instruments. En effet, le piano possède un seul clavier, tandis que l'orgue peut en avoir jusqu'à huit». Elle précise alors qu'elle peut facilement comparer les deux instruments, qui, contrairement à ce que l'on peut croire, sont nettement différents.

Ainsi le piano est un instrument à percussion : des petits marteaux tapent contre des cordes situées à l'intérieur de celui-ci. L'orgue est un instrument à vent : des clapets se retirent pour laisser passer l'air dans les tuyaux. Le mode de fonctionnement de ces deux instruments est donc bien différent ! De plus, ajoute-t-elle, il est totalement impossible de faire des variations expressives avec un orgue. Lorsque l'on appuie sur une touche, le son reste longtemps dans l'air, ce qui empêche le musicien de faire des nuances.

Pour finir, nous lui avons demandé si l'orgue ne pourrait pas intervenir dans d'autres environnements que celui des églises. «D'après moi, l'orgue pourrait très bien être utilisé dans les orchestres. Prenons-en pour exemple César Franck, qui a composé un concerto pour orgue», nous a-t-elle répondu, sans hésiter.

Propos recueillis par Céleste DELA



À LA DÉCOUVERTE DE LA VIOLE DE GAMBE

Musique, musique. Et son corollaire obligé: les instruments de... Nous sommes toutes et tous capables d'en citer un grand nombre, sans doute, et de décrire, peu ou prou, leur fonctionnement. Pour autant, d'autres restent méconnus du grand public. Il en va ainsi de la viole de gambe. Deux élèves de l'École alsacienne, Charlotte et Aurélia, ont donc été interrogées.

> Charlotte, en 6^e, et Aurélia, en 2nde, jouent toutes les deux de la viole de gambe au Conservatoire du XIV^e arrondissement de Paris. Charlotte a commencé cet instrument à l'âge de sept ans. Elle a découvert la viole de gambe en initiation musicale. Aurélia, quant à elle, a débuté à l'âge de douze ans, alors qu'elle jouait déjà de la flûte. Elle voulait jouer d'un instrument à cordes et a découvert la viole en classe musicale. Quand elle en a joué, Aurélia a tout de suite apprécié la façon d'en jouer et le son.

Charlotte joue aujourd'hui dans un ensemble de viole au Conservatoire. Elle a commencé avec un dessous de viole, mais joue maintenant avec une plus grande viole. Aurélia joue sur une viole à sept cordes, comme beaucoup parmi ce que l'on nomme les « grandes violes ».

Mais il serait temps de se demander ce qu'est la viole de gambe, exactement ?

La viole de gambe, ou viole, est un instrument de musique baroque venant d'Espagne, qui a dominé la vie musicale européenne dès le XV^e siècle. Il s'agit d'un instrument à cordes et à frettes (petites barrettes, souvent métalliques, placées en travers du manche de l'instrument), joué à l'aide d'un archet. Il y a plusieurs familles des violes (pardessus de viole, dessus de viole, viole de gambe alto, viole de gambe ténor, basse de viole de gambe...). La plupart sont tenues entre les jambes. On pense souvent que la viole ressemble au violoncelle, mais la famille des violes se distingue de celle des violons principalement par le nombre des cordes (six et non quatre, en boyau), par la présence de frettes qui divisent la touche, comme sur le luth ou la guitare, par la tenue de l'instrument, sur ou entre les genoux – d'où le nom de « viola da gamba » –, et par la tenue de l'archet, qui permet de modifier la tension des crins.

À instrument étrange et rare, enseignement confidentiel : dans Paris on trouve seulement deux professeurs de viole de gambe !

Sarah ALEXANDRE



L'ACCORDÉON EN 6^E

Loin des sentiers battus, l'accordéon trouve une vraie place dans la famille des instruments à vent à l'École alsacienne. Souvent apprécié de nos aînés, ici, même en classe de 6^e il trouve des amateurs...
photo : C. Dela



UNE AUTRE VOIE INSTRUMENTALE : LA VOIX

Interview de Jonas MORDZINSKI,
ancien élève (Bac L 2012)
par Adèle CLERMONT

Pourquoi as-tu choisi le chant, comme instrument ?

Ma mère est chef de chœur, j'ai donc grandi bercé par le chant. Très vite, je me suis mis à chanter à la chorale du conservatoire et le chef de chœur a repéré que j'avais une belle voix. Il a commencé à me donner des solos. Quand j'avais 9 ans, on a fait un CD avec ma classe pour récolter des fonds pour les enfants du Burkina-Faso, et la professeur de musique m'a, elle aussi, mis en avant en me faisant chanter une chanson tout seul. Le plaisir que j'ai éprouvé, et la sensation d'être vraiment bon pour quelque-chose me rendirent tellement heureux que je sus alors que je voudrais en faire mon métier. Mais je ne savais pas quel genre je voulais chanter. Ce fut vers 14 ans, en regardant *La belle Héléne* de Jacques Offenbach, que j'eus comme une révélation : j'ai su que je voulais chanter de l'opéra. De plus, mes années au collège ont été très dures pour moi, j'étais mauvais en cours et ne supportais pas bon nombre de mes camarades. La musique était alors mon seul refuge et, finalement, mon goût pour le chant m'a permis de surmonter mes problèmes et même d'inverser la tendance. Aujourd'hui encore, le bonheur que me donne le fait de chanter confirme mon désir de faire de ma passion mon métier.



Pourquoi la voix est-elle un instrument particulier ?

Je pense que la voix est l'instrument le plus singulier qui existe. Il y a deux raisons à cela. La première est que c'est un instrument qu'on ne choisit pas, on a ce que la nature nous donne et on n'y peut rien changer, cela est très marquant surtout chez les garçons. Par exemple, moi qui rêvais d'être ténor dans mon enfance, je me suis retrouvé avec une voix de basse. Un chanteur ne choisit donc pas son instrument, mais doit s'adapter à lui. La deuxième raison est que l'instrument et le musicien ne font qu'un. Cela peut paraître évident, mais pour éduquer sa voix, il faut éduquer son corps et son esprit. En effet, il est difficile d'être chanteur, car on ne peut jamais être malade, il faut avoir une hygiène de vie, savoir gérer ses émotions et être très concentré. Ainsi, le moindre détail physique qui change, ou une simple pensée, peuvent changer la façon dont on chante et par là, j'entends non seulement ce que l'on transmet, mais aussi la couleur de sa voix, son émission... C'est aussi pour cela que je trouve que le chant est le plus beau des instruments, car on chante avec l'air qui vient du plus profond de nous et que l'on fait résonner dans tout notre corps, ce qui permet au chanteur, je pense, de vraiment vivre la musique et de pouvoir absolument tout exprimer au travers de son instrument.

CÉRÉMONIE DE REMISE DES DIPLÔMES DU BAC PASSEPORT POUR L'AVENIR

Camille AMROUCHE
et Juliette DA SILVA.



Depuis 2008, l'École alsacienne organise, chaque année, une cérémonie de remise des diplômes aux jeunes bacheliers. En effet, cette remise des diplômes doit être plus solennelle, selon les préconisations des ministres de l'éducation, tandis qu'elle n'était, jusque-là, qu'une démarche purement administrative : les élèves devaient, de leur propre gré, retirer leur diplôme. Une telle cérémonie permet donc de valoriser les élèves.

Arrivés devant la porte de l'École, les anciens élèves se jettent dans les bras les uns des autres pour de grandes retrouvailles : on fait des blagues à tout bout de champ et on se remémore toutes les petites bêtises faites dans cet endroit nostalgique. Et les questions les plus entendues sont : «alors, tu fais quoi maintenant?».

On remarque aussi que c'est un moment convivial : un instant où l'on se regroupe entre anciens élèves de l'École. Nous en avons rencontrés quelques-uns qui nous ont donné un avis sur toutes ces années passées à l'École.

Nous avons donc fait un sondage : la plupart de ces anciens élèves sont tristes de quitter l'École, en particulier ceux qui y sont depuis le Petit collège, voire le jardin d'enfants. Mais pour nombre d'entre eux, le changement permet de découvrir ce nouveau monde après le Bac. Ils se réjouissent de changer d'air. La Terminale, pour la majorité des bacheliers, a été la meilleure classe durant toute leur scolarité. Le voyage à Florence, le Défi, en Sologne, et Bruxelles ont été les trois voyages préférés des anciens élèves. Ils nous ont, bien sûr, également révélé leur(s) professeur(s) favori(s) : C*, D*, L* S*, P*, D*... et bien d'autres!

Pour la plupart, les meilleurs souvenirs restent les voyages, mais aussi les événements à l'école : le bal de promo, la fête des terminales...



ATTENTION TRAVAUX!

Marthe CORREARD,
Constance MICLÉA
et Cassandra WINDEY

TRAVAUX DE RÉNOVATION DU PETIT COLLÈGE



À la fin de l'année scolaire 2012-2013, l'École a lancé des travaux de rénovation dans ses locaux. Le Petit collège est majoritairement concerné par ces changements, pour diverses raisons, notamment l'apparition d'une classe de première année de maternelle. Le bâtiment principal du Petit collège sera augmenté (en hauteur et en largeur) et l'intérieur sera rénové. Les classes, seront agrandies et équipées de nouveautés technologiques, afin de permettre aux enseignants d'exploiter des méthodes pédagogiques nouvelles et diversifiées. Le bâtiment où se trouvaient les classes de 11^e accueillera de nouveaux espaces destinés aux élèves de maternelle, dont une salle de sieste.

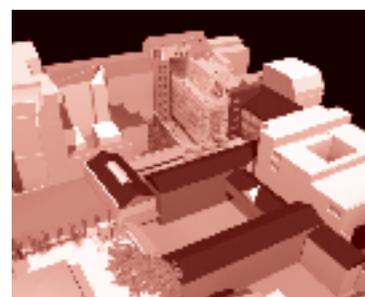
Dans l'autre bâtiment, seront créés un espace cantine pour les plus petits, une nouvelle bibliothèque, une salle de sciences et bien d'autres aménagements. La création d'un espace de demi-pension au Petit collège permettra à l'espace Germaine Tailleferre (la cantine pour tous) de récupérer l'espace utilisé pour les plus petits.

Un couloir de circulation sera créé, afin que les élèves de Terminale puissent se déplacer sans déranger les récréations des plus jeunes.

Pendant ces importants travaux, à cause des multiples machines permettant les rénovations, l'accès au Petit collège est proscrit à tous les élèves. L'accès au Petit collège se fait donc par l'entrée rue Notre-Dame-des-Champs. Des préfabriqués sont installés dans la cour des 6^e et dans la cour des sports afin d'accueillir la majorité des élèves du Petit collège. Dans cet objectif, des rénovations sont réalisées, des escaliers sont créés pour assurer une circulation plus aisée des enfants, des bâtiments vers la cour de récréation.

L'École est donc à l'aube d'un grand changement, qui permettra un apprentissage dans des conditions plus favorables.





• les démolitions de l'été 2013 et, ci-contre à droite, trois vues du projet en images 3D

LES VALEURS DE L'ÉCOLE

« AD NOVA TENDERE SUETA* », COMMENT FAIT-ON ?

Adèle CLERMONT

Depuis la fin de l'année scolaire 2011-2012, le Comité Quadripartite, qui regroupe parents, professeurs, élèves et membres de l'administration, débat d'un vaste sujet : les valeurs de l'école. La question de départ était, naturellement, la plus évidente : quelles sont les valeurs de l'École ?

Malheureusement, ou plutôt heureusement, il est connu que les chances de débattre d'une question, sans dévier vers d'autres interrogations, sont infimes voir inexistantes. Les membres du Comité, tous conscients de l'énormité de la discussion, adoptèrent une approche plutôt philosophique, essayant de répondre à une question par d'autres interrogations. L'École avait-elle des valeurs définies ? Ces valeurs étaient-elles connues des élèves ? Celles-ci étaient-elles communes à tous ? Et bien d'autres... Pourtant, si les questions et points de vue divergeaient, tous semblaient d'avis qu'il était nécessaire de définir ces fameuses valeurs.

Mais comment les définir ? Plusieurs propositions émergent. La première consistait à s'appuyer sur les textes fondateurs de l'École : le Projet d'établissement et « les objectifs de l'École » (texte qui constitue la première partie du Règlement de la vie à l'École). Ces deux textes sont disponibles sur le site de l'École. On évoqua également l'article « L'Alsacienne, une école très, très privée » publié dans *M le magazine du Monde* en juillet 2012, dont le point de vue très critique pouvait provoquer réactions et discussions. Toutefois, il semblait clair que pour définir ces fameuses valeurs, il était nécessaire de demander aux élèves leur avis sur le sujet, et, pour cela, il fut demandé aux professeurs de classe d'organiser des vies de classes, à partir de l'un ou l'autre de ces textes, afin d'entamer la discussion.

Il fut aussi proposé d'organiser une journée quadripartite, probablement en 2013/2014, qui porterait le titre « Moi et l'École ». Elle permettra à tous de discuter et de réfléchir non seulement aux valeurs de notre École, mais plus concrètement à ce que les professeurs et les élèves s'apportent mutuellement.

*Vers la nouveauté par la tradition

À VOTRE AVIS

> À la suite d'un comité quadripartite, nous avons décidé de nous intéresser plus précisément aux valeurs et aux objectifs de l'École. Nous avons donc rencontré deux personnalités importantes à l'École : Pierre de Panafieu et Brice Parent.

L'AVIS DE PIERRE DE PANAFIEU

Les avantages apportés aux élèves par l'École, sans forcément être présents dans les autres établissements :

- une ouverture sur le reste du monde,
- plus de voyages,
- une organisation moins stricte,
- une éducation : valeurs familiales,
- une école qui a pour mission de nous éduquer en plus de la famille,
- l'apprentissage de la vie en société,
- les valeurs transmises sont des valeurs ancrées dans notre société : démocratie, respect, égalité.
- la compétition n'est pas mise en valeur.

1. L'absence de compétition

Quand, tout à l'heure, je vous parlais d'une absence de compétition à l'École, je voulais vous dire que celle-ci a effectivement pour but de ne pas mettre en avant la compétition entre les élèves. Un simple exemple : il n'y a pas de classement entre les élèves. L'École a effectivement pour but de faire progresser l'élève.

2. La confiance

Il y a aussi une grande confiance faite aux élèves à l'École. Dans d'autres établissements, la confiance est moins présente. La confiance pour le bon fonctionnement d'une école est un élément central.

3. L'idée d'attention

Ce que je vais vous dire est lié au point précédent. À l'école, chaque élève est suivi sur son comportement, sur l'évolution. Les professeurs, les adjoints d'éducation... sont très à l'écoute des problèmes de chaque élève, car un élève a besoin d'avoir la confiance et l'attention d'un adulte.

4. La patience

Quand un élève fait une erreur, il y a obligatoirement une sanction. La sanction est un système qui corrige les erreurs, elle est aussi donnée pour que l'élève puisse apprendre de son erreur.

5. La responsabilisation

L'École apprend à chaque élève à assumer ses choix et ses actes, pour lui permettre de devenir une personne responsable.

6. Finalité, autonomie

Il faut qu'un jour, l'élève puisse se passer des professeurs et de l'École. L'École est, au début, un tuteur pour l'élève et un jour, l'élève devra voler de ses propres ailes et se passer de celui-ci.

L'École encourage chaque élève à construire progressivement des projets. Elle défend un souhait qu'un élève manifeste sans prendre en compte l'avis des parents. Elle encourage les choix de l'élève et soutient ses projets. Comme l'écrivait André Gide dans *Les Faux Monnayeurs*: «Il est bon de suivre sa pente, pourvu que se soit en montant».

Il faut que chaque élève, à la fin de sa scolarité à l'École, puisse faire ce qu'il veut sans avoir peur de la difficulté et sans qu'elle soit un obstacle insurmontable.

L'AVIS DE BRICE PARENT

Quels sont, selon vous, les principaux objectifs et les principales valeurs de l'école ?

Avant tout, l'École essaye de préparer ses élèves le mieux possible aux études supérieures, elle permet à chacun de découvrir et de développer ses possibilités, elle transmet une culture commune, une culture humaniste. Cet objectif, nous voulons l'atteindre sans instaurer de compétition entre les élèves. Nous ne pratiquons pas le classement et nous n'effectuons pas de sélection parmi nos propres élèves: une fois que l'on est inscrit à l'École, on peut, presque toujours, y poursuivre l'ensemble de sa scolarité. Cependant, nous valorisons les élèves qui travaillent le mieux,

notamment lors des sélections pour les sections européennes et orientales ou à l'occasion du choix des élèves qui pourront participer à notre programme d'échanges.

Un autre point essentiel de l'École réside dans l'attention que nous essayons de porter à chacun. L'équipe éducative est importante et se concertent régulièrement; elle est à l'écoute des difficultés que chaque élève peut rencontrer. De plus, la création des conseils préparatoires (qui réunissent avant chaque conseil de classe les délégués des élèves, l'adjoint d'éducation, le professeur de classe et éventuellement le conseiller d'éducation et les psychologues) a permis de mieux relayer les informations et d'attirer notre attention sur certaines situations.

Enfin, nous souhaitons que l'École soit un lieu ouvert sur le monde qui l'entoure afin de susciter la curiosité des élèves et de leur permettre de s'exprimer dans des domaines qui ne sont pas strictement scolaires. C'est pour cela que nous organisons les voyages de niveau et les échanges. C'est pour cela que nous consacrons beaucoup d'énergie à développer des projets comme notre participation au Téléthon, l'échange avec le Sénégal ou les stages de bénévolat des élèves de seconde. C'est pour cela que nous proposons un grand nombre d'activités annexes qu'elles soient sportives, culturelles ou artistiques. Ainsi, l'atelier de musique de chambre, les ateliers théâtre ou encore l'association sportive permettent à nos élèves de s'épanouir et de découvrir autrement le plaisir que peut fournir l'investissement dans un travail en équipe rigoureux et intense.

Propos recueillis par
Camille AMROUCHE, Adèle CLERMONT,
Juliette DA SILVA, Cassandra WINDEY.



EXTRAIT DU PROJET D'ÉTABLISSEMENT

L'École Alsacienne a toujours eu la volonté de faire vivre l'héritage humaniste transmis par ses fondateurs, et évoqué sur la façade de l'École, 109 rue Notre-Dame-des Champs: En 1538, l'humaniste Jean Sturm quitte Paris pour Strasbourg, où il crée, à l'appel de la cité, une HAUTE ÉCOLE, berceau de l'Université et du Gymnase Jean Sturm de Strasbourg. En 1874, des patriotes alsaciens, anciens élèves du Gymnase, ont fondé à Paris L'ÉCOLE ALSACIENNE.

Depuis lors, en alliant tradition et innovation, car telle est sa devise «ad nova tendere sueta» (Vers la nouveauté par la tradition), elle tente d'être le lieu de multiples synthèses:

- Respect des humanités et recherche du progrès
- Développement intellectuel et formation morale
- Épanouissement personnel et utilité sociale
- Confiance en l'initiative privée et sens du bien commun.



Cassandra WINDEY

100 ANS, ET TOUJOURS JEUNE!

Cette année, l'École a fêté le centenaire de sa plus petite classe, le J. E. (ou Jardin d'enfants). Nous avons décidé de passer la matinée avec le Petit collègue, au cœur de l'événement.



La journée a commencé par un spectacle réalisé par le J. E., devant un public constitué des classes de 8^e et 7^e, de leurs maîtresses respectives et de toutes les autres personnes ayant un lien avec le Petit collègue, dont les bienheureux parents, évidemment.

Après les magnifiques interprétations de «Meunier, tu dors» et de «Savez-vous planter les choux?», Madame Vuong, directrice du Petit collègue, a pris la parole pour faire une présentation de la journée et expliquer la symbolique de ces festivités.

À la suite de ce discours, c'est Madame Sorg, psychologue du Petit collègue, qui, à l'aide d'un film dont le montage a été réalisé par Daniel Faugeron, nous a présenté les classes du J. E., leurs effectifs et les méthodes pédagogiques utilisées dans ces classes.



UN PEU D'HISTOIRE

Tout d'abord, un peu d'histoire: au début du XX^e siècle, deux maîtresses de l'École partent à Milan (Italie) découvrir «*I casi dei bambini*» ou «Maisons des enfants». C'est à la suite de ce voyage, ordonné par le directeur de l'époque, qu'ouvre la classe de J. E. en octobre 1912.

Les différentes techniques pédagogiques utilisées au J. E. sont, pour la plupart, inspirées de celles de Maria Montessori. Maria Montessori, née en Italie en 1870 et décédée en Hollande en 1952, passa sa vie à étudier le développement de l'enfant. Elle fut la première femme à qui fut accordé un degré médical d'une université italienne. Après ses études universitaires, Dr. Montessori devint directrice d'une école pour des enfants intellectuellement handicapés. Son travail avec ces enfants donna des résultats tellement satisfaisants qu'elle se demanda s'il était possible d'utiliser des méthodes comparables pour éduquer des enfants «normaux». En 1907, elle ouvre sa première «*Casa dei bambini*», pour un groupe d'enfants de maternelle et d'école élémentaire. Elle découvre alors une idée principale, qui est à l'origine de tout le système pédagogique qu'elle créa par la suite: les enfants possèdent une capacité étonnante à apprendre, presque sans effort. Les enfants s'éduquent tout seuls! L'approche de Montessori propose une vision ouverte et large de l'éducation, sous la forme d'une «aide à la vie». Le système est conçu pour aider les enfants à passer de l'enfance à l'âge adulte en acquérant une certaine maturité. La réussite de cette méthode est incontestable, car elle tire ses principes du développement naturel de l'enfant.



RETOUR DANS L'ENFER DU JEU!

Le reste du spectacle est constitué de la projection du film. Ce film est une sorte de synthèse de tous les films présents sur le site de l'école (<http://www.ecole-alsacienne.org/spip/Le-Centenaire-du-Jardin-d-enfants.html>). Son contenu vous est décrit le plus précisément possible, ci-dessous. Après avoir vu les enfants chanter avec Mireille Berret, qui les accompa-



gne au triangle, l'on a pu observer la maquette faite par les classes de 8^e et 9^e avec l'aide de Nadia Geissler, leur professeur d'arts plastiques. Cette maquette est maintenant dans la salle de dessin, elle a été réalisée grâce à de la pâte à modeler et du carton. Celle-ci est extrêmement réaliste: elle représente une récréation dans la cour Babar, et les élèves ont même pensé à faire figurer la marelle!

Le film se poursuit, et nous rejoignons les classes de J. E. et de 12^e, pour comprendre l'organisation de leurs journées et les fameuses méthodes pédagogiques issues de l'approche Montessori.

En premier lieu, nous découvrons le jeu des « lettres rugueuses ». Les enfants sont par groupes de deux. L'un des deux ferme les yeux et son partenaire doit lui faire deviner la lettre découpée dans un matériau rugueux. Pour cela, l'enfant repasse plusieurs fois son doigt sur la lettre. Les remarques filmées dans la classe font sourire:

- Ça ne serait pas un N?
- Non, répond une petite voix douce, gentille mais concentrée sur l'exercice.

Les visages heureux et mignons des enfants confirment que cette approche permet d'enseigner, tout en aidant au développement intellectuel et social. Et les techniques d'apprentissage sont nombreuses: le poinçonnage, qui permet de travailler la tenue d'un outil (proche de celle du crayon) et de maîtriser sa force; l'alphabet mobile; les différents plateaux pour apprendre à laver la table, verser avec une cuillère, plier, apporter et percer.

SOUVENIRS, SOUVENIRS...

Nous quittons maintenant les élèves des plus petites classes pour rencontrer, le temps d'une récréation, les Terminales, qui se souviennent de leur classe de maternelle. Cette jolie rencontre a été filmée par les 7^e et est disponible sur le site de l'école. Les témoignages de ces « petits devenus grands » sont variés. Les histoires d'amitiés sont nombreuses, mais d'autres souvenirs précis subsistent, comme ceux des échanges d'auto-

« ...LES FAMEUSES MÉTHODES PÉDAGOGIQUES ISSUES DE L'APPROCHE MONTESSORI. »







collants dans la cour Babar, de la gentillesse de Madame Hubert, qui était toujours présente pour les enfants, du potager, du bac pour les doudous utilisés pendant la sieste, de la musique avec Mireille Berret. Une élève nous explique que c'est grâce à elle que la professeure de psychomotricité, Dominique Tardy, a été surnommée «Dominique Gymnastique», un nom qui est toujours utilisé par les élèves du Petit collège aujourd'hui! D'autres racontent des anecdotes amusantes, comme celle de cet élève qui voulait devenir gaucher, comme le vol de chocolats d'un calendrier de l'Avent commis par deux amies, ou encore, comme celle de ces deux déléguées, sérieuses, qui disposaient d'un panneau où étaient inscrits tous les problèmes de la classe mais qui, gênées, avaient dû demander de l'aide à un professeur lors du conseil de classe, pour la simple et bonne raison qu'elles ne savaient pas lire!

FIN DE PARTIE, ENTRE NOUVEAUTÉ ET... NOSTALGIE?

La présentation continue avec les coloriages et les peintures sur les «100 ans du J. E.», réalisés par les J. E. 2, et bien d'autres éléments anecdotiques de la vie des maternelles... (Le film se trouve sur le site de l'école.)

La grande nouveauté concernant les petites classes est que, bientôt, l'école accueillera une petite section de maternelle.

Après ce magnifique spectacle, nous avons décidé d'aller à la rencontre des élèves du Petit collège pour voir comment ils célébraient l'événement. Les élèves de 8^e2 fabriquaient de la pâte à sel afin de sculpter des figurines pour la maquette en arts plastiques. Les 8^e4 composaient une salade de fruits pour le goûter de l'après-midi, quant aux J. E. 1, ils commentaient une ancienne photographie des classes de J. E., il y a un siècle (la présentation de cette photo avait déjà été faite et intégrée au film).

Après tout cela, nous étions tous nostalgiques des années passées, et nous nous remémorions avec regret toutes nos aventures du Jardin d'enfants: le potager où nous jardinions, la création, en classe, de deux grands personnages en carton Monsieur Légume et Madame Fruit, inspirés des tableaux de Giuseppe Arcimboldo, la culture des lentilles en classe, ou encore les siestes où l'on nous racontait des histoires pour nous aider à nous endormir. (J'ai, comme la plupart des élèves, sans doute, le souvenir que la majorité d'entre nous écoutait les récits jusqu'au bout et ne dormait pas!).



Marthe CORREARD, Constance MICLEA
et Victorine SALIOU



APPRIVOISER L'ESPACE POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE ?

En cours de psychomotricité, dès leur plus jeune âge, les enfants apprennent à maîtriser leur corps et leurs mouvements dans l'espace. Bien au-delà, ils apprennent aussi à vivre en collectivité.

Au sein de l'école, la psychomotricité commence dès la plus jeune classe, au Jardin d'Enfants. À raison de deux séances par semaine, dont une en demi-groupe et une en groupe entier, cette activité permet aux enfants d'apprendre, dans des situations collectives, à se repérer dans l'espace, à maîtriser leur force et à s'exprimer à travers la danse et le chant.

Le corps est un élément très important en psychomotricité. Ce cours, très apprécié par les élèves en raison de son aspect ludique, est extrêmement important pour le développement de l'enfant. Il y apprend énormément de choses – parfois sans s'en rendre compte – qui lui seront utiles au cours de sa vie entière (comme le repérage de la droite et de la gauche).

Pourtant, si ce cours est plutôt ludique, et si les élèves se sentent, pour la grande majorité, très

proches des psychomotriciennes (au point de leur faire toutes sortes de dessins qui sont affichés devant la salle) et vice-versa, ces dernières sont très exigeantes. Elles font comprendre à leurs élèves qu'il est nécessaire de se concentrer. En effet, certains exercices effectués nécessitent une grande concentration, ce qui est parfois difficile pour les plus petits: ne pas faire de bruit, afin de ne pas déranger les élèves qui travaillent, ranger le matériel que l'on a utilisé, mais aussi celui des autres, jouer à plusieurs, échanger de manière calme... Tous ces comportements, bien qu'ils paraissent évidents, ne le sont pourtant pas toujours pour les plus petits... comme pour les plus grands. En effet, le respect des autres n'est pas toujours acquis pour certains élèves du Grand collège!

Cette activité permet aussi aux enfants d'acquiescer de l'autonomie, car ce sont eux qui sont responsables de leurs affaires, qu'ils doivent ranger au bon endroit. L'activité est fondée sur les cinq sens, avec un vrai travail sur la respiration. Les psychomotriciennes apprennent aux enfants à se repérer dans l'espace en leur faisant faire des jeux d'orientation.

L'espace-temps est également mis à profit; en effet, tout au long de l'année, les thèmes s'articulent autour de différents événements (changements de saison, Noël, Carnaval...). La musique est un soutien important pour toutes ces activités, car elle apporte un côté ludique tout en créant un lien entre l'ouïe et la motricité du corps.





SOUS LE SIGNE DE L'OPÉRA : HÄNSEL ET GRETEL ET UN CONTE BRETON MAIS... ILS PARLENT EN CHANTANT!

Mireille BERRET
professeur de musique



L'année musicale 2012/2013 a été placée sous le signe de l'opéra au Petit collège de l'École alsacienne. Les élèves ont appris à découvrir, vivre et mieux connaître un genre musical qu'ils ignoraient.

L'opéra permet en effet de rassembler diverses compétences et divers domaines artistiques. Il donne aux enfants le moyen de se construire, s'investir et se projeter dans une histoire comportant un début, un milieu, une fin. Il réunit la musique d'orchestre, le chant à plusieurs voix, les arts visuels, la danse, le mouvement, les gestes, la parole.

En classe de 11^e, les élèves ont découvert l'opéra en langue allemande : *Hänsel und Gretel*, composé en 1893 par Engelbert Humperdinck (1854-1921) sur un livret d'Adelheid Wette, d'après le conte des frères Grimm. Influencé par la musique de Wagner, qui fut le maître d'Humperdinck, nourri de mélodies populaires, l'opéra transpose la légende de la sorcière à la maison en pain d'épices et ravive un pan de notre enfance oubliée.

En classe, les élèves en ont fait une première lecture. En musique, ils ont découvert, par la vidéo, une représentation filmée en 1999 à l'opéra de Zürich, avec chœurs d'enfants et orchestre de l'opéra de Zürich, sous la direction de Franz Welser-Möst. La première réaction a été une réaction de surprise : « mais pourquoi parlent-ils en chantant ? ». Oui, c'est bien cela, justement ! On raconte une histoire en chantant, accompagné par un orchestre.

Je leur ai fait découvrir cette œuvre qui dure 1h45, séquence après séquence. Ils étaient subjugués et très attentifs. Certaines familles ont assisté avec leur enfant à la représentation qui se donnait cette année au Palais Garnier de Paris, en avril et mai 2013, ce qui concrétisait bien le travail fait à l'école.

Le répertoire des chansons apprises en C. P. s'est également composé autour des thèmes principaux de l'argument. Tout d'abord, des chansons sur l'univers de la forêt, élément majeur de l'opéra. Nous avons ainsi appris sur le thème de la forêt : « Dans le bois », d'Edgar Willem, « Dans la forêt lointaine », chant traditionnel en canon, « Le hibou ». Puis des chansons correspondant aux différents personnages de l'opéra : « Le mar-

chand de sable », « La sorcière Grabouilla ». Enfin, des chansons sur le thème de la gourmandise : « Dame tartine », « Les bonbons ».

UNE SOIRÉE INOUBLIABLE

En dehors du cours d'éducation musicale, les élèves inscrits en activité annexe à l'atelier opéra ont monté un opéra pour enfants composé par Julien Joubert : *Un conte breton*. Ils ont rencontré le compositeur et travaillé avec lui deux fois dans l'année. Dès la rentrée de septembre, ils ont commencé à mémoriser et travailler les chants des premiers tableaux.

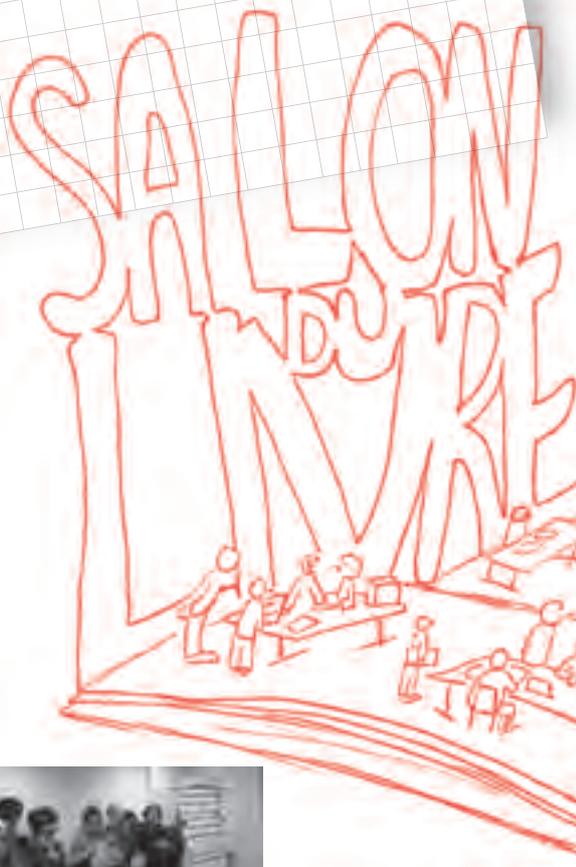




Mardi 21 mai 2013, à 20h, ils ont pu, accompagnés par un orchestre de jeunes professionnels dirigé par Christophe Eliot, chef d'orchestre du *Star Pop Orchestra*, présenter leur travail de l'année. Le décor était constitué par la projection de dessins et maquettes réalisés par des élèves sous la conduite de Nadia Geissler. La soirée a été étonnante et inoubliable. Nous souhaitons donc poursuivre dans cette voie, et réussir à monter, dans un avenir proche, des spectacles d'opéra encore plus aboutis et intéressants.

Ce genre musical est très formateur pour notre jeune public, qui se trouve ainsi très tôt en contact avec toutes les disciplines artistiques. Les élèves apprennent ainsi à s'intégrer dans un grand tout et à développer leur oreille et leur esprit.





2012

Michel MARBEAU



Le Quatrième grand Salon du livre de l'École alsacienne a eu lieu le 7 décembre dernier sous l'égide du Téléthon.

Une centaine d'auteurs étaient répartis par ordre alphabétique afin d'éviter les problèmes d'affluence que nous avons déjà rencontrés suivant des regroupements par catégories (les sciences humaines avaient fait figure de parents pauvres par rapport aux fictions ou à la littérature jeunesse). De fait, l'affluence a été plutôt bien répartie.

➤ Dans l'espace Germaine Tailleferre étaient placés...

Alya Aglan, Nicolas Antoniucci, Christine Arbisio, Marion Augustin-Valier, Nicole Bacharan et Dominique Simmonet, Dominique Barthélémy, Nicolas Baverez, Marie-Hélène Baylac, Joël Bellassen, Marie Bertherat, Ariane Bois-Heillbronn, Alma Brami, Geneviève Brisac, Pascal Bruckner, Anne Brunswic, Nadia Butaud, Michel Butel, Laure Cambeau, Alexandre Cammas, Catherine Capdeville, Jean-Marie Catonné, Catherine Chaîne, Nadia Charbit, Antoine Chéreau, Thomas Clay, Laurent Cohen-Tanugi, Juliane Cordes, Sonia David (Sonia Rachline), Alain David-Weill, Thérèse et Henriette de Cherisey, Vanessa de Hillerin, Janine Di Giovanni, Catherine Dolto, Jean-Yves Dormagen, Cecilia Dutter, Patrick Faigenbaum, Floc'h, Kathlenn Fonnmarty-Dussurget, Laurent

Gaudé, Yvan Gradis, Henri Grivois, Béatrice Hammer, Natacha Henry, Félicité Herzog, Véronique de Folin (Éditions des Météores).

Dans le théâtre Pierre Lamy étaient situés... Élisabeth Jacquet, Alan Kennedy, Philippe Labro, Aimée Langrée, Nathalie Leger-Cresson, Didier Lehenaff, Jean-Luc Florin (Lemaire), Frank Lestringant, Stéphan Lévy-Kuentz, Jean Malye, Michel Marbeau, Pascal Maréchaux, Lionel Menasché, Jean-Léonard Meuron, Laure Meynadier, Danielle Michel-Chich, Alain Minc, Jean-Claude Moscovici, Emmanuel Moses, Daniel Oppenheim Et Hélène Oppenheim-Glukman, Clément Oubrierie, Patrik Ourednik, Marie-Victoire Poliakoff, François Rachline, Pamela Ramos, Jacques Riffault, Michel Rocard, Sylvie Rozé, Marie-France Saignes, Jean-Yves Sarazin, Moïra Sau-



vage, Colombe Schneck, Joël Schmidt, Marie-France Schmidt, Isabelle Schwartz-Gastine, Antoine Sfeir, Henriette Steinberg, Jaqueline Sudaka-Benazéraf, Jean-Marc Tingaud, Valérie Tong Cuong, Baptiste Touverey, Paul Villatoux, Fabrice Virgili, Heinz Wiesmann. Mais aussi les Éditions du Retour : David Moscovici est venu avec Gilbert Xavier, Anne Gwénael Perrier, Cécile Messyas, Catherine Taurand, Marc Voisin.



Si vous voulez en savoir plus sur le «pedigrée» de chacun, vous pouvez consulter le site de l'École: <http://www.ecole-alsacienne.org/spip/Salon-du-livre-2012.html>

Par ailleurs une page Facebook a été créée: «Salon du livre de l'École alsacienne». Elle est toujours active. Vous pouvez encore la consulter et contribuer à l'enrichir en signalant de nouvelles publications... et en cliquant sur le traditionnel «J'aime»!

CET ÉVÉNEMENT A CONTRIBUÉ AU SUCCÈS DU TÉLÉTHON

Cette nouvelle édition du Salon du livre a connu une affluence record et un véritable succès, même si elle a temporairement été marquée par un «couac»: une partie des livres n'avait pas été livrée à temps au libraire Tschann, notre partenaire. Certains auteurs ont dû attendre longtemps et quelques-uns ont dû partir sans avoir pu signer le moindre livre, comme Pascal Bruckner, ce qui est anormal.

Comme d'habitude, cette fête des livres a été aussi l'occasion d'organiser quelques rencontres au Petit amphithéâtre:

1. Le livre est mort? Vive le livre numérique! avec Éric Marbeau (AE 93, ESSEC et Master Édition ESCP, Responsable de la diffusion numérique chez Gallimard) et Olivier Nora (AE, ancien élève de l'ENS, Président directeur général des éditions Grasset et Fasquelle ainsi que des éditions Fayard, membre du conseil d'administration de l'École alsacienne).



2. Conférence surprise à partir d'un jeu lancé pendant le Salon afin de découvrir un faussaire parmi les auteurs présents au salon: Pourquoi et comment fabrique-t-on un faux? Rencontre avec un faussaire: Patrik Ourednik, écrivain.

3. Guerrières! Les femmes et la guerre avec Danielle Michel-Chich (Journaliste, essayiste et traductrice, auteure notamment de *Lettre à Zora D*, Flammarion. APE, a dirigé l'APEAA, l'Association des parents d'élèves de l'École alsacienne) et Moira Sauvage (Journaliste, auteure de *Guerrières! À la rencontre du sexe fort*, Actes Sud).

Cet événement a contribué au succès du Téléthon. En effet, Tschann a versé 5% de son bénéfice au profit du Téléthon et le buffet installé a aussi permis de gagner des sommes substantielles.

Je remercie chaudement Anne Couraye, les membres du CDI, les bénévoles adultes et enfants (assistants d'auteurs et guides) sans qui je n'aurais jamais pu organiser cet événement. L'implication de tous a été remarquable. Merci aussi à Corinne Rey, alias Coco, qui a effectué des portraits et a dédicacé l'affiche au profit du Téléthon. Je n'oublie pas non plus mon vieil ami Clément Oubrierie, camarade de promo (AE85), auteur des désormais célèbres séries Aya et Pablo, qui a accepté de réaliser l'affiche officielle du Salon.



SALON DU LIVRE DU CŒUR ENTRE LES LIGNES

Judith RAVOT

• de gauche à droite et de haut en bas :
Marie-France Saignes, Laurent Gaudé,
Catherine Chaine, Floc'h

En ce vendredi 7 décembre 2012, j'arrivai à 20h, trempée encore de la pluie du dehors. L'amphithéâtre avait déjà commencé à désempir doucement. La plupart des tables n'étaient plus occupées que par des étiquettes esseulées.

À gauche, un stand de vente de livres de la librairie *Tschann*; au fond, l'illustratrice Coco dessinant le public; partout, du monde. La foule se déploie jusque dans la cantine, intégralement occupée par des tables d'écrivains de toutes sortes. Sa masse est impressionnante, pour ce quatrième Salon du livre de l'École alsacienne, dont les bénéfices sont partiellement versés au Téléthon.

L'ambiance est chaleureuse, les auteurs sont disponibles. Ils ont tous un rapport avec l'École. En somme, tout le monde se connaît, comme à une grande réunion de famille. Il y a des gens qu'on n'a jamais rencontrés, ou qu'on a oubliés, d'autres qui étaient en culottes courtes, la dernière fois qu'on les a vus.

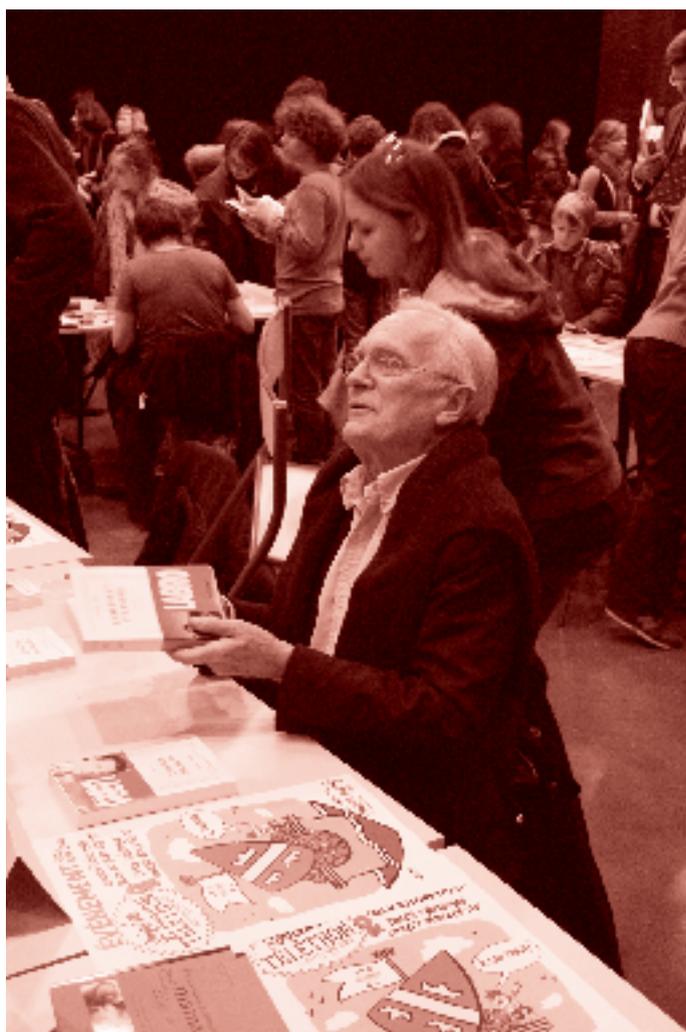
Dans ce brassage d'élèves, d'anciens élèves, de parents d'élèves, de professeurs et parents de professeurs, j'ai pu croiser madame Bernard du CDI, responsable des assistants, qui m'expliqua le rôle du club de lecture dans l'organisation. Des bénévoles se sont ajoutés à ses membres, pour former une légion de quatre-vingt-quatorze assistants, se relayant auprès des auteurs.

Pierre de Panafieu se dit touché de la fidélité de toutes ces personnes, et fier de la qualité des livres: «c'est un moment de rencontre très agréable entre les écrivains et leur lecteurs, ainsi qu'entre ceux qui sont déjà très expérimentés et les nouvelles plumes».





• de haut en bas et de gauche à droite :
Coco, Élodie Perraud-Soubiran,
Antoine Chéreau, Jean-Léonard Meuron,
Philippe Labro



«THE ARTISTS!»

Flash-back sur le Défi 2012, dont la réussite artistique a donné lieu, pour la première fois, à une représentation exceptionnelle au théâtre Lamy.

La première semaine de juin, quatre ou cinq cars débordant d'élèves de 4^e quittaient avec discrétion le boulevard du Montparnasse en direction du Domaine de Chalès, en Sologne. Là-bas, accueillis par une équipe pédagogique motivée et prête à presque tout, ils passèrent quatre jours à défendre vaillamment leurs couleurs à coups de bonnes réponses, de couplets-refrains et de buts marqués, dans les espaces verdoyants et les gymnases surchauffés.

Pour résumer, ce que l'on appelle le Défi est, en fait, un concours entre les classes, à travers un large choix d'activités scolaires, artistiques et sportives, le but étant de mobiliser le potentiel maximum de chaque élève.

Lors du Défi 2012, les activités artistiques ont crucialement joué, et les prestations étaient d'une qualité rarement égalée. Les épreuves, qui se déroulaient le soir, sur scène, avec public et jury, étaient alors : théâtre, musique, théâtre en anglais, acrosport et danse.

ZOOMS SUR...

- L'épreuve Théâtre : quelques mois à l'avance, les personnes inscrites ont tiré au sort parmi des textes divers (Molière, Ionesco, Devos, R. Dubillard et Beaumarchais) ayant tous le même thème : le quiproquo. Mise en scène libre.

- L'épreuve Musique : les équipes devaient écrire, librement, les paroles d'une chanson en rappelant le thème du Défi. Cette année-là, il s'agissait d'innover en supprimant le côté karaoké, et en donnant la possibilité aux élèves d'interpréter la chanson.

- L'épreuve théâtre en anglais : réécrire en anglais un conte populaire et le jouer. Bilingues autorisés, *of course!*

- L'épreuve Danse : sur une musique libre, chorégraphie libre. Sans doute la moins conditionnée des épreuves artistiques, et donc la plus difficile à juger. Les faits parlent d'eux-mêmes...

À l'issue de ce Défi-là, les quatrièmes, harassés, rentrèrent chez eux roupiller deux jours de suite. Pendant ce temps, des informations circulaient : il était d'abord question d'une représentation à la fête de l'école, puis on parla du dernier jour de classe... Le mardi 12 juin, on fut enfin informés : les premiers et deuxièmes des épreuves énoncées se produiraient le mardi 19 juin à 20 h. À huit heures du matin le mercredi 13, ce spectacle avait un nom et une image : mais lesquels ?

THE SHOW MUST GO ON!

Et ce fut une semaine de «parlementations» et de questionnements. Pour faire court, les réponses étaient : «oui, on fait l'acrosport» et, «chic, tout le monde sera là». Exceptée la deuxième équipe de théâtre en anglais, pour une sombre histoire de voyage en Corse.

Le jour J, après que la musique de chambre eut déserté l'amphithéâtre, les saltimbanques envahirent l'endroit (d'ailleurs, je regrette de ne pas avoir une photo de la loge des filles à vous montrer, vous réfléchiriez à deux fois, chers parents, avant d'enguirlander votre jeune qui ne range pas sa chambre!).

C'est sous la discipline du désordre que commencèrent les répétitions. Il y eut quelques bons





moments, par exemple lors du «rappel»: les artistes réunis scandaient un refrain avec hilarité en reprenant une chorégraphie gagnante, dans la joie et l'anarchie les plus totales. Il est vraiment dommage que le public n'ait pas été là.

Et le spectacle démarra, les numéros séparés par les séquences hautement cinématographiques que furent les projections des courts-métrages de l'option cinéma, tournés à Chalès.

On commença par la représentation de l'acrosport (qui prit tant de temps en installation de tapis!). Vêtus de noir, cinq 4^e s'escaladaient élégamment. Vêtues de rose avec des petites couettes, cinq 4^e s'éroulaient en rythme.

La voix de Lou Février, 4^e, immortalisa avec succès un air que je me surprends moi-même à fredonner pour patienter jusqu'à la sonnerie.

Sur le thème du quiproquo, les 4^e eurent l'occasion de reprendre leurs saynètes de Raymond Devos avec, cette fois-ci, des acteurs doués de l'usage de la parole.

Le diabolique Red Riding Hood, des 4^e, provoqua des éclats de rire qui masquèrent ses grincements de dents (notamment lors de l'exécution par balles de la mère-grand).

L'hilarant *Bourgeois Gentilhomme*, gagnant de l'épreuve Théâtre pour sa remarquable maîtrise scénique, valut à Nathan Lévy, 4^e, l'appellation à vie de *Mama Muchi* (ou l'«Emplumé»).

Dans un style singulièrement différent, précédée par une improvisation jazz singulièrement ratée, la «Habanera» de *Carmen*, proclamant la victoire par K.-O. des 4^e dans l'épreuve Musique, était bramée par deux chanteuses qui, malgré le caractère prémonitoire des paroles, réussirent à rater respectivement leur départ. (Pour l'anecdote, les 4^e aurait été cinq, en costumes à paillettes, dansant et chantant du Claude François, sans une intervention louable, trois jours avant le départ.)

Et pour finir en beauté, l'épreuve Danse. *Félines*, la chorégraphie des 4^e, était une réussite visuelle, une véritable performance de travail en groupe, de synchronisation et de structure dans le choix des musiques. De l'autre côté, il y avait celle des 4^e, mélange de danse classique, contemporaine

et de *hip-hop*, avec des extras de danse du ventre, et d'accessoires imprévus et, comme qui dirait, clignotants. Chaque chose est différente, c'est ce qui la rend belle: les deux chorégraphies terminèrent premières *ex æquo*, donc toutes les deux représentées avec en bonus, pour les 4^e, une scène où les danseurs semblent prêts à se taper dessus.

Après la débandade générale et bariolée, et le discours final, on quitte le territoire dévasté en se disant: «c'était notre Défi... pourvu que ça recommence».

Et on y retourne en effet, un quart d'heure plus tard... parce qu'on a oublié sa trousse dans les loges... nouveau défi...



ÉTUDES ENCADRÉES UN 5 À 7 TRÈS STUDIEUX

Interview de Catherine GUILLAUD (CPE) par Camille AMROUCHE

> **Quelle est l'histoire de la création de ces études encadrées ?**

Les choses ont démarré de manière spontanée en 2001. En tant que conseillère d'éducation du collège, j'avais remarqué que beaucoup d'élèves avaient, le soir, du mal à travailler tout seul chez eux et étaient un petit peu en errance dans l'école. J'avais donc ouvert, au 1^{er} étage du bâtiment 1, une salle près de mon bureau. J'y accueillais les élèves. C'était souvent des élèves qui avaient des difficultés, et c'était souvent des collégiens. J'essayais de les aider dans la mesure de mes compétences, mais c'était surtout pour qu'ils aient un espace, un lieu où ils soient accueillis dans de bonnes conditions. En une année, j'ai eu environ dix élèves, voire un peu plus.

L'ouverture de cette salle m'a permis de voir que ça correspondait à un vrai besoin. À l'époque, c'était quelque chose que je faisais comme ça, dans ma mission de conseillère d'éducation, mais ce n'était pas une activité payante de l'école.

C'est à la fin de cette première expérience que nous avons fait le point avec la direction de l'école et que nous nous sommes rendus compte qu'il y

avait là un vrai besoin. Dans la foulée, le poste de conseiller d'éducation des Activités annexes a été créé. Ce fut donc Monsieur Pierre Fachena qui occupa ce poste, et qui prit à son compte les études encadrées. Il a créé la structure, et elle s'est intégrée au projet pédagogique de l'école. Les études sont officiellement nées, telles qu'elles se présentent aujourd'hui, à la rentrée 2003.

Quel est le nombre d'élèves environ ?

Au début, évidemment, cela a commencé timidement, puis au fur et à mesure des années, cela a pris de l'ampleur. Aujourd'hui, l'étude compte cent-douze à cent-treize élèves inscrits, de la 6^e à la Terminale. L'inscription à l'étude se fait par trimestre, et qu'il y a des élèves qui s'inscrivent où se désinscrivent au cours de l'année. Les élèves les plus nombreux, cette année, sont les 4^e et 3^e.

Qui sont les encadrants de l'étude ?

Au début de l'année, je mets une annonce sur le site de l'École en fonction de mes besoins. J'ai récupéré beaucoup d'intervenants qui travaillaient déjà avec mon prédécesseur, puis, au fil du temps,

ces personnes sont devenues indisponibles, parce qu'elles avaient des contraintes professionnelles par rapport à leurs études ou autres... Le recrutement s'est beaucoup fait grâce au bouche à oreille et passe aussi beaucoup par les anciens élèves, donc j'ai beaucoup d'anciens élèves de l'école qui me contactent pour me dire qu'ils aimeraient aider les élèves à l'étude. Je recrute notamment pour les lycéens des intervenants plus spécialisés, les uns en matières scientifiques, les autres en sciences humaines. Les étudiants me donnent aussi souvent les contacts de leur amis de fac, ou de leur école.

Cela fait deux ans que je suis à ce poste et j'ai fait vraiment de très belles rencontres. Les intervenants de l'étude sont vraiment très impliqués dans leur rôle, ils prennent les choses à cœur. Ils ne sont pas juste là pour passer deux heures, toucher une petite indemnité, non, ils sont là vraiment pour faire progresser les élèves.

Pour les élèves, y a-t-il un progrès visible ?

Ce n'est pas quelques chose qui se fait d'un coup de baguette magique, c'est très différent d'un élève à l'autre. Je demande aux adjoints d'éducation les





bulletins des élèves inscrits pour voir l'évolution, et globalement c'est plutôt positif. L'étude leur assure un travail en continu et une régularité. Il y a différents types d'élèves inscrits à l'étude :

- ceux qui ont simplement besoin d'une présence, parce que quand ils rentrent chez eux le soir, les parents travaillent et ils se sentent un peu seuls. C'est donc un lieu où ils sont encadrés, mais où il y a aussi une présence humaine, et ça c'est important pour eux;
- ceux qui viennent contraints et forcés par leur parents, donc là, c'est un tout petit peu plus compliqué;
- ceux qui viennent suivant l'avis des professeurs et du conseil de classe;
- et il y a, pour finir, ceux qui ont de réelles difficultés et qui attendent de l'étude une aide par rapport à la méthode de travail...

Quel est l'objectif de l'étude ?

L'objectif de l'étude n'est pas de donner des cours particuliers, les encadrants ne sont pas là, non plus, pour faire le travail à la place des élèves. Ils sont là pour les aider dans leur méthode de travail, leur démarche... Par exemple, pour les petits 6^e, 5^e, ils doivent dire aux élèves : «Allez, sors ton carnet de bord montres-moi ce que tu as à faire», c'est ce rôle-là qu'ils jouent auprès d'eux. Ils sont là pour expliquer aussi une notion que l'enfant n'a pas comprise, leur faire faire des exercices d'applications. Tout cela sans qu'il y ait aucune crainte de la part des enfants, parce qu'il n'y a pas de jugement; l'enfant peut se tromper de nombreuses fois, les intervenants sont, au contraire, là pour réexpliquer.

Et auprès des lycéens ?

C'est à peu près le même schéma qu'au collège, mais, par contre, c'est plus compliqué quand les élèves sont contraints par les parents, parce que c'est un âge où l'on n'accepte pas beaucoup la contrainte. En 6^e/5^e ils sont un peu dociles, à partir de la 4^e, il faut qu'il y ait une vraie démarche. Et ça fonctionne bien lorsque les élèves arrivent à instaurer une relation de confiance avec les intervenants.

Quels sont les profils des intervenants ?

Dans les personnes qui encadrent, il n'y a pas seulement des étudiants, il y a aussi des professeurs de l'école, et cette année, j'ai même un ingénieur à la retraite. Il a cessé son activité l'année dernière. Il a manifesté le désir de faire de l'accompagnement à l'Étude et ça se passe très bien. Je trouve que c'est intéressant pour les élèves d'avoir tous types d'intervenants.

Comment fonctionne la relation entre l'étude, les familles et l'école ?

Les intervenants rédigent des fiches d'évaluation, ce qui permet aux familles de voir comment l'enfant appréhende l'étude et comment il évolue. Cette méthode permet donc de faire un lien entre ce

TÉMOIGNAGE de Romain BORRELLI

Documentaliste – Intervenant des études.

Je suis intervenant des études depuis deux ans. Au départ, j'étais intervenant dans les classes de niveau lycée, pour les matières littéraires ou l'histoire-géographie, donc les matières non scientifiques. Pour tout vous avouer : ne me demandez rien en maths, je ne pourrais pas vous répondre !

Cette année, je travaille avec les 6^e / 5^e, car Mme Guillaud avait besoin de quelqu'un dans ces deux niveaux. Les origines des intervenants sont différentes : soit des anciens élèves, soit des professeurs, soit encore, comme cette année, un ingénieur retraité. Le fait qu'on ait des statuts différents les uns des autres modifie les rapports qu'on peut avoir avec les élèves, qui nous connaissent, chacun, de façon différente.

Notre rôle est d'abord de nous assurer que les élèves sont tous présents, de les faire s'installer pour qu'ils puissent travailler de la façon la plus sereine possible. Nous sommes donc là pour faire respecter un certain nombre de règles, dont le silence... pour qu'il y ait une ambiance de travail permettant de faire abstraction de tous les éléments environnants. On est là pour aider les élèves lorsqu'ils en ont besoin.

La démarche n'est pas la même avec les lycéens : ils travaillent avec autonomie et viennent vous solliciter, si le besoin se fait sentir.

Au contraire, avec les 6^e / 5^e, il faut davantage aller les voir pour leur demander ce qu'ils ont à faire ; souvent, ils vont vous répondre : «rien!». On va donc s'assurer que ce n'est pas vrai, parce que c'est rarement vrai ! On vérifie le carnet de bord, on voit avec eux. Effectivement, parfois, ils n'ont rien à faire pour le lendemain, mais, souvent, pour le surlendemain, ou la semaine suivante ils ont du travail !

Souvent, à la question : «est-ce que tu as appris ta leçon?», ils répondent, la plupart du temps, «oui!»...

En la récitant, on se rend compte qu'elle n'est pas toujours sue ! Ils ont souvent des incompréhensions des exercices et, là, je les aide. En 6^e / 5^e, j'arrive même à faire les maths !

Au lycée, comme je le disais, c'est différent : ils sont plus grands donc on peut se permettre des plaisanteries.

L'étude est quelque chose que j'apprécie beaucoup, car on a des rapports différents avec les élèves. Cela permet un suivi avec eux sur l'année. J'apprécie lorsqu'ils viennent vous montrer leur bulletin de quinzaine...

qui se passe à l'étude et les familles, mais aussi entre ce qui se passe à l'étude et le professeur de classe, qui reçoit aussi un exemplaire. Mais ce qui se passe à l'étude ne pénalise jamais l'élève dans sa scolarité.

créneaux sont définis sur la fiche d'inscription. Nous vérifions, bien sûr, la présence des élèves sur ces créneaux. Si l'enfant est absent sans que nous ayons été prévenus par les parents, nous leur envoyons alors un SMS pour les avertir.

Comment sont organisées les salles d'étude ?

Il y a plusieurs salles d'étude. Les classes sont réparties par niveau : 6^e et 5^e sont ensemble ; ainsi que 3^e et 4^e et les lycéens. En plus de ces salles, est mise à disposition pour les élèves une salle silencieuse. Ces derniers s'y rendent pour l'apprentissage d'une leçon, ou lors d'un travail nécessitant une forte concentration. Ceci, pour éviter tout dérangement.

Quels sont les horaires et les conditions de l'étude ?

Elle est ouverte tous les jours, de 16h à 19h. Les parents paient 218 euros par trimestre. Les élèves peuvent venir une, deux ou trois heures, mais les

Que souhaiteriez-vous ajouter à cette présentation ?

Il ne faut évidemment pas oublier de citer Judith Dammagh, qui travaille avec moi le soir, entre 17h et 19h, quatre soirs par semaine. Elle vérifie la présence de chaque élève à l'étude, mais s'occupe aussi de toutes les activités annexes. C'est vraiment une personne essentielle, qui travaillait déjà avec mes prédécesseurs. De plus, elle a une très bonne approche des élèves.

Pour finir, je trouve que l'étude est un dispositif qui fonctionne très bien. Pour ma part, je suis très contente de ce qui s'y passe. On essaie vraiment de faire le maximum pour que les élèves s'y sentent bien, qu'il y ait une rigueur, mais qu'il y ait aussi une confiance, et qu'ils travaillent avec plaisir.

CHECK POINT HAUTEMENT STRATÉGIQUE!

Martin COULON
et Raphaël FAIGENBAUM

Lieu d'une circulation intensive, l'entrée de l'École alsacienne est un point de convergence à mouvement perpétuel. Première instance d'accueil et de sécurité pour tous, la loge, sous la houlette de ses dignes représentants, est bien plus qu'un lieu de passage.

À cet endroit, le matin, les élèves du collège et du lycée sont prêts à sortir leurs carnets de correspondance et leurs cartes d'élèves avant d'aller en cours comme d'habitude avec leurs professeurs. Comment environ 1200 élèves peuvent-ils entrer en toute sécurité et en toute tranquillité? Comment, par quel moyen et de quelle manière?

Chers lecteurs, selon certaines rumeurs, la loge serait seulement un endroit de passage où chaque élève montre sa carte pour entrer et sortir de l'école. Mais ces rumeurs sont littéralement fausses! La loge est un lieu stratégique, elle est le point de contrôle de toute l'école! C'est là que l'on signale les retards, les absences, que l'on collecte les jus-

« LA LOGE, C'EST TOUT LE MOUVEMENT DE L'ÉCOLE. »

Monsieur Atkhana CISSE,
Adjoint d'éducation, 6^e.

tificatifs des élèves, qui sont, par la suite, transmis aux adjoints d'éducation ou aux professeurs. Là où les 1200, (nous disons bien: 1200!) pièces d'identité sont vérifiées chaque matin et chaque soir des jours scolaires! Ce sont donc les personnes de la loge qui préparent l'entrée et la sortie des élèves, qui vérifient l'emploi du temps informatique des élèves absents, malades, en retard ou connaissant tout autre problème. Là aussi, où sont (bien) accueillis les visiteurs: parents ou autres.

Au moins une personne est toujours présente à la loge, prête à accueillir les élèves ou les visiteurs qui entrent dans l'établissement, et à intervenir en cas de problèmes! Hé bien, au fur et à mesure des années, plusieurs de ces personnes sont devenues essentielles à la vie de l'École! Après ce passage important qui leur a servi de... tremplin? Tous les adjoints de 6^e, 5^e, 4^e, 3^e et d'autres classes sont, pour la plupart, passés par la loge suite à une simple petite annonce.

Nous tenons à vous présenter deux personnes qui règnent sur ce lieu depuis quelques années...

PETITS PORTRAITS DE FIGURES CONNUES

• Morgan DESBOTS

Adjoint d'éducation, Bureau des entrées.

Depuis novembre 2010, il a travaillé dans le service de la cantine de l'École. Il a ensuite remplacé Madame Vega Valera, adjointe d'éducation des 5^e, jusqu'à Noël et, est maintenant adjoint de la loge.

Retour vers le passé...

Après la faculté, Morgan est parti en Angleterre pour y vivre et pour pratiquer l'anglais et les arts martiaux (karaté, kung-fu...), la boxe et la boxe anglaise. Il est ensuite parti en Chine pour continuer la pratique des arts martiaux, puis a vécu six mois en Espagne pour les mêmes raisons.

Il est rentré en France pour travailler dans les écoles maternelles et dans les associations d'éducation sportive. Il a également œuvré dans le scoutisme.

Morgan a collaboré deux ans au Parc Astérix, dans le monde du spectacle, en tant qu'élastonaute (saut à l'élastique à sept mètres du sol).

Morgan Desbots est aussi intervenu en Afrique, au Bénin, dans un centre d'accueil pour enfants en situation difficile.

• Danielle PARIENTY

Accueil loge Petit collège

Danielle travaille à l'École alsacienne depuis 2000. Elle est arrivée pendant la construction du bâtiment 1. Elle a travaillé à l'École comme adjointe de la loge au Grand collège jusqu'en 2004. Depuis 2004 jusqu'à aujourd'hui (2014), voici neuf ans qu'elle travaille à la loge du Petit collège.

Pour elle, les rapports et les contacts avec les parents et les élèves, à l'entrée de l'école, le matin, sont très importants, ceux avec les professeurs, les secrétaires et directeurs également: «un contact humain», dit-elle.

Au début, comme beaucoup des intervenants de la loge, Danielle a commencé par un remplacement. Comme la personne qu'elle remplaçait a quitté l'établissement, elle a pris sa place et conservé le poste.

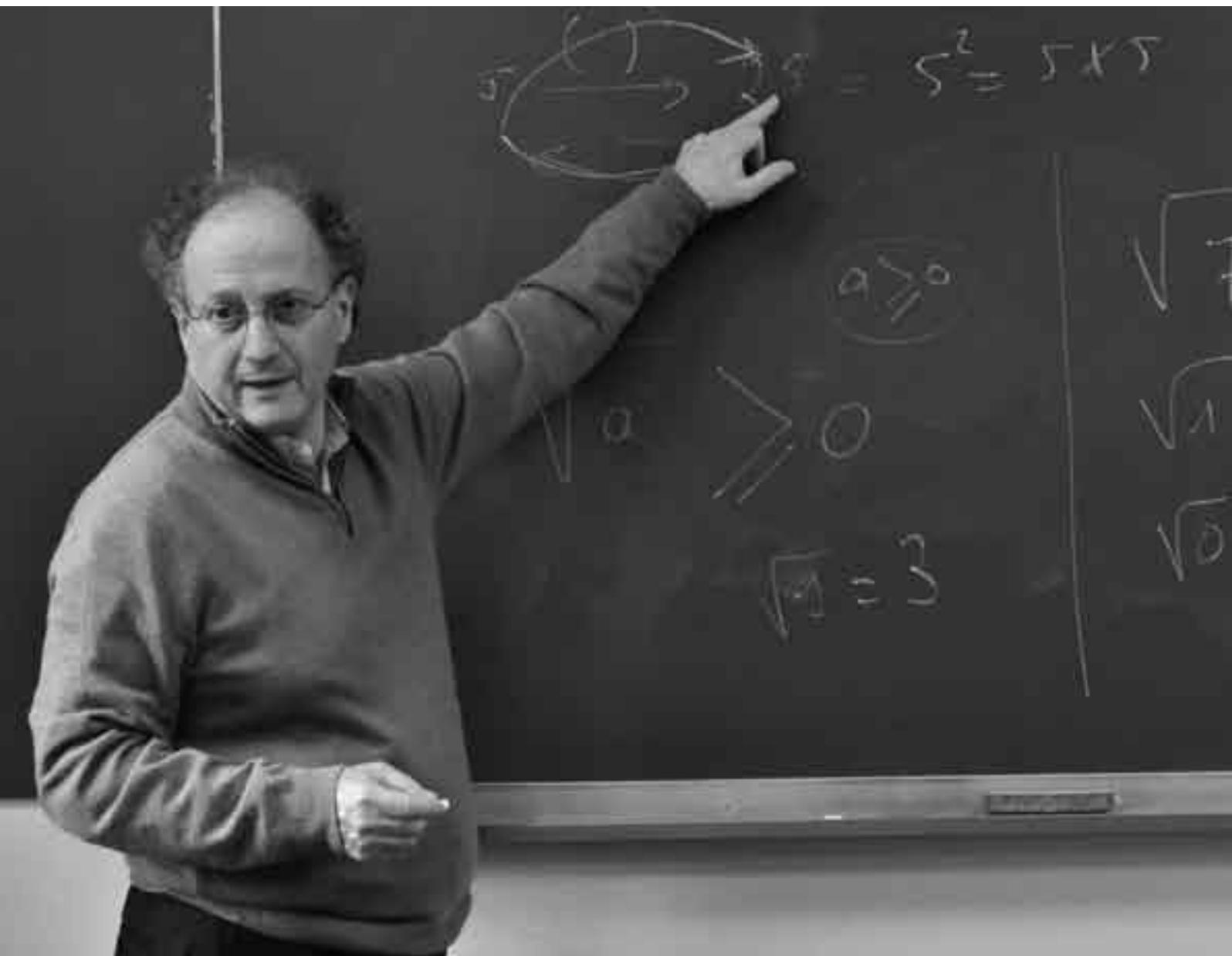
RIGUEUR DE TOUS LES INSTANTS

Ce poste est très important, car il demande une gestion très professionnelle, par exemple pour enregistrer et accueillir les élèves qui viennent s'inscrire pour passer le test d'admission à l'école. Il faut être très présent.

«Le métier d'adjoint de loge est un métier qui demande beaucoup d'attention, précise encore Danielle, j'apprends beaucoup de choses en l'exerçant. Ce sont les choses de la vie. Si l'on veut le faire, on doit y apporter beaucoup d'intérêt. C'est l'image de l'École, qui est en jeu, sa sûreté, sa sécurité, propres à rassurer les parents et les enfants.»

Ainsi, à titre d'anecdote, Danielle raconte-t-elle qu'un beau matin, lorsqu'elle est arrivée, la machine à café avait explosé et avait provoqué un petit incendie. Les pompiers sont intervenus sur sa demande et ont tout arrosé. Heureusement que Danielle était arrivée à temps, comme tous les matins: une catastrophe a pu être évitée...

Un exemple, parmi d'autres, qui montre le rôle primordial des adjoints de la loge.



MONSIEUR MÉNASCHÉ PORTRAIT, PUISSANCE 2

Sarah ALEXANDRE, Camille AMROUCHE, photo: Céleste DELA

Deux métiers, deux passions: itinéraire d'un professeur pas comme les autres.
Quand Monsieur Ménasché part à la retraite, c'est pour continuer à travailler. Entre cabinet de psychanalyste et couches-culottes, un grand-père bien loin de la sortie.

POURRIEZ-VOUS NOUS RACONTEZ LES DÉBUTS DE VOTRE PARCOURS ?

J'avais terminé des études de physique théorique et il fallait que je trouve un job. Et donc, voilà, j'ai posé ma candidature un peu partout. J'avais aussi un deuxième projet, c'était de faire psycho, car j'étais passionné, depuis déjà pas mal d'années, par la psychanalyse. Et pour pouvoir travailler en institution, il fallait que j'aie un diplôme, soit de médecin, soit de psychologue. Un des jobs qui me permettrait de faire mes études de psycho et de gagner ma vie, c'était l'enseignement, un travail qui ne me prendrait pas à 100%, puisque les cours de psycho, à la fac de Censier, étaient durant la journée. Donc je

pouvais faire des aller-retours: j'avais une petite mobylette jaune et c'était très bien, puisque, avec la mobylette, je pouvais aller à Censier, revenir, repartir, etc.

Or, il s'est trouvé qu'ils avaient besoin d'un professeur de mathématiques, à l'École alsacienne, et j'ai été recruté, ce qui m'a permis de faire mes études de psychologie clinique et de faire aussi une psychanalyse personnelle, parce que quand on veut devenir psychanalyste, il faut d'abord faire soi-même une psychanalyse. Donc j'ai suivi deux voies parallèles, celle de l'enseignement, et celle de la psychologie. Je pensais que j'allais enseigner pendant une dizaine d'années seulement et que, ensuite, je ne ferais que psycho. Mais ce n'est

pas comme cela que ça s'est passé, parce que les deux métiers m'ont passionné.

J'ai donc continué à enseigner et, en tant que psychologue, j'ai travaillé dans des institutions et en cabinet, chez moi, en tant que psychologue et psychanalyste, car je n'ai pas toujours eu un temps plein d'enseignant, j'avais un 2/3 temps à peu près. Dès le départ, j'ai eu des classes de Première et de Terminale, ce qui fait que, sur la photo de classe, j'ai à peu près la même bouille que les élèves, car il n'y avait que quatre ou cinq ans d'écart entre mes premiers élèves et moi!

Cela est un aspect des choses. Le deuxième aspect, c'est qu'il faut se situer dans le contexte: 1970, c'est deux ans après 1968. J'ai connu mai 1968: c'est un esprit d'être un «mai-soixante-huitard».

Voilà comment je me suis retrouvé à enseigner. Et puis j'aimais bien ça. De plus, le fait d'avoir deux métiers aussi différents m'a permis de passer d'un domaine à l'autre sans lassitude, parce qu'on change complètement de casquette.

QUE VOUS A APPORTÉ VOTRE MÉTIER DE PSYCHOLOGUE POUR L'ENSEIGNEMENT, OU INVERSEMENT ?

Il y a des gens qui disent: «oh cela a dû vous aider de faire psycho, par rapport à vos élèves etc.». Cela m'a aidé, personnellement, certainement, à être plus respectueux envers les élèves, notamment. Mais en fait, on enseigne avec ses tripes, on enseigne avec ce que l'on est. On ne va pas enseigner avec ce que l'on nous a appris à enseigner, enfin, ce n'est pas comme cela que ça se passe, je n'y crois pas. Parce que: «chassez le naturel, il revient au galop», c'est pourquoi je crois qu'on enseigne, au fond, avec ce que l'on est. Et si je me psychanalyse pour savoir ce que je suis, à travers l'enseignement, bien sûr, il y a un désir de transmettre, il y a un plaisir aussi de transmettre et, fondamentalement, peut-être que n'ayant pas été un très bon élève quand j'étais en Terminale, peut-être qu'enseigner, c'était une façon d'enseigner à moi-même, au jeune que j'ai été; j'ai compris les choses peu à peu. À travers mes élèves, il y a peut-être une image de moi-même en filigrane. C'est un peu comme si je parlais à l'enfant en moi, ou comme si je parlais à cet élève qui n'avait pas été si brillant. C'est pourquoi je n'ai pas de mépris pour un élève qui a de mauvaises notes. Ce n'est pas tant que j'aie eu de si mauvaises notes, mais enfin... voilà peut-être une façon de comprendre ce qui peut motiver quelqu'un à enseigner avec patience, avec tranquillité. Parce que, au fond, c'est à une part de lui-même, qui est de l'autre côté, à qui il s'adresse indirectement.

Donc, voilà pour mes débuts et puis après, les choses ont continué d'année en année, jusqu'à ma retraite. Mais avec beaucoup de plaisir, puisque j'avais ces deux voies, ces deux métiers, qui me permettaient de ne pas être saturé. Car je sais que certains professeurs sont saturés.

Au fil des années, quand même, les exigences ont été de plus en plus importantes par rapport aux notes, par rapport aux résultats, on était plus décontractés au début, et on avait d'aussi bons résultats. Aujourd'hui, il faut avoir de bonnes notes, il faut être performants. Il y a davantage de pression.

AVEZ VOUS DÉJÀ PENSÉ À QUITTER L'ÉCOLE ALSACIENNE POUR ALLER DANS UN AUTRE ÉTABLISSEMENT ?

Non. Je n'ai jamais pensé changer d'établissement, je ne voyais pas pourquoi je l'aurais fait, d'ailleurs. J'étais très bien à l'École alsacienne, et il est vrai que c'est un privilège d'y enseigner, parce que l'ambiance est très bonne entre les collègues, dans les rapports avec les élèves. Bien sûr, il y a des hauts et des bas, mais il y en a partout, et ce n'est pas au point de mener à la rupture.

QUEL EST VOTRE MEILLEUR SOUVENIR ?

Mes meilleurs souvenirs, ce sont les chahuts de mes élèves, surtout dans les premières années. Parce qu'on avait presque le même âge. Par exemple, quand on a fait, vendredi dernier, une petite fête en l'honneur de mon départ à la retraite, il y avait d'anciens élèves... mais ces anciens élèves ont soixante balais! À la limite, quand je suis à côté d'eux, on ne distingue pas qui est plus âgé que l'autre!

Alors, bien sûr, j'ai eu aussi les enfants de mes anciens élèves. Donc quand on dit que l'École alsacienne est une école familiale, d'une certaine façon, oui. D'abord, les professeurs y ont souvent mis leurs enfants. Ce qui est important, car quand les enfants des profs sont à l'école, les profs savent que, au fond, quand ils enseignent, ils enseignent aussi à leurs enfants, par personnes interposées.

Ensuite, si on se sent bien et qu'on reste assez longtemps, il y a une permanence des gens au fil des années, cela permet de s'investir, et cela permet aussi d'avoir les enfants de ses anciens élèves. Voilà donc, pour ce côté un peu familial, qui est un aspect des choses.

L'autre aspect des choses, c'est que le directeur, Monsieur de Panafieu, et le censeur, Monsieur Parent, ont été tous les deux élèves à l'École alsacienne; et Monsieur de Panafieu, notamment, un de mes élèves. Brice Parent, lui, n'a pas été dans ma classe. Mais lorsqu'il était en Terminale, j'enseignais dans une Terminale d'une autre section.

Donc voilà, les générations qui passent... Et je suis très fier qu'un de mes anciens élèves soit devenu directeur, tandis que d'autres ont choisi d'autres métiers: qui la politique, qui les grandes entreprises, qui la musique, ou toutes sortes de domaines.

Moi, je trouve extraordinaire que d'anciens élèves aient dépassé le maître, et largement. Et dans vos sections musicales par exemple, vous avez des compétences musicales qui me rendent vraiment admiratif.

QU'EST CE QUE CELA VOUS FAIT DE NE PLUS ENSEIGNER ?

On a des souvenirs, bien sûr, mais je ne pars pas à la retraite en n'ayant rien à faire. Je suis psychanalyste, donc je conserve mon métier et mes activités, ce sont des pôles d'intérêt professionnel qui ne s'arrêtent pas. Et puis, par rapport aux mathématiques, je garde un lien, dans la mesure où l'on me demande des cours particuliers, par exemple. Donc je maintiens ce lien, qui devient moindre, bien sûr, puisqu'il y a aussi l'aspect familial. En effet, j'ai des petits-enfants, des jumeaux, et en tant que grand-père, c'est passionnant de m'occuper des petits bébés. C'est une vraie activité, parce que c'est tous les jours. Ils ont six mois, donc depuis le mois de mai, je suis sur le pont! Et c'est extraordinaire.

Donc, la retraite n'est pas une déchirure, au contraire. J'ai davantage de temps pour m'occuper de choses qui me passionnent, de psychanalyse en particulier.

QUE POUVEZ-VOUS DIRE SUR TOUTES CES ANNÉES PASSÉES À L'ÉCOLE ALSACIENNE ?

Elles sont passées très vite. Le point marquant est qu'au début, la différence d'âge avec mes élèves était très petite, mais comme les années passaient, tout d'un coup, j'ai réalisé que les élèves avaient toujours le même âge, 17-18 ans, et que moi je n'avais plus 23 ans!

Alors au début, ça passe comme ça, en sourdine, et puis un beau jour, on se rend compte qu'on a quand même vingt ans de plus que les autres, trente ans de plus que les autres... Et ça fait drôle. Et puis quand, tout d'un coup, on a les enfants de ses anciens élèves en face de soi, ça fait encore plus drôle! Et puis encore: quand, aux réunions de parents, on se retrouve en face de certains anciens élèves: on les reconnaît... ou on ne les reconnaît pas! Parce qu'une personne qu'on a connue à 17 ans, avec vingt, vingt-cinq ans de plus, elle n'a pas exactement la même physionomie! Alors, quand ils viennent en disant: «j'ai été votre élève en telle année, etc.», on se rend compte que les années passent, et qu'on a vieilli!

Ensuite, il s'est trouvé que j'ai enseigné dans des classes de 4^e et 3^e, il a donc fallu m'adapter: on est obligé de dire, «ouvrez votre cahier», «prenez des notes», c'est une autre ambiance.

Un des souvenirs très amusants, c'était l'année dernière, parmi les parents d'élèves, il y avait un de mes anciens élèves de la première génération, qui avait son fils dans ma classe, en 3^e. Il me voit et me dit: «Monsieur Ménasché, il faut que je vous embrasse» et donc, devant tout le monde, il me fait l'accolade, c'était très émouvant. Il s'est tourné vers les autres parents et a dit: «Il était mon professeur!».

D'autres moments très agréables et amusants: quand des anciens élèves, dans la rue, viennent me saluer et me dire bonjour, c'est extraordinaire. Ce sont de très bons souvenirs que je garde, des relations humaines. Parmi les bons souvenirs, il n'y a pas eu que les chahuts. Un de mes anciens élèves, Julien Bergeaud, qui signe aujourd'hui Jul, par exemple. Il est, en effet, devenu caricaturiste, il a dessiné *Silex and the city*. Pendant les cours, il faisait une petite caricature et, à la fin des cours, il me la donnait. Et c'était très amusant. Je la prenais, j'éclatais de rire, et j'étais content pour toute la journée.

AVEZ-VOUS PARTICIPÉ AUX VOYAGES SCOLAIRES ?

Oui, j'ai fait des voyages scolaires, et les rapports sont vraiment très différents, avec les élèves. Je suis allé à Venise avec les 1^{ers}, dans le Quercy avec les 3^{es}, et en Chine, aussi, voyage grâce auquel j'ai découvert l'Asie, un été. Et puis il y eut Istanbul, avec les Terminales.

EST-CE QUE VOUS PENSEZ QUE L'ÉCOLE ALSACIENNE VOUS A APPORTÉ QUELQUE CHOSE ?

Oui, sûrement. Quand on a 23 ans, il y a le rapport avec les collègues, les directeurs, qui compte beaucoup. Au niveau des relations humaines, cela m'a certainement apporté quelque chose. Cela a été aussi un élément de stabilité, car au long de cette carrière, il y avait les mêmes personnes.

Cela m'a apporté dans mon enseignement, car il y a eu des changements de programmes, et j'ai dû enseigner des chapitres que je ne connaissais pas du tout. Donc je les ai appris! J'ai aussi appris les mathématiques en les enseignant! Cela m'a beaucoup apporté au niveau pédagogique.

Cela m'a apporté au niveau des relations avec mes élèves. Car il y a eu des difficultés, comme les conseils de discipline. Il a fallu que je me pose des tas de questions en tant qu'adulte: «comment faire passer un message, en tant que pédagogue et non en tant que prof de maths? Quel message faire passer à des élèves pour les faire grandir, et ceci, dans le respect les uns des autres?».

L'une des choses que j'ai trouvées très intéressantes à l'École alsacienne – et c'est pour cela qu'elle est une école un peu différente des autres – c'est que les élèves osent poser des questions, osent parler, sans être traités de lèche-bottes. Ils ont la possibilité de dire qu'ils n'ont pas compris sans être gênés, et ça, c'est très utile.

Car quand je suis arrivé en France – je suis né en Égypte, j'ai oublié de vous le dire –, à treize ans, j'ai été au lycée Voltaire. Il y avait à l'époque dix mille élèves. Il faisait la taille de dix École alsacienne. Un lycée énorme. Il y avait dix, douze classes de 4^e quand je suis arrivé. Là, j'étais très étonné par les relations qui existaient entre les élèves et les professeurs. Il y avait une incroyable distance. Très froid. Les élèves étaient noyés dans la masse.

Alors qu'à l'École alsacienne, ils ne sont pas noyés. Ce n'est pas une école anonyme. Les élèves se connaissent entre eux, les professeurs les connaissent. D'année en année, on peut les suivre, on peut retrouver un ancien élève de 3^e en 1^{er}. Il y a une certaine familiarité.

Une autre chose extraordinaire, à l'École alsacienne: les voyages et les échanges. À tel point que, maintenant, on peut avoir des élèves qui partent pendant deux à trois mois en Australie, et qui n'ont pas coupé contact avec leurs profs: par internet, on peut savoir ce qui a été fait sur le cahier de textes en ligne, c'est une avancée.

À l'École alsacienne, je dirais, en synthèse, qu'il y a une population particulière; un idéal familial, qui est un idéal de culture, un idéal d'acquisition des connaissances, de respect des professeurs, de développement individuel harmonieux.

ALAIN HARDY M. HARDY? LE MOUVEMENT PERPÉTUEL!

Interview par Juliette DA SILVA et Cassandra WINDEY
photo: Céleste DELA

Monsieur Alain Hardy, professeur d'E. P. S. à l'École alsacienne depuis 35 ans, part à la retraite à la fin de cette année 2013. Pour lui souhaiter adieu, mais aussi pour laisser une trace de son départ, nous avons voulu l'interviewer. Nous le remercions vivement pour sa coopération.

POUVEZ-VOUS NOUS RACONTER VOTRE PARCOURS, ET CE QUI VOUS A AMENÉ À DEVENIR PROFESSEUR D'E. P. S. ?

Le hasard. J'ai fait mes études de professeur de gym très tard, je devais avoir 24 ou 25 ans quand je les ai commencées... Avant, j'étais dans la restauration et je n'étais pas sportif du tout! Par contre, je connaissais un cuisinier qui faisait du karaté et qui m'a entraîné à faire du karaté. Deux ans après, j'étais ceinture noire de karaté. Mon professeur de karaté a trouvé que j'étais doué pour le sport. C'est suite à cela que je me suis lancé, que je suis entré au C.R.E.P.S. Pour payer mes études, je faisais des «services d'ordre».

Quand j'ai fini mes études, et après avoir réussi mon examen, j'avais des relations dans ces milieux-là. Je suis donc devenu garde du corps à plein temps de Claude François pendant deux ans, avant d'entrer dans le milieu scolaire.

CETTE EXPÉRIENCE EN TANT QUE GARDE DU CORPS DE CLAUDE FRANÇOIS VOUS A-T-ELLE MARQUÉ ?

C'était très intéressant, bien qu'il y ait eu un problème: Claude François était un caractériel. C'était une bonne expérience, cependant: j'ai beaucoup voyagé, et puis cela m'a permis de voir beaucoup de chanteurs, mais également de comprendre comment se passaient les enregistrements de télévision, les galas, enfin tout le showbiz. Je crois que j'ai bien profité de cette expérience, aussi parce que je savais que je n'allais pas faire ça toute ma vie. En effet, après deux ans au service de Claude François, je suis entré dans l'enseignement.

QUELLES ÉTAIENT VOS RELATIONS AVEC CLAUDE FRANÇOIS ?

J'ai eu des liens sympathiques avec lui. En effet, un an après l'avoir quitté, j'ai reçu un télégramme me demandant de revenir à son service. Travaillant pour l'École, j'ai refusé. Pourtant, il avait besoin d'un professeur de gymnastique acrobatique. J'allais donc, une fois par semaine, à son bureau dans le XVI^e arrondissement pour lui donner des cours de gymnastique acrobatique. Les rapports, durant ces quatre mois, étaient nettement meilleurs.

POURQUOI ÊTES-VOUS ENTRÉ À L'ÉCOLE ALSACIENNE ? Y A-T-IL UNE RAISON PARTICULIÈRE ?

Je n'ai pas commencé par l'École alsacienne. J'ai commencé, comme beaucoup de professeurs, par des remplacements. Donc j'ai fait des remplacements à



Argenteuil, dans la banlieue Nord. Ensuite, au rectorat, ils ont oublié de retirer mon dossier de la liste des professeurs déjà en activité. De ce fait, Madame Durieux, professeur à l'École, qui partait en congé de maternité, m'a appelé, et c'est comme cela que j'ai commencé à l'École alsacienne. Une année, j'ai remplacé Madame Durieux, puis une autre année Madame Necker. Suite à cela, j'ai eu un poste et j'ai été recruté à l'École.

QUEL A ÉTÉ VOTRE PARCOURS AU SEIN MÊME DE L'ÉCOLE ?

Je suis depuis 35 ans à l'École. J'ai commencé par le Grand collège pendant deux ans, j'enseignais de la 6^e à la Terminale. J'ai ensuite perdu mon poste, parce que j'avais trop d'heures à l'École alsacienne, et comme j'étais le dernier arrivé, le rectorat m'a placé dans une autre école. Monsieur Hacquard, qui était alors directeur de l'École, voulait que je reste à l'École et m'a donc donné toutes les heures du Petit collège.

LORSQUE VOUS COMPAREZ VOS EXPÉRIENCES AU GRAND COLLÈGE ET AU PETIT COLLÈGE, LAQUELLE AVEZ-VOUS PRÉFÉRÉE ?

Pour la fin de carrière, je préfère le Petit collège. Je dois avouer que les niveaux 3^e et 4^e, par exemple, sont beaucoup moins motivés, tandis que les petits sont tous motivés. D'ailleurs, cette année, j'ai une chance inouïe, car les 10^e sont vraiment des élèves très agréables. J'ai donc reçu beaucoup de dessins, de bisous et d'autres choses, ce qui, pour une fin de carrière, est sympathique.

L'ÉCOLE ALSACIENNE VOUS A-T-ELLE LAISSÉ DES MARQUES, DES HÉRITAGES PARTICULIERS ?

J'ai fait des rencontres très intéressantes, qui m'ont marqué, au début de ma carrière, avec des professeurs qui ne sont plus là actuellement. Des personnes comme Lamy, Hamont, Monsieur Babinot et Madame Malcolm...

À part cela, je trouve que l'École alsacienne, quand je suis arrivé, innovait dans beaucoup de choses, comme dans l'apprentissage de l'hébreu, du chinois – ce qui maintenant est répandu, mais qui ne l'était pas du tout à l'époque. Je trouve également qu'à l'époque, surtout au Grand collège, il y avait des professeurs qui avaient beaucoup plus de personnalité que maintenant, ils étaient véritablement des personnages.

QUEL EST VOTRE MEILLEUR SOUVENIR DE L'ÉCOLE ?

C'est le début de ma carrière ici, avec tous ces personnages, les innovations que faisait l'École. Comme, par exemple, quand on allait à l'I.N.S.E.P. avec tous les 6^e deux fois par semaine. Voilà, des innovations comme ça.

VOUS PARTEZ À LA RETRAITE À LA FIN DE CETTE ANNÉE, ÊTES-VOUS TRISTE DE PARTIR ?

Je suis content. Content également parce que, l'année prochaine, ça risque d'être terrible, à cause des travaux ! Enfin, surtout pour le Petit collège et pour les professeurs d'E. P. S. : nous n'aurons plus le gymnase 128, ni la cour des sports, ni le court de tennis. Au niveau de l'organisation, cela va être très difficile !

QUE COMPTEZ-VOUS FAIRE À PRÉSENT ?

Je fais beaucoup de choses à l'extérieur. Je suis professeur de boxe française dans un club privé, je donne des cours collectifs de gymnastique à la mairie de Saint-Mandé et je fais beaucoup de *coaching* à domicile. Je vais continuer tout cela, et donner davantage de cours aux adultes, agrandir ma clientèle pour le *coaching*. Pour finir, j'ai un enfant de 12 ans, qui est en 5^e. Je vais donc pouvoir m'occuper davantage de lui.

CARNETS DE VOYAGES TOSCANS

François COLODIET
professeur d'histoire-géographie



L'ART N'A PAS ÉTÉ ENNUYEUX,
IL A UN GOÛT DE LIBERTÉ



J'ai vécu, je crois, plus de vingt fois ce moment où, à travers les vitres du compartiment, je signale aux élèves qui s'éveillent lentement d'une nuit plus ou moins éclaircie de bavardages et de fous rires: «Tiens, voilà votre premier dôme florentin.» Je ne parle pas de celui de Brunelleschi mais de celui, bien plus modeste, de la Chapelle des princes au chevet de San Lorenzo; ils s'émerveillent un peu, pour me faire plaisir, me demandent où est le dôme de Brunelleschi. L'arrivée à la gare de Santa Maria Novella décorée d'anciennes photos en noir et blanc vous transporte dans les années cinquante quand Audrey Hepburn s'enfuit de l'ambassade pour se perdre dans Rome ou lorsque Ingrid Bergman visite seule le musée de Naples. Tous les ans j'espère qu'elles seront encore là pour parler des vacances en Italie telles qu'on les imagine, pleines de promesses. Les autres gares d'Europe ont été refaites: palmiers à la gare de Lyon, dôme de verre ou brique rouge nettoyée de Waterloo ou Saint Pancrace; Santa Maria Novella demeure raide dans ses marbres noirs et crème de la période fasciste.

Je ne compte plus le nombre d'heures passées dans ce hall à attendre, au retour du voyage, un train infiniment retardé. La troupe avachie des élèves allongés parmi les bagages («Soyez attentifs, il y a des valises qui disparaissent.»), mais ils viennent de vivre quatre jours qui vont parfois les bouleverser pour toujours. Première émotion adolescente quand on est ému par la robe de brocart d'Eléonore de Tolède, la douceur des jardins Boboli, les cellules peintes par Fra Angelico. L'art n'a pas été ennuyeux, il a un goût de liberté, même en compagnie de son professeur qui semble bien différent de celui qui officie dans la salle de classe: il mange des glaces avec vous comme un vulgaire mortel, se perd *via dei Neri* et avoue même être ennuyé par cette Vénus que Botticelli a faite molle, épaules tombantes, bras trop long, et qui semble tenir difficilement l'équilibre sur une coquille Saint-Jacques digne de l'étal d'un traiteur. Mais il a expliqué le sens du mot écume (aphros) et raconté comment Ouranos a engendré Aphrodite après une certaine mésaventure. Et de ces histoires mythologiques là, même l'élève le plus hostile à l'histoire de l'art, se souvient.

C'est qu'à Florence on voyage par petites bandes de 6 ou 7, luxe incroyable qui oblige les guides et leur jeunes ouailles à s'accorder. Les groupes se croisent en riant, se perdent et se retrouvent dans cette ville presque provinciale. On entre dans les églises, les musées, les cénacles; un cloître ici, une cour de palais là, Florence se découvre en picorant. Longtemps il a été aisé d'entrer partout gratuitement... Peu de touristes en octobre, pas de droit d'entrée à acquitter pour entrer dans les églises, des musées finalement assez peu fréquentés. Les choses ont changé. Depuis une dizaine d'années, il faut tenir compte des rendez-vous aux Offices, à San Marco, au Bargello, avoir une «prénotation», être à l'heure. Pour qui connaît Florence, il reste toujours la possibilité d'entrer, le temps de la signature d'un registre au cénacle de Santa Apollonia et d'admirer, seul la plupart du temps, l'incroyable fresque d'Andrea del Castagno. «Andrea le Bagarreur», qui a placé sa Cène sous de troublants marbres peints en trompe-l'œil. La loggia dei Bigallo, Firenze com'era, San Spirito ou le Cloître vert offrent de semblables occasions. Cependant c'est en décembre que nous devons venir désormais pour échapper aux foules du tourisme mondialisé.



croix, sans échelle, sans perspective, les corps flottent et pourtant il y a le poids du supplicé qu'il faut soutenir. C'est une pyramide de corps.»
«Pontormo est bizarre, non?»

«Il est maniériste.»

«Maniériste? Manière?»

«À la manière de. Il souffrait d'être arrivé trop tard, en 1527, dans un monde trop vieux qui à partir du XVI^e siècle avait livré les œuvres les plus importantes de toute l'histoire occidentale. Alors il peint à la manière de... Il veut nous surprendre, vous voyez?»

Ils hésitaient à entrer, ils ne veulent plus sortir. Je calcule l'heure à laquelle le soleil va disparaître car je veux les faire marcher de l'autre côté de la ville jusqu'à San Miniato.



De mes nombreux souvenirs de Florence j'aime rejouer celui-ci, c'est le plus beau. Tout en bas le dôme semble être une maquette, les quais de Lungarno, un chemin, la tour de la Seigneurie, une mince aiguille en encorbellement. San Miniato dans son décor géométrique couronne tout cela. Je leur parle d'obsession, l'ombre inquiétante de Brian de Palma plane un instant sur l'église qui nous écrase tout en haut.

Ils entrent, on entend un chant monacal, l'office de 17h30, immuable dans la crypte. Sensibles au sacré ou pas, ils comprennent la finalité de toute cette accumulation d'églises remplies d'annonciations, de dépositions de croix, de saints et de saintes. Des hommes ont eu la foi, ont construit



L'impromptu fait partie de la découverte de Florence. Parfois en revenant du palais Pitti sur l'Oltrarno, je propose une surprise: un tableau encore.

«Monsieur, s'il vous plaît...»

«Attendez, vous allez voir... Tout d'abord voici une église traversée dans sa façade par un corridor secret, il court à travers la ville, c'est le fait du prince, pour lequel Vasari construit ce couloir urbain labyrinthique. Entrez dans l'église, trouvez moi cinquante centimes pour éclairer la première chapelle à droite, la chapelle Capponi. Mieux, attendons un mécène qui le fera pour nous, on est dans la cité du mécénat. Regardez ces roses, ce jaune safran, ces bleus; c'est une déposition de croix. Oui, mais sans



une économie du salut. Les derniers témoins de cette espérance et qui vivent encore dans l'attente eschatologique sont là, dans cette crypte de San Miniato, alors que dehors le soleil plonge derrière la ville.

Certains restent en bas, d'autres vont s'exposer aux derniers rayons du soleil face à la conque florentine. Tous redescendent en courant les rues bordées de jardins, entre les oliviers et les cyprès. En les regardant, je pense à la jeune anglaise de *Chambre avec vue* de James Ivory, qui découvre, l'Italie et ses libertés, l'Italie et la séduction des sens.

Il y a des musées aussi, terreur de ceux qui les détestent, paroxysme de l'ennui qu'on traîne de salle 1 en salle 45 sous la houlette d'un guide qu'il faut en plus écouter. Ils ont quinze ans à peine. Nous devons donc nous appliquer à poser des jalons : comment en vient-on à accepter que les idées qu'on représente – Dieu, l'Incarnation – passent par la conquête de la perspective, du modelé des corps ; pourquoi cette fascination pour l'illusion dans la peinture occidentale, et pourquoi ici, à Florence ? Deux heures de visite qui mettent à l'épreuve les jeunes esprits ; parfois, un moment de grâce : une question qui révèle la pensée en formation, l'instant qui laisse entrevoir ce que seront les années de lycée, l'initiation à la spéculation. S'essayer à penser.

Mais la grande question, c'est le déjeuner, la liberté de choisir dans la ville le lieu où l'on va manger avec ses amis, sans l'accompagnateur, loin des parents. De ces moments-là j'ai peu à dire, ils leur appartiennent : les consignes de prudence rappelées, ils s'éloignent heureux d'être là et de la confiance qu'on leur fait. Je vais alors dans une *trattoria* de quartier, longtemps on y a partagé des bancs avec des maçons et des artisans florentins, davantage de touristes aujourd'hui, on y mange des tripes et les *tortellini della casa*. Ce couple et ses deux garçons, membres de la famille, me voient revenir depuis si longtemps. Ils souriaient un peu, ironiques que, tous les ans, j'arrive avec une nouvelle collègue qu'on me demandait d'initier à Florence... Quiproquo flatteur auquel j'ai mis fin un été en demandant à ma femme – italianisante, elle – de leur expliquer pourquoi je revenais ainsi, différemment accompagné, tous les ans à l'automne.

Florence, enfin, c'est l'initiation. Nous nous sommes assis partout avec nos petits groupes, différents d'une année à l'autre : dans la salle des engins de levage du Dôme, avant la montée dans la double coque de Brunelleschi, dans le *cortile* du palais Medici Ricardi, sous les mosaïques du baptistère, derrière la barrière de communion du Carmine, devant les fresques de Masaccio, face aux *maesta* de la première salle des Offices. Je les ai entendus dire leurs exposés, parfois lumineux, parfois pleins de contresens que je dois corriger. J'ai aimé leur faire voir le modelé des visages, la perspective qui balbutie devant Cimabue, la douleur des frères du *poverello* d'Assise gisant à Santa Croce, j'ai aimé leur expliquer qu'à San Marco pria jadis l'intransigeant Savonarole, Robespierre encapuchonné qui lui aussi voulait la dictature de la vertu. Devant les esclaves de Michel-Ange, je leur parle du néoplatonisme et de l'idée contenue dans le marbre et que le ciseau du divin sculpteur doit révéler. On s'assied, des touristes français, incrédules à la vue de ces ados concentrés qui prennent des notes, nous demandent qui nous sommes. Ils ont entendu parler de l'École, « Ah oui évidemment, on se disait bien... »

On part manger des glaces *via dei Neri*, ils sont impatients que je leur donne le signal du temps libre. Nous nous séparons ; eux, inquiets de pouvoir faire, sans moi, tout ce dont ils rêvent, moi, soucieux de les voir tous revenir à l'heure convenue. Jamais ils n'ont manqué nos rendez-vous. J'ai confiance en eux, ils le sentent. Ils grandissent ainsi.

Je retournerai à Florence l'été, comme tous les étés, sans eux, installé



dans un joli couvent de religieuses polonaises qui tiennent table ouverte ; pour y suivre mes propres itinéraires, à mon rythme. Lent pour les musées mais rapide pour le pas. Parfois, le souvenir de leurs étonnements ou de leur application me reviendra et je me plairai à penser qu'un jour certains découvriront la ville à leur propre rythme.

Un jour de juillet une jolie fille m'avait abordé *via Tornabuoni*.

« Vous vous souvenez de moi ? »

« Votre visage oui, votre nom plus du tout. Les années, je les mélange, dites-moi. »

« Vous étiez notre accompagnateur, on avait tant marché et puis il y avait les jardins Boboli et on avait couru tout en bas vous vous souvenez ? À cause de ces trois jours j'ai décidé de venir étudier ici... le droit. »

Les voies de la connaissance sont impénétrables.





PROPOS RECUEILLIS AUPRÈS D'ÉLÈVES DE SECONDE

QUEL A ÉTÉ VOTRE MONUMENT PRÉFÉRÉ ?

Sans hésiter, ils me répondent : « Le David de Michel-Ange ». Ils ont aimé la finesse et les traits parfaitement taillés de la sculpture.

QUELS ONT ÉTÉ VOS MOMENTS PRÉFÉRÉS ?

« Les temps libres », répondent-ils en chœur. Ils ont beaucoup aimé se plonger au cœur de la ville et flâner dans les rues roses et romantiques de Florence, découvrir les échoppes sur les ponts, les fontaines ou encore les terrasses, où ils n'avaient qu'une envie, s'y asseoir pour grignoter une pizza.

QUELS SONT LES MOMENTS QUE VOUS AVEZ LE MOINS AIMÉS ?

« Les musées ; c'était parfois un peu long. Il y avait trop d'informations à retenir, bien que ce soit intéressant, mais les visites duraient parfois trop longtemps. Surtout, on avait un peu mal aux pieds, à force de rester debout ! »

COMMENT AVEZ-VOUS TROUVÉ L'AMBIANCE ?

« On s'entendait tous bien, avec nos copains, on ne se lâchait pas, on riait beaucoup. Les professeurs étaient dans le même état d'esprit, bien plus détendus qu'à l'école. »

VOUDRIEZ-VOUS REFAIRE LE VOYAGE ?

L'un répond oui : « c'était le meilleur voyage de ma scolarité » ; l'autre répond non : « c'était un très beau voyage, je me suis bien amusé et je veux garder mes souvenirs de cette année, mais j'aimerais plutôt partir dans de nouveaux pays ».

Propos recueillis par Emma TERRIN

Interview de Mathilde Naar, élève de seconde partie à Florence

QUEL EST TON PIRE SOUVENIR DE CE VOYAGE ?

Mon pire souvenir est la première nuit, parce qu'on n'avait ni chauffage, ni eau chaude. On avait enfilé plusieurs couches de vêtements pour pouvoir s'endormir. Tu riras moins quand ce sera ton tour, c'était horrible. Florence, c'était le froid incarné !

MAIS POURQUOI N'AVIEZ-VOUS PAS DE CHAUFFAGE ?

En fait, l'hôtel chauffait la journée et ne chauffait pas la nuit !

COMMENT LES VISITES SE SONT ELLES DÉROULÉES ?

La classe était divisée en plusieurs groupes de visites, avec un accompagnateur. La journée, on pouvait la passer avec son seul groupe ou se réunir à plusieurs groupes. Après, ton

voyage dépend beaucoup de ton groupe (le mien, personnellement, était génial). Je peux aussi te dire que Florence c'est vraiment très, très bien. Quelque chose d'un peu moins sympa : tout au long du voyage, tu dois prendre des notes sur les monuments ou les musées et à la fin, tu dois rédiger un mini-mémoire.

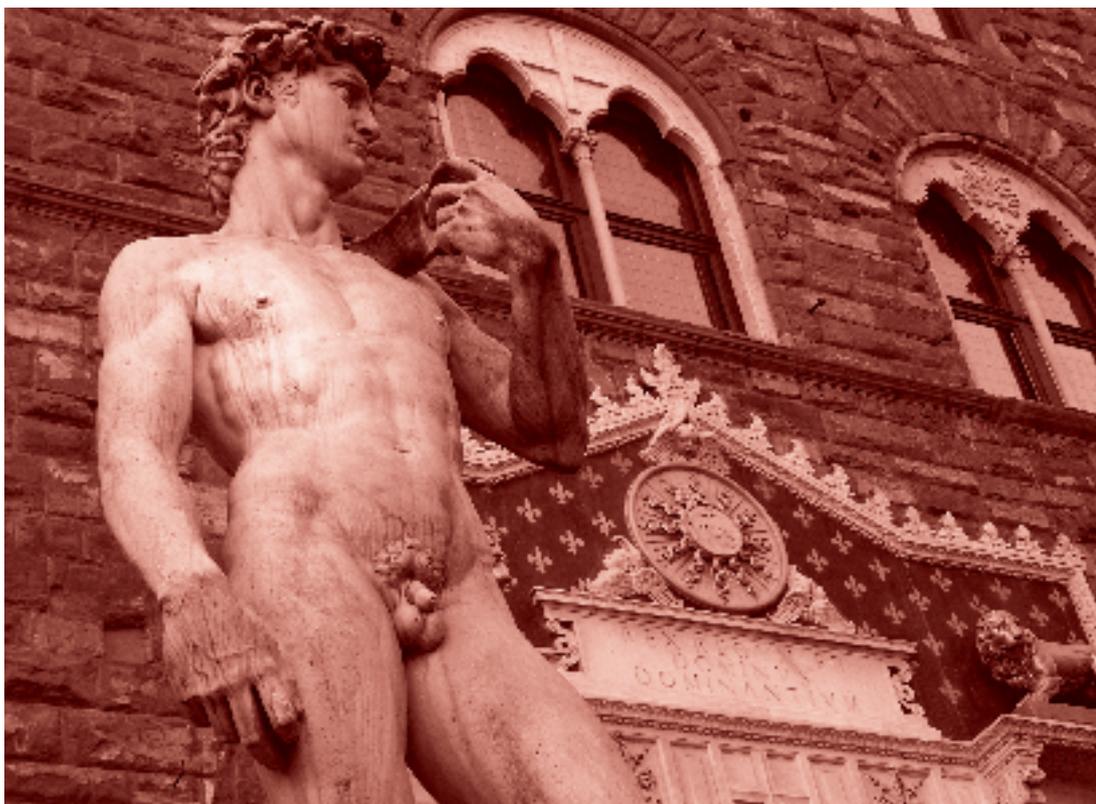
QUEL EST TON MEILLEUR SOUVENIR ?

Alors ça, c'est plus difficile... Il y en a plusieurs : le jour où l'on a découvert le David (c'est cliché, mais tu comprendras en le voyant) et... le voyage en train couchettes...

POUR FINIR, QUEL MONUMENT AS-TU PRÉFÉRÉ ?

Sans hésitation : le David (je ne sais plus comment s'appelle le musée) franchement, sans cette statue, Florence n'aurait pas été la même chose (voix vibrante d'émotion).

Interview réalisée par Camille AMROUCHE



UNE ALSACIENNE AMOUREUSE DE FLORENCE

À UNE ÉPOQUE OÙ LES VOYAGES SCOLAIRES ÉTAIENT RARES, DANS LES ANNÉES 1970, L'ÉCOLE ALSACIENNE, EN VÉRITABLE INNOVATRICE, A DÉCIDÉ D'EMMENER SES ÉLÈVES EN ITALIE. AINSI, A-T-ELLE LANCÉ DEUX VOYAGES DANS CE PAYS: L'UN À ROME POUR LES 5^E, L'AUTRE À FLORENCE POUR LES ÉLÈVES DE SECONDE.

CLASSES DE SECONDE: À VOS MÉMOIRES!

Pour les classes de seconde, ce voyage a toujours été lié à l'exercice de rédaction de mémoires. Jusqu'aux années 1980, les élèves effectuaient, en effet, un travail difficile et long: ils devaient rédiger de véritables mémoires (de 80 à 100 pages), sur des sujets très vastes qui tournaient autour de l'histoire des arts. Ce travail leur prenait des mois entiers. Puis, les directives et l'exercice ont changé à partir des années 1980. Si le mémoire existe toujours, ce dernier est désormais beaucoup moins long et difficile à rédiger. De plus, il sert de véritable entraînement pour le Baccalauréat. Ce mémoire (depuis appelé mini-mémoire à cause de sa taille) est, en réalité, une composition, qui permet aux lycéens de s'initier aux exercices du Baccalauréat.

Au début de l'année, les professeurs donnent une liste de sujets pour les mini-mémoires. Les élèves, individuellement, en choisissent un. Après la rédaction de leur mémoire et pendant le voyage, chacun va présenter son sujet dans un musée ou dans un site historique. Cette présentation permet aux élèves de travailler l'oral, la méthode en histoire de l'art, ainsi que l'écrit.

Bien que l'exercice ait changé, et qu'il soit très éloigné de celui des générations précédentes, le voyage à Florence est, depuis toujours, associé à un travail de rédaction.



PÉRIPLÉ INITIATIQUE

Le voyage à Florence est également un voyage initiatique. Contrairement au voyage à Rome où les élèves, encore jeunes (5^e), se déplacent en grands groupes, durant le voyage à Florence, les élèves découvrent la ville par groupes de six à huit élèves, accompagnés d'un adulte de l'école (adjoint, conseiller principal d'éducation, professeur...). Même s'il est associé à un exercice de rédaction, ce voyage est également destiné à approfondir les savoirs historiques, mais aussi culturels (et parfois linguistiques!) des élèves. Chaque classe, avec ses accompagnateurs, est logée dans un hôtel au cœur de Florence. Ainsi, les différentes classes n'ont pas réellement l'occasion de se côtoyer. L'immersion est donc totale et porteuse de multiples expériences. Pour de nombreux lycéens, le voyage à Florence est un voyage fantastique. Beaucoup le décrivent comme marquant et inoubliable.

Denis BAVEREZ, Sara LEMERCIER, Constance MICLEA

LE MINI-MÉMOIRE

Sujet n°5:

Le mécénat, un instrument politique ?

«L'emploi et la protection d'artistes et d'intellectuels contribue à la renommée du mécène, dont le rôle politique sera ainsi accru. À la Renaissance, on mesurait la puissance d'une cour à sa faculté à recruter les meilleurs individus, artistes et intellectuels, et à conserver leur service aussi longtemps qu'elle en avait besoin. [...]. Ce mécénat contribua au renom de la ville de Florence, qui pouvait ainsi jouer un rôle plus important dans la politique italienne et internationale. En effet, les villes italiennes étaient dans une rivalité constante. Cet équilibre fragile reposait sur la dissuasion et sur la négociation permanente, d'où l'importance de la diplomatie. Les villes se livraient un combat davantage idéologique que belliqueux, d'où l'importance de la renommée de la cité. Dans ce contexte, l'emploi par la ville, d'artistes illustres ou d'intellectuels de renom, représentait une force.»

extrait du mini-mémoire 2010 de Pierre-Luc Piveteau et Félix de Framond.

! LE TRI C'EST ESSENTIEL!



DÉVELOPPEMENT DURABLE RECYCLEZ CETTE PAGE!

➤ La situation écologique actuelle est –loin de nous l'idée de déprimer qui que ce soit– sur une mauvaise pente. Les ressources naturelles de la planète sont presque épuisées et la bio-diversité disparaît. À notre échelle, nous pouvons cependant et devons agir. Trois ressources essentielles peuvent être économisées ou recyclées quotidiennement : le papier, l'eau, l'énergie!

RECYCLER : QUOI ET COMMENT ?

Les déchets sont un problème écologique grandissant : ceux qui sont inutilisables ou dangereux sont brûlés, après avoir été acheminés à travers la ville dans des camions... qui polluent ! Pour commencer, nous pouvons réduire nos déchets, en choisissant ce que nous achetons (en ayant un comportement d'acheteur écoresponsable : on dit « consommateur »). Nous pouvons éviter les produits jetables et les multi-emballages... Pour transporter de la nourriture, le papier en aluminium est recyclable. Pour éviter le gaspillage, il vaut mieux choisir les produits moins fragiles, qui tiendront plus longtemps, et ceux en format « familial ». Il vaut mieux éviter, aussi, le film ou le sac plastique, même s'il est écrit dessus qu'il est écologique : ce genre de plastique est trop fin pour être réutilisé. Ce que l'on recycle doit donc prendre la direction d'une deuxième poubelle, à la maison, et dans laquelle il ne faudra pas mettre de sacs plastiques ; puis être mis dans la poubelle jaune, en vrac.

LES P'TITS PAPIERS...

Les déchets en papier ou en carton sont tous recyclables. (Sauf ceux qui ont été en contact avec des produits dangereux : huile, peinture, solvants, ou de la matière organique, comme les mouchoirs ou le Sopalain. Ces derniers peuvent être, d'ailleurs, avantageusement remplacés par des ustensiles plus durables (torchons, éponges, gants). Quant aux emballages, il y en a deux types, qui ne sont pas toujours faciles à différencier : les emballages souillés et non souillés (ou propres et sales). Qu'ils soient en carton, bois, métal, verre ou plastique, les emballages non souillés sont toujours recyclables (poubelle parisienne jaune). On appelle emballages souillés ceux qui gardent des traces importantes du produit qu'ils ont contenu, ou de produit dangereux. Ce sont, par

exemple, les emballages en polystyrène, les pots de yaourts, les cartons à pizza... À ce moment-là, c'est à vous de juger. En cas de gros doute : mettre l'emballage dans la poubelle verte (à Paris), mais il vaut mieux le nettoyer vous-même.

Les flacons et bouteilles se jettent en vrac (poubelle jaune), avec le bouchon. Les bouteilles d'huile sont maintenant recyclables.

LE RECYCLAGE... À NOUS DE JOUER!

Le recyclage ne consiste donc pas uniquement à transformer des objets usagés pour une utilisation ultérieure. On peut tout réemployer à notre niveau : par exemple, remplir une petite bouteille en plastique au lieu d'en acheter une chaque jour, garder les cahiers non terminés d'une année sur l'autre, prendre comme brouillon des feuilles déjà utilisées... On peut aussi donner nos affaires à des associations, déposer à la déchetterie nos meubles et appareils ménagers, ou faire appel au service des encombrants sur Paris.fr, sans se déplacer!

L'«OR BLEU DE LA PLANÈTE» ET LA FORÊT VERTE...

Pour beaucoup, économiser l'eau et l'énergie n'est pas un réflexe. Pourtant, ce n'est presque rien : il s'agit simplement de ne pas laisser couler de l'eau inutilement, de ne pas laisser un appareil en veille (cela consomme davantage), d'éteindre une lampe quand on n'en n'a pas besoin, et de ne pas allumer le chauffage quand on peut mettre un pull. Nous rappelons donc que, entre un chauffage allumé et un bon pull en laine, le rendu sur le plan écologique est loin d'être le même... Alors?

Les arbres, quant à eux, sont essentiels, car ils absorbent et transforment ce que l'on rejette, ce CO₂ (dioxyde de carbone) si toxique et polluant, pour libérer, après photosynthèse, ce que l'on respire avec bonheur : l'oxygène. Outre le recyclage du papier et l'utilisation de papier recyclé, il faut aussi réfléchir à nos achats. Ainsi, l'huile de palme provient-elle des palmiers. Et des hectares entiers de forêts sont rasés pour planter ces derniers.

Judith RAVOT et Victorine SALIOU

Résultat : une flore ravagée et des espèces animales en danger.

D'ailleurs, le Sénat a adopté, mercredi 14 novembre 2012, l'«Amendement Nutella» qui augmente de 300% la taxation sur l'huile de palme. Les principaux produits contenant de l'huile de palme sont les chips et le Nutella. Pas de panique : il existe des chips et des pâtes à tartiner sans huile de palme, et des supermarchés biologiques. En règle générale : lire avant d'acheter!

1 Les informations de cet article proviennent, pour la plupart, du site de l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie, www.ademe.fr), organisation qui vise à faciliter l'application des politiques publiques, ainsi qu'à financer et à mettre en œuvre des projets dans les domaines de l'environnement et du développement durable.

➤ De nombreuses informations précises et utiles sont disponibles sur les sites de l'ADEME : www.ademe.fr et sur Paris.fr.

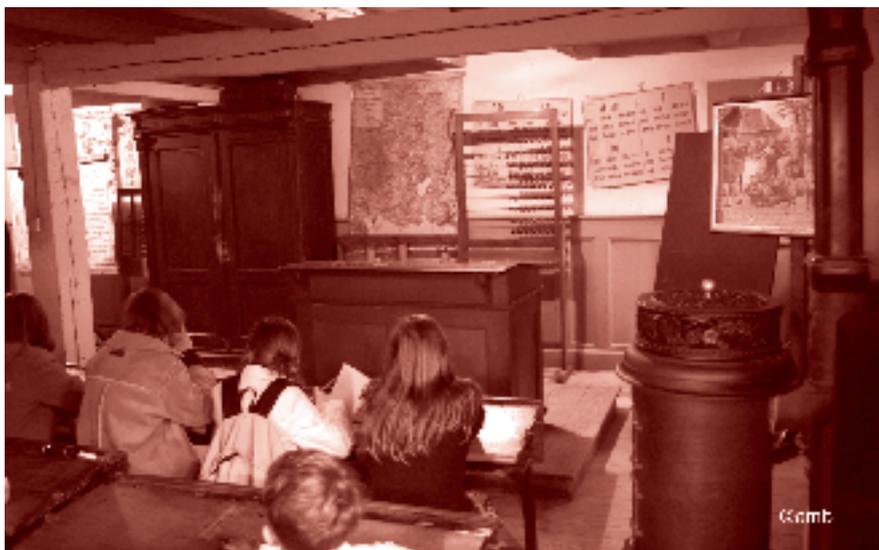
À lire également : Cyril Pedrosa, *Autobio*, tomes 1 & 2, Paris, éd. Fluide Glacial, 2010. (Bande dessinée.)





ALSACE RETOUR AUX ORIGINES

Sarah ALEXANDRE



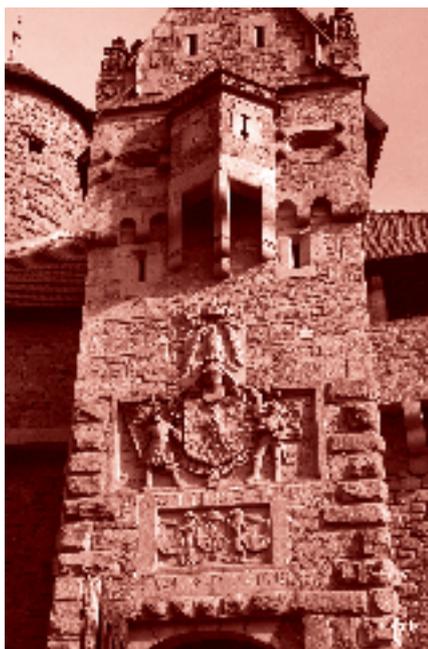
L'Alsace est aussi une province au carrefour de l'Europe, Strasbourg, un des symboles de la construction européenne.

Les élèves sont hébergés au Domaine Saint-Jacques, établissement situé au cœur de la forêt, au pied du Mont Sainte-Odile. La nourriture y est typiquement alsacienne.

Les visites se succèdent au cours de ces 4 jours : Colmar, Mulhouse, Strasbourg, Sélestat, les balades dans le vignoble alsacien, la découverte des villages pittoresques avec leurs maisons à colombages, etc. (La visite du Parlement européen a été supprimée depuis quelques années car l'accès pour les groupes scolaires est devenu très difficile). Les journées bien denses se prolongent par des veillées où conteuses et groupes folkloriques se succèdent.

Bien qu'elle ait changé de fonction au sein de l'école depuis janvier 2011, M^{me} Guillaud continue à organiser les différentes visites. M^{me} Benso, CPE des 6^e, a en charge les questions qui concernent la répartition des élèves dans le train, le car et à l'hébergement. Elle représente la direction et endosse la responsabilité du voyage.

Le voyage en Alsace connaît toujours un grand succès et porte une charge symbolique forte pour notre école, au plan de son histoire et de ses valeurs.



> Faire connaître la région d'origine des fondateurs de l'École alsacienne qui fuyaient, en 1871, l'occupation prussienne, tel est l'objectif du traditionnel voyage en Alsace auquel participent chaque année pendant 4 jours en octobre les élèves de sixième.

LE VOYAGE DU CŒUR

Le voyage en Alsace a été initié en 1987 par M. René Fuchs, alors directeur de l'École. Ce voyage a été conçu pour créer un lien entre l'École alsacienne de Paris et la province d'Alsace d'où étaient issus ses fondateurs.

Ce voyage lui tenait particulièrement à cœur. Après son départ à la retraite, à la rentrée 2001, c'est Madame Guillaud, alors CPE des classes de 6^e/5^e et 4^e qui sera chargée de l'organisation de ce voyage.

UN VOYAGE SYMBOLIQUE

Pourquoi organiser ce voyage pour les élèves de 6^e? Monsieur Fuchs tenait tout particulièrement à créer, dès la première année du collège, le lien entre l'École alsacienne et ses origines mais aussi introduire l'Humanisme qui a vu le jour en Alsace au XV^e siècle, l'Humanisme étant la valeur sur laquelle est fondée notre école.

Par ailleurs ce voyage en tout début de collège permet de créer des liens entre les élèves mais aussi entre les élèves et leurs accompagnateurs.





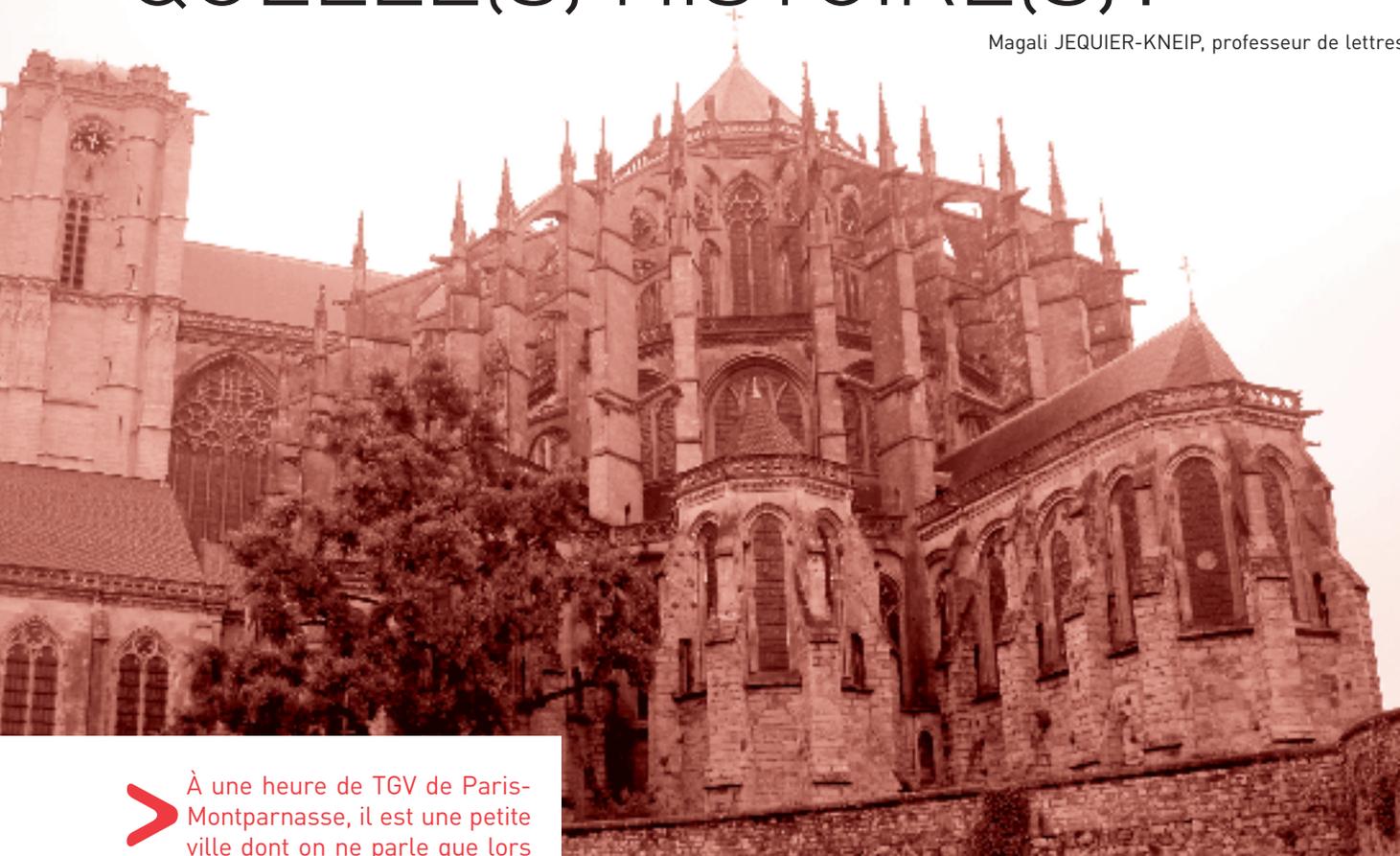
« IL VOULAIT
LEUR FAIRE
DÉCOUVRIR
LA VALEUR SUR
LAQUELLE EST
BASÉE L'ÉCOLE
ALSACIENNE,
L'HUMANISME »





SARTHE LE MANS, QUELLE(S) HISTOIRE(S) !

Magali JEQUIER-KNEIP, professeur de lettres



➤ À une heure de TGV de Paris-Montparnasse, il est une petite ville dont on ne parle que lors des célèbres «Vingt-quatre heures» du même nom. Mais sait-on qu'il y a bien d'autres choses à voir et autant à entendre ? Cette bonne ville n'a pas que des bolides, des rillettes et le champion de tennis Joe W. Tsonga, mais elle a aussi une université, un grand hôpital (cadre des histoires écrites par le romancier et médecin Martin Winckler pas alsacien, celui-là, mais *personne n'est parfait*), une histoire très ancienne et un patrimoine varié.

Mais pour que des «Alsaciens» de Paris aillent au Mans, il a fallu une rencontre... historique. Rencontre avec des gens, avec un lieu, une histoire en plusieurs épisodes. Prenons les choses au début.

«SERVIR DIEU SUIVRE LE ROI» : ÉPISODE 1, 15 SEPTEMBRE 2012

Le premier épisode commence un samedi ensoleillé (mais où sont les soleils d'antan ?) de septembre 2012 à l'université du Mans, précisément au Département d'Histoire, un lieu donc où souffle l'esprit. Il a réuni (l'esprit qui souffle) un quarteron de professeurs «Alsaciens» de Paris venus assister à une soutenance de thèse. La souveraine de la fête est notre consœur «alsacienne» mais «mancelle» puisque c'est le doux nom des habitantes du Mans, qui soutient, ce jour là, sa thèse devant un aréopage d'éminents seiziémistes (= spécialistes du XVI^e siècle). À ce travail, auquel elle a consacré un nombre significatif d'années et un non moins significatif de neurones, Isabelle Le Touzé a donné pour titre : *Servir Dieu, suivre le roi, histoire de la noblesse protestante en Basse-Normandie aux XVI^e et*

XVII^e siècle. Le sujet paraît austère, mais même les non-historiens ont pu la suivre, alors...

C'est une histoire tragique, forcément tragique, celle d'une minorité et d'une défaite : on sait qui a gagné, ce ne sont pas ces «nobles crottés» protestants que l'histoire «avec sa grande Hache» selon l'expression de Georges Pérec, a voués à la conversion ou à l'exil. Ces petits nobles acquis à la Réforme en même temps que de grandes figures «nationales» comme Marguerite de Navarre, soeur du roi François 1^{er}, Condé ou Coligny, servent leur souverain et leur pays sans éprouver de contradiction avec leur foi. Tout au moins dans un premier temps. Mais, dans les vents mauvais des guerres de religion, et paradoxalement du fait de l'Édit de Nantes qui exclut des «niches protestantes» la Basse-Normandie, ces modestes seigneurs sont vite déchirés entre leur foi et le service du roi ; la messe est dite-si



l'on peut dire-au XVIII^e siècle sous Louis XIV; ils s'exilent ou se convertissent pour quitter le champ de l'histoire. Est-ce pour en disparaître à jamais? Non, car l'histoire, ou plutôt le travail des historiens, exhume quelques «figures» dont on ne connaît que des esquisses. Singulier destin que celui de Gabriel de Montgomery «régicide malgré lui» (c'est lui qui provoque, lors d'un tournoi, la mort d'Henri II) qui se convertit à la Réforme après la mort du souverain. Il pourrait être le «héros» d'un roman de Madame de Lafayette ou de Dumas, puis celui d'un film de cape et d'épée que mettrait en scène Bertrand Tavernier, avec Lambert Wilson et Brad Pitt dans le rôle-titre. (Un rêve passe...)

Pour ce considérable travail, il fallait rien de moins que la mention «Très bien» que le jury a accordée à Isabelle à l'unanimité et à la joie générale. L'on se quitta en se promettant de revenir. Fin du 1^{er} épisode.

Que font les professeurs quand ils font une belle découverte? Ils en font profiter leurs élèves, bien sûr!

SORTIE DES ÉLÈVES ÉPISODE 2, 11 JUIN 2013.

Ce 11 juin est comme les sept mois qui ont précédé: pluvieux. À la gare Montparnasse, avant 7 heures, deux classes sont là, ensommeillées. Les élèves de 6^e3 sont escortés par Dominique Boyer pour l'histoire, Elizabeth Barbier-Jeanneney pour les chiffres. Les agneaux de la 5^e5 sont sous la houlette de Michel Deschamps et de Magali Jéquier, assistés de notre ingénieur du bien-être, Max Piquepaille. Tous sont accueillis, après une heure de TGV –juste le temps de bien se réveiller– au Mans par la Mancelle Isabelle Le Touzé.

Que vinrent-ils faire onques? Acheter des rillettes? Oui, mais d'abord découvrir, explorer, observer ensemble quatre strates historiques d'une cité, pour résumer.

1) *Belle comme l'Antique*: l'ancien *oppidum* Vindunum ses remparts gallo-romains sont les 3^{es} de l'empire romain par leur ampleur et leur état de conservation (après ceux de Rome, et ceux d'Istanbul, excusez du peu!) Ils sont aussi étonnamment décorés de briques blanches.

2) *Deux en une*: bâtie sur ordre de Saint Julien, l'évangéliste du Maine, la cathédrale éponyme est un étonnant *légo*, avec sa partie romane et sa partie gothique emboîtées, ses vitraux (les plus anciens du monde occidental, je vous prie) ses émouvants 45 anges musiciens «redécouverts» lors d'une restauration, échappés du XIV^e siècle et qui jouent pour la Vierge et pour nous de leurs étranges instruments. Là reposent les gisants des premiers Plantagenêts et même celui du cousin de Joachim du Bellay. St Julien a même un menhir, preuve qu'Obélix s'y est arrêté.

Souche des Plantagenêts: la cité médiévale, avec ses maisons à colombages, ses hôtels particuliers qui n'ont rien à envier à ceux du Marais.

Un musée remarquable par la qualité de ses pièces, de sa muséographie et celle son accueil: Le Carré Plantagenêt, rénové il y a peu, nous (ré)apprend les couches historiques du Mans; que les Romains n'étaient pas fous, non plus que les Gallos-Romains, au contraire de Charles VI, qui attaqua ses propres soldats non loin de là; que les premiers Plantagenêts étaient des seigneurs du Maine qui ont fait de beaux mariages et de grandes batailles qu'ils ont gagnées (surtout contre les rois de France, mais, à la fin ce sont les Français qui l'ont emporté, l'histoire, ce n'est pas comme au rugby!). Que Richard Cœur-de-Lion n'a pas seulement eu une mère (Aliénor) et un frère et rival (Jean sans Terre, le «méchant» des films hollywoodiens) mais il a aussi eu une veuve douairière, laquelle lui a forcément survécu (et 26 ans de surcroît!) la reine Bérandère de Navarre a une belle maison dans le vieux Mans.

Il y a là de quoi donner de l'ouvrage à une cohorte de scénaristes (à la suite de Shakespeare) et autant de psychanalystes! De quoi réviser son histoire antique et médiévale.

3) *Infernales colonnes*: la République toute neuve, une et indivisible, a tranché dans le chouan avec une férocité qui n'a rien à envier à celle des guerres de religion deux siècles plus tôt. Entre 10000 et 15000 Vendéens sont tués par les troupes républicaines entre Laval et Le Mans par les «colonnes infernales».

4) *La reine automobile*: au XX^e siècle, c'est

qui ont été dans les années cinquante à soixante-dix, considérées comme plus «modernes» pendant que s'écroulaient les bâtiments anciens de la vieille ville.

En 1975, la population mancelle est la plus nombreuse de toute son histoire.

Les couloirs du temps: le XXI^e siècle. Le «tout-voiture», c'est fini! Les tramways (2 lignes en activité, une autre en projet) aèrent les rues du centre devenues piétonnes. Les maisons médiévales sont restaurées, comme les hôtels particuliers, et le patrimoine antique. Sur l'emplacement probable de l'ancien théâtre antique se dresse le nouveau centre culturel, un beau lieu de verre, de métal brossé et de bois, selon les normes «durables» d'aujourd'hui. Les chantiers révèlent encore des fouilles archéologiques. C'est une surprenante collision entre hier et demain.



l'automobile qui règne, et pour cette souveraine là, aucune percée n'est assez longue. Le circuit des «24 heures» a été créé en 1923, c'est une consécration pour la ville. Tant pis s'il faut sacrifier les vieux quartiers médiévaux. Pour loger les ouvriers de cette industrie florissante, il faut de nouvelles habitations. Avec les municipalités communistes, les ouvriers ne logent plus dans les anciens quartiers, mais dans les cités HLM

Paris- Montparnasse, 19h 23: les enfants se sont bien amusés, avec plusieurs quartiers libres dans la vieille ville, ces visites; heureux d'être, une dernière fois, en classe ensemble avant les grandes vacances qui commencent pour eux le lendemain, et les nouvelles aventures qu'ils auront à vivre à la rentrée.

Une chose est sûre: il y aura d'autres épisodes. (À suivre.)



AS DES AS !

L'A.S. BASKET ET BADMINTON

Entre une Association sportive, des Activités annexes (sportives, à n'en pas douter!), et l'Association athlétique alsacienne, on n'a que l'embarras du score... Allons donc droit au but, avec cette petite lucarne sur quelques sigles magiques à expliciter, et quelques activités athlétiques à pratiquer...

A.S., A.A., A.A.A. ? AH, LES BEAUX JEUX !

L'Association sportive de l'École alsacienne est compétitive, gratuite (sauf coût de l'inscription), le nombre de participants en est illimité. Comme activités, elle propose le basket-ball, le badminton, le judo, le volley-ball et la gymnastique sportive. Pour le basket-ball, les professeurs sont Mademoiselle Garat, Madame Sonne-Cités, aidées de Monsieur Fabrejon. La professeure de badminton est Madame Dougé. Les cours de Judo sont assurés par Monsieur Giet. Pour le volley-ball, le professeur est Monsieur Fachena (les compétitions ne sont pas obligatoires). Quant à la gymnastique sportive, elle est enseignée par Madame Le Gall. (Les compétitions sont facultatives.)



Les A. A., ce sont les Activités annexes, payantes celles-là. Parmi d'autres (activités artistiques ou culturelles) on y trouve, devinez-quoi? du sport! Badminton (Madame Dougé), volley-ball (Monsieur Fachéna), basket-ball (Madame Garat, Monsieur Mayoute), ainsi que football (Monsieur Fachéna) et tennis (Monsieur Giet) sont au rendez-vous.

Quant à L'A. A. A. (Association athlétique alsacienne), rappelons qu'elle a été la première association sportive créée en France en milieu scolaire (1888). Affiliée à l'U. N. S. S. (Union nationale des sports scolaires), cette association a pour objet le développement des pratiques sportives et la découverte de nouveaux sports pour les élèves, ainsi que la confrontation à d'autres équipes, d'autres écoles (les compétitions ne sont pas obligatoires, cependant). Rappelons encore que, selon les termes de Monsieur Parent, Censeur de l'École alsacienne, « depuis quelques années, cette vieille association retrouve son dynamisme initial. Les élèves de l'école ayant obtenu d'excellents résultats au niveau national et régional, tous attendent la reprise des championnats avec impatience ».





Sources:

Site: www.ecole-alsacienne.org

Basket et badminton:

Madame GARAT,
professeur de basket ball
et Madame DOUGÉ,
professeur de badminton.

Contribution:

Baptiste AUDOLI, Olivier MALAINGRE.

PLUTÔT BASKET OU BADMINTON? À VOUS DE JOUER!

L'activité sportive basket a lieu le mercredi après-midi. De la 6^e à la terminale, soixante-trois élèves y participent: quarante-huit garçons et quinze filles. Rappelons que l'A.S. a été créée pour compléter les cours d'E.P.S. (Éducation physique et sportive) en innovant. Elle offre aux élèves la possibilité de découvrir différents rôles (arbitre, par exemple) et de participer à des compétitions... pour se dépasser.

Quant à l'activité badminton, elle se déroule les lundi et mardi après-midi. Elle offre la possibilité de découvrir le badminton en s'entraînant et s'amusant; elle permet de concourir pour représenter l'école.



LE CAUCHEMAR D'HÉLÈNE

Hélène marchait, seule, dans le couloir sombre, le long couloir aveugle qui menait à la salle informatique. La seule ampoule, source de lumière falote, avait rendu l'âme quelques heures auparavant et l'atmosphère était propice au cauchemar. Néanmoins, Hélène continuait à avancer, sereine. Elle était sûre de trouver la sortie de ce boyau, faisant confiance à la lumière qui, pensait-elle, filtrerait sous la porte. Elle fit donc encore quelques pas... et se heurta à une porte. Surprise, mais ne s'affolant pas, elle revint sur ses pas. La lumière dans la salle informatique devait être éteinte. Elle promena sa main sur le mur dans toute la longueur du couloir. Mais elle dut se rendre à l'évidence : la porte de la salle informatique avait disparu !



Alors Hélène commença à perdre son heureuse insouciance. Elle courut dans tout le couloir avant de s'effondrer contre la porte du Petit collège, si tétanisée qu'elle n'avait même plus la force de lever la main pour l'ouvrir. Elle s'adossa au chambranle. Des voix semblaient sortir de l'obscurité, l'appelant à voix basse : «Hélène..., Hélène...». Les longs tentacules noirs de l'épouvante semblaient vouloir s'emparer d'elle. Terrifiée, elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Elle puisa néanmoins assez d'énergie dans sa peur pour pousser brutalement la porte contre laquelle elle était appuyée. Et là, derrière la porte... une scène de sabbat s'offrait à ses yeux. Un grand feu brûlait. Trois faces grimaçantes se dressaient, éclairées par la lumière rouge et dansante qui paraît leurs visages d'ombres et de splendeurs terrifiantes... Horrifiée, Hélène s'aperçut que le brasier était alimenté par des dossiers scolaires. La peur était telle, qu'elle ne vit pas, derrière cette scène d'épouvante, la porte de la délivrance qui se profilait, radieuse. Soudain, un des élèves leva le bras en vociférant quelques mots qu'Hélène ne comprit pas. Elle se mit à crier, un long cri qui se répercuta dans le long couloir vide. Une lourde masse s'abattit sur sa nuque et elle s'écroula, sans connaissance, ayant seulement conscience dans son étourdissement des cris et de cavalcades lointaines. La lumière du brasier restait vivante dans ses yeux mi-clos.

Hélène chassa les ténèbres lourdes qui obscurcissaient sa vision. Il fut un moment avant qu'elle ne se décidât à ouvrir ses yeux. Tout était blanc ici, et silencieux, mis à part le «bip, bip» régulier de l'électrocardiogramme placé à côté d'elle. Elle reposait sur un lit d'hôpital ; face à elle, une jeune fille la regardait silencieusement, assise sur une chaise. Avec un frémissement, Hélène nota qu'elle était défigurée : son œil droit était à demi fermé, sa mâchoire déformée et sa joue portait les traces de brûlures anciennes. La jeune fille ouvrit la bouche avec difficulté : «vous êtes réveillée?». C'était plus une affirmation qu'une question. Sa voix était basse et rocailleuse. Après avoir prononcé ces quelques mots, elle se tut. Chaque jour, elle venait et s'asseyait en face d'elle. Une semaine plus tard, les messages commencèrent à arriver.

Hélène les trouvait, inscrits sur des pages déchirées, posés sur sa table, écrits à la craie sur son miroir, dans les journaux qu'elle ouvrait... C'était des messages inquiétants, menaçants : «ne revenez jamais à l'École alsacienne», «vous courez un grand danger». Les messages étaient invariablement signés «Ω», Oméga. Qui était cette personnalité étrange, signant ses messages d'une lettre grecque? Hélène l'ignorait, elle avait beau réfléchir, aucune réponse ne lui vint à l'esprit. Un instant, elle songea à la jeune fille qui passait ses jours à l'observer. Elle lui parla des messages. Mais la jeune fille restait murée dans son inquiétant silence.

Cependant, au fil des semaines, la jeune fille commença à sortir de son mutisme. Tout d'abord, elle ne prononça que quelques phrases sibyllines : «vous n'auriez jamais dû passer cette porte», «que je regrette, d'avoir rencontré ces monstres». Hélène ne comprit pas tout de suite ces allusions, mais elle finit par deviner que «la porte» qui hantait l'esprit de la jeune fille était cette même porte derrière laquelle elle avait vécu un cauchemar qui vivait encore et lui brûlait les entrailles rien qu'à y penser. Les élèves dont elle parlait n'étaient autres que ces trois garçons qui avaient fait d'elle une infirme.

Finalement, un matin, Hélène connut la vérité. La jeune fille était arrivée comme à son habitude. Elle avait semblé retomber dans sa rêverie douloureuse, mais, au bout de quelques minutes, elle avait parlé... «Ne me posez pas de question... ne m'interrompez pas... je vais vous raconter». Et elle commença son récit d'une voix hachée. Elle avait tout de suite remarqué le comportement suspect des trois garçons. Ils disparaissaient parfois durant des jours entiers. Quand ils revenaient, les professeurs semblaient vouloir protester, mais ces garçons dégageaient quelque chose de spécial et mystérieux et les professeurs, comme électrisés, fermaient la bouche et acceptaient leurs absences prolongées. Un jour, elle les avait suivis. Ils avaient d'abord pénétré dans le bureau du censeur et étaient ressortis les bras chargés de dossiers volumineux. Elle les avait suivis jusqu'à la porte, et les avait vus disparaître derrière la battant. Elle avait eu le malheureux réflexe de pousser cette même porte et de pénétrer dans cette salle sombre, éclairée seulement par les grandes flammes rouges et noires dont les ombres dansaient sur les murs. Ils l'avaient vue. Ils l'avaient empoignée. Dans ce réduit obscur, ils l'avaient frappée. Ils avaient crevé son œil, et sa mâchoire s'était brisée lorsque sa tête avait heurté le mur. Elle était finalement retombée au sol, la joue posée dans les braises fumantes avant que tout ne bascule vers un abîme sans fond. Elle avait été transportée à l'hôpital et elle y était morte à quatre heures trente-trois du matin ; et fut réanimée : son cœur s'était remis à battre et elle avait survécu.

Après son réveil, elle avait reçu des messages, tous les mêmes : ils lui faisaient peur et étaient signés «Ω». Deux jours plus tard, Hélène était arrivée, lui permettant de raconter ce qui lui faisait peur, lui permettant de partager son secret.

Quand elle eut raconté sa triste aventure, la jeune fille sortit de la chambre et disparut. Hélène apprit, quelques jours plus tard, que des promeneurs avaient retrouvé son corps sur la berge, le signe «Ω» gravé au scalpel sur son front.

Hélène reçut un message : « ne jamais revenir à l'école, cela pourrait vous coûter bien plus que votre vie... peut-être celle de vos proches... ».

Quelques jours plus tard, Hélène put rentrer chez elle. Le surlendemain, elle retourna à l'école, les trois lycéens n'y étaient pas. Seulement, elle recevait toujours des menaces, et la vision de son amie étendue sur le sol la hantait.

Un jour, elle trouva un mot dans son casier : « le délai que nous vous avons laissé expirer ce soir, vous expirerez avec lui très chère, sauf si vous quittez cette ville... à moins que vous ne préféreriez que l'on retrouve votre corps dans la Seine... ».

Le message occupa son esprit toute la journée et la tension se faisait de plus en plus présente. Les heures s'écoulaient; elle était toujours à l'École alsacienne, elle n'avait pas quitté la ville, elle ne savait pas quoi faire.

Il était tard, Hélène monta dans sa chambre, elle gravit les marches de l'escalier, la lumière s'éteignit. Elle se mit à paniquer, courut se réfugier dans sa chambre, et referma la porte derrière elle.

Ils étaient là, ce fut tout ce qu'elle put se dire : « ils sont là. Assis sur mon bureau. Ils me sourient calmement. Ils sont venus. Ils ouvrent la bouche : "Bonsoir Madame F., belle soirée n'est ce pas?" Ils s'approchent encore et encore. Leurs yeux étincellent. La lumière du brasier s'y reflète. Je tombe. Je tombe et je crie, j'ai peur et j'ai mal, ils se penchent vers moi et ma tête explose de douleur ».

Hélène se leva et s'habilla. Elle prit son sac et sauta dans le bus. Son premier cours débuta avec les 3^e. Elle leur parla longuement de la différence entre rêve et réalité et leur fit faire une rédaction sur le cauchemar.

Après le cours, on vint chercher Hélène : « Nous allons vous présenter une nouvelle élève ». Lorsqu'elle entra dans la pièce, son sang se glaça, elle s'agrippa à la table et s'assit. En effet, sur une chaise, l'élève était assise, son œil à demi fermé, sa mâchoire déformée. À son doigt, une bague dont le diamant formait un « Ω ».

Avec effroi, Hélène retrouva la jeune morte de son rêve. Le cauchemar recommençait...



LE PENDULE DE FOUCAULT

«D'une rencontre bizarre...»

Ce jour-là, tôt le matin, un élève, parmi six-cents autres, se rendait à son collège. Blond qui paraissait châtain sous un ciel gris, il était enveloppé dans un manteau gris et épais, avec un sac noir sanglé à ses épaules. Et manifestement, la puberté faisait son œuvre sur lui, à en juger par la constellation «d'étoiles» rouges sur son visage.

Il était seul, et ne parlait qu'avec quelques professeurs. Il était passionné de lecture, mais pas de n'importe quels livres : il était captivé par l'Histoire, au point d'y passer tout son temps, comme un «geek», ou comme un «no life» qui ne pouvait plus vivre que dans des histoires terminées. Mais aujourd'hui, il allait en sortie au Panthéon et au jardin du Luxembourg, pour toute la journée. Il avait seulement un cours de mathématiques avant de partir.

Il arriva devant sa salle de classe. Il vit, à travers une vitre, que son professeur s'apprêtait à ouvrir la porte. Il décida alors de se mettre en rang à côté du mur ; cependant il fut obligé de se placer à la fin du rang, car personne ne voulait se mettre avec lui. Le professeur, un homme d'une soixantaine d'années, avec un crâne quasiment chauve, ouvrit alors la porte, et il entra.

Le cours parut assommant au jeune garçon. D'ailleurs, toutes les matières scientifiques étaient, pour lui, source d'ennui. Il appartenait à ces élèves que l'on nommait «littéraires». Il n'avait compris aux nombres que le minimum nécessaire pour passer dans la classe supérieure, jusqu'à celle-ci. Lorsque la sonnerie retentit, il rangea ses affaires dans son sac noir et s'apprêta à sortir. Mais alors qu'il passait devant le professeur, ce dernier lui demanda de rester quelques instants. Il lui dit :

- Mathieu, j'ai regardé vos résultats ces derniers jours. Il faudrait songer à travailler désormais (il appelait toujours les élèves par leur nom de famille – en l'occurrence, son interlocuteur se nommait Clément Mathieu).

- Monsieur, je travaille ! s'indigna l'élève. Cependant je n'arrive pas à m'intéresser aux nombres. Ils me font tourner la tête.

- Eh bien, travaillez tout de même. On arrive à tout grâce à l'effort.

Clément soupira, puis prit congé de son professeur. Il se rendit alors dans le hall d'entrée du collège, point de départ pour la sortie prévue.

La classe se rendit au Panthéon. Le professeur ne manqua pas de leur dire qu'ils devraient préparer une rédaction sur les grands hommes enterrés dans ce monument. Cette annonce provoqua une vague de mécontentement parmi les élèves, et ils se dispersèrent peu à peu pour visiter l'endroit. Clément Mathieu, lui, était très content : il y avait enfin, là, un sujet intéressant pour lui...

Il partit au hasard dans une direction, mais n'alla pas loin : un camarade avait, afin de se soustraire à son ennui, sans doute, tendu son pied devant ses jambes et il s'étalement de tout son long sur le sol marbré, sous les rires moqueurs des témoins. Rouge de honte, il se dirigea très vite vers les caves du Panthéon.

Il visita rapidement le lieu, en reconnaissant les tombes de Marie Curie, d'Alexandre Dumas et d'autres grands, tant de noms qui lui rappelaient ses lectures. Bref, le bonheur pour lui. Il vit alors une sphère métallique accrochée à un câble d'acier, qui oscillait inlassablement sur son axe : le Pendule de Foucault. Il ne l'avait pas remarqué d'emblée, à cause de sa précipitation à descendre aux sous-sols. À sa vue, Clément Mathieu cessa toute activité et le contempla fixement, debout, ses yeux tournant au même rythme que le pendule. Il resta presque une heure comme cela, sans bouger, jusqu'à ce que le professeur d'Histoire rappelle la classe et le sorte de sa rêverie, car c'était la fin de la sortie.

«...de quelques bizarres résultats.»

Le lendemain, j'essayai de m'atteler à la rédaction du sujet sur le Panthéon que le professeur d'Histoire nous demandait pour la semaine suivante. Mais aucune idée ne venait. Je ne faisais que patienter devant ma copie, vide de tout mot, à contempler le blanc de la feuille. Étrangement, Marie Curie, Victor Hugo et les autres habitants du Panthéon m'ennuyaient considérablement. Cette sphère métallique, accrochée à son câble d'acier tendu par le poids, occupait toutes mes pensées. Un peu comme un amant passionné, qui attend impatiemment que le temps passe pour courir rejoindre sa maîtresse adorée. J'en étais presque à croire que c'était vrai. Cet orbe poli, qui exécutait inlassablement le même et unique numéro de trapèze, m'attirait. J'avais envie de le prendre dans mes mains, de le toucher, de connaître chaque détail de sa perfection qui, pour moi, était un fait absolu. Mais bien plus qu'un désir charnel, j'avais le besoin irrésistible d'aller le contempler, ce Pendule, cette sphère et son éternel balancement, au dessus de son cadran, sur lequel étaient posés vingt-quatre bâtonnets de plastique. Cette pensée ne m'avait même pas effleuré : cet objet de métal, ce Pendule de Foucault, c'était ma drogue.

Je suis donc retourné au Panthéon. À l'entrée, le gardien a cru me reconnaître ; il a aussitôt poinçonné mon ticket et je suis entré. J'avais amené un sac de toile rouge, plutôt vaste, et, dedans, j'avais placé une chaise pliante. Je l'ai sortie, et me suis assis dessus. D'ailleurs, quelle autre utilité pour une chaise ? J'ai contemplé le mouvement perpétuel de l'objet pendant tout ce qui me restait de l'après-midi. Les gens me regardaient étrangement. Beaucoup se seraient lassés à cette activité passive. Étrangement, pas moi. Je ne veux pas dire par là que je suis un être hors du commun. Cependant, j'avais une impression très particulière en regardant ce pendule : j'avais l'impression que son mouvement dispersait les sombres et épais nuages qui entourent les mystères de la vie ; qu'il laissait entrevoir, peu à peu, une lumière de plus en plus étincelante, au fur et à mesure qu'elle perçait la pénombre. Cet éclat agissait comme une traction irrésistible vers son centre ; mes pensées n'y résistaient pas. La lumière était toute puissante, elle était le diamant pur que l'on trouve au fond de la sombre mine perdue, que les pauvres et les enfants cherchent à l'intérieur. Une sorte de «trou blanc», le premier du genre, spatial, comme émotionnel, qui renfermait quelque chose en son centre. Une merveille, j'en étais sûr. Une merveille que je voulais à tout prix.

Je revins le jour d'après, et le surlendemain. Je n'étais pas allé en cours ; j'étais trop obnubilé par cet orbe pendulaire. Mes parents ne remarquaient rien : je partai et revenai à l'heure à laquelle ils s'attendaient. Ils s'aperce-



vraient de mon étrange manière d'aller au collège, sûrement. Le gardien du Panthéon ne m'avait toujours pas reconnu, apparemment, à en juger par le regard qu'il me jetait à chaque fois que je passais devant lui. Je me suis retrouvé devant l'éclat pour la quatrième, ou la cinquième fois, je ne sais plus. Et je ne sais pas trop ce qui s'est passé ensuite. Le trou de lumière m'a happé, et je me suis évanoui.

Lorsque je me suis réveillé, j'étais allongé sur un lit d'hôpital dans une chambre à l'ambiance aseptisée. L'infirmière qui, apparemment, s'occupait de moi, était alors arrivée. Je lui ai demandé ce qui s'était passé en bafouillant. Elle a répondu en souriant que, selon le gardien et certains touristes du Panthéon, je m'étais levé et j'avais couru droit sur le pendule. Je m'étais alors violemment cogné le front sur la sphère métallique, qui avait perdu son mouvement perpétuel si parfait. «En tout cas, a-t-elle dit, vous allez avoir une belle bosse!». C'est ça. Une belle bosse. Je suis revenu quelques jours plus tard au collège avec un bandage autour de la tête. Cela faisait impression; j'étais devenu la personne la plus intéressante de ma classe. Quant à la bosse en elle-même, elle m'avait fait l'effet d'une douche froide à propos du pendule. Celui-ci m'attirait moins qu'il ne me dégoûtait: l'éclat s'était éteint comme une bougie sous le souffle d'un enfant. D'ailleurs, je n'ai parlé à personne de l'histoire du pendule. Je ne tenais pas à me faire suivre par un psychologue! Mon professeur de mathématiques était toujours aussi intransigeant: il avait posé une interrogation pendant mon coma (qui, cela dit en passant,

ne m'avait laissé aucune séquelle), et voulait me la faire passer comme les autres. Mais dans son immense pitié, il m'a accordé un délai d'un jour pour travailler. J'ai donc passé toute ma soirée à réviser mon cours sur les racines carrées. Même mes parents, qui avaient décidé de me faire des remontrances à propos de mes fuites, ont reporté leurs réprimandes et m'ont aidé à réviser. Pendant que mes camarades suivaient le cours du professeur, je faisais mon interrogation. Les questions m'ont semblé bien plus faciles que d'habitude. D'ordinaire, je sentais mes pensées se brouiller, et mon cerveau se liquéfier un peu plus à chaque question. Quand je trouvais une réponse, c'était au prix d'une réflexion et d'un travail laborieux. Mais là, les solutions venaient naturellement. Mon stylo-plume glissait aisément et sans trembler sur ma feuille. Et lorsque je quittai la salle, ce fut la première fois que j'en sortis vraiment confiant. Le lendemain, mon professeur me rendait ma copie. Dix-neuf, dit-il. Visiblement, vous avez beaucoup travaillé en une journée. J'ai même été surpris. Il passa sa main sur son crâne dégarni.

- C'est la première fois que vous avez la «bosse des maths» depuis le début de l'année. C'est peut-être dû à cette bosse – il désigna mon bandage, puis pouffa de rire.

Quant à moi, je me contentai de sourire.

- Oui. La bosse des maths, c'est ça.

Et depuis ce jour, j'eus beaucoup plus de bonnes notes dans toutes les matières scientifiques. Je ne sais pas si la bosse du pendule en est responsable... Mais en tout cas, je me sens mieux, désormais...

13^E CONCOURS DE NOUVELLES VOTE DU JURY 2013

Pour ce 13^e concours de nouvelles, ils ont pris leur crayon et leur clavier pour donner vie à un ou plusieurs de ces mots: amitié, engagement, humaniste, indignation, pour faire vibrer un jury composé de professionnels du livre et de l'écrit que Laurent Gaudé nous a fait l'amitié et l'honneur de présider.

Laurent Gaudé

Lauréat du Goncourt 2004, du Goncourt des lycéens 2002 et du Prix des libraires 2003

Marie Bertherat de Halleux

Auteur

Carole Arrighi

Libraire

Jean-Marie Canné

Auteur

Léa Gritton et Max Caristan-Lentin

Anciens élèves et lauréats du Goncourt en 2010

Christine Bernard

Documentaliste et responsable de ce concours

- 6^e/5^e
- 1- *Amitié mortelle*, de Tangui RELTGEN (5^e4)
 - 2- *Frontières*, de Guillaume PETEUL (5^e3)
 - 3- *Un concours de nouvelles!*, d'Elsa CHEREAU (6^e4)

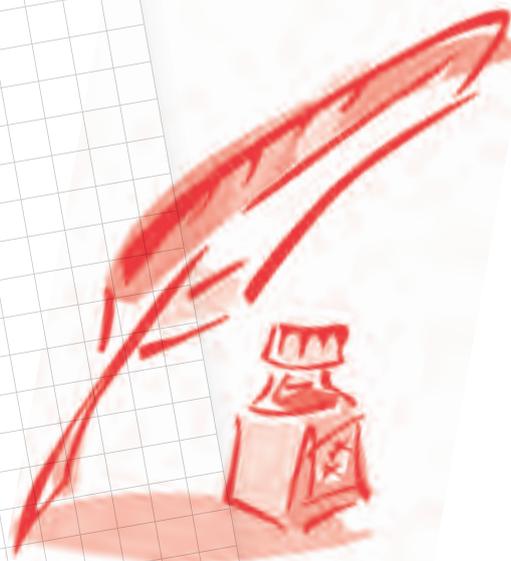
- 4^e/3^e
- 1- *Le jour où j'ai dépassé ma peur*, de Candice DJORNO (4^e6)
 - 2- *La poupée de chiffon*, de Josépha ATTAL (4^e3)
 - 3- *Jeunesse indignée*, d'Alyssia DAUCHEZ (4^e3)
et *La Génératrice*, de Victorine SALIOU (3^e2)

- Lycée
- 1- *Lili*, de Castille PLICHET (1^{re}S3)
 - 2- *Parce que parfois la mort crée des liens...*, d'Eugénie ROBIN (1^{re}S4)
 - 3- *L'insoupçonnée*, d'Elizabeth KODO BETTI (1^{re}1)

COUP DE CŒUR DES ÉLÈVES

- 6^e/5^e - *Amitié mortelle*, de Tangui RELTGEN (5^e4)
4^e/3^e - *Si*, d'Iris VALET (3^e4)
Lycée - *Lili*, de Castille PLICHET (1^{re}S3)

Nous nous excusons auprès des auteurs, mais il n'était pas possible de reproduire l'ensemble de ces nouvelles. Nous avons donc pris le parti de ne diffuser que le premier de chaque catégorie.



AMITIÉ MORTELLE

Je regarde à nouveau les murs de ma cellule. Des murs lisses, noirs et glacés. Une mince fenêtre, grossièrement découpée dans la meulière, laisse filtrer un faible rayon de lune qui éclaire doucement mon visage. Un visage meurtri, couvert d'ecchymoses et de plaies. J'ai vendu chèrement ma peau. J'essaie un instant de bouger. Impossible. À chaque mouvement, une douleur lancinante me traverse, tel un poignard d'acier. Mon corps est inerte, immobile, mais il me reste encore mon esprit. Mon esprit qui me permet de penser. De me rappeler que deux mois de lutte contre le froid, la faim et la peur ont été réduits à néant en une seule nuit. Pourtant, au fond, cela m'importe peu. Je sais bien ce qu'ils feront de moi demain. Ils m'emmèneront dans leurs camps. Comme mes parents avant moi. Je mourrai comme eux sont sans doute morts. Gazé, brûlé, torturé, je finirai par les rejoindre. Ce calvaire prendra fin. Ce n'est pas cela qui me tourmente. Ce qui me blesse, me détruit, m'aiguillonne au plus profond de mon être, c'est cette trahison. J'ai été trahi par un ami. Mon seul et unique ami. Celui qui m'a aidé à survivre, qui m'a hébergé, au risque d'être arrêté et exécuté avec toute sa famille pour collaboration avec l'ennemi. Celui qui m'a apporté un peu de réconfort pendant que je pleurais la perte de mes parents. C'est cet ami qui m'a dénoncé. Pourtant, je ne peux pas lui en vouloir. Ils savaient que Tom me cachait chez lui. Eux. Ceux qui ont tué mes parents. Les nazis. Ces hommes-là. Pourquoi tant de haine? Combien de familles ont-ils déchirées? Comment cette folie a-t-elle pu survenir?

Cela fait seulement quelques heures qu'ils m'ont enfermé ici, mais j'ai l'impression d'être dans cette cellule depuis des jours. Le souvenir des dernières heures s'est déjà estompé, perdu au fond de mon esprit. Avec quelques efforts, je pourrais sans doute le faire remonter, mais c'est trop douloureux. J'essaie de ne pas y penser, mais il remonte. Lentement. Telle l'étrave d'un bateau fendant la brume. Le voilà. Il envahit progressivement mon cerveau. La cellule s'efface autour de moi. Je ferme les yeux. L'horrible scène vécue précédemment se redéroule devant moi.

Le soleil venait tout juste de se coucher et, comme chaque soir, assis sur le minuscule matelas de la remise du jardin où je passais clandestinement mes journées, je l'attendais. «Il ne devrait pas tarder à arriver» pensais-je. Avec le couvre-feu récemment instauré, plus personne ne pouvait circuler librement entre le coucher et le lever du soleil. «Par mesure de sécurité», disait-on. Mais la plupart des gens avaient bien conscience qu'il s'agissait en fait d'un moyen de contrôler les gens et leurs déplacements. Grâce à cela, les nazis pouvaient limiter le marché noir et surtout, le pire fléau que les Allemands avaient rencontré depuis qu'ils avaient occupé la France: la Résistance. Le grincement de la porte me tira soudainement de mes pensées. Il était là, sur le seuil de la porte, tenant à la main un plateau en bois sur lequel reposaient les maigres provisions qu'il avait récupérées durant la journée. Comme chaque soir, je me confondais en remerciements, tout en sachant que, si un jour, il était pris à voler de la nourriture, c'en serait fini de lui et de moi par la même occasion.

«Alors, Tom, le pressais-je d'une voix inquiète. Que se passe-t-il de nouveau dehors?»

- Rien, me répondit-il. Ils multiplient les patrouilles et les contrôles. C'est cela qui m'inquiète. Si un jour ils te découvraient...

- Ne sois pas si pessimiste. Cela fait maintenant trois semaines que je suis ici et il ne s'est jamais passé grand chose de dangereux.

- Tu sais David, je ne pense pas que cela dure longtemps. Un jour, ils fouilleront la maison, et tu ne pourras plus fuir comme avant. La France a coopéré. Les Allemands contrôlent tout. Ils ont la police et le gouvernement sous leur coupe.

- Écoute Tom, le coupais-je brusquement, je sais ce que tu as fait pour moi. Je sais aussi ce que tu risques s'ils me trouvent. Tu seras exécuté et ta famille avec toi. Je n'ai pas envie de perdre un ami comme toi. Je partirai demain s'il le faut.»

Je fus brusquement interrompu par des coups sourds frappés au portail.

Une voix hurla :

«Patrouille de nuit. Veuillez ouvrir immédiatement. Nous devons fouiller la maison.»

Le visage de Tom blêmit.

«Cache-toi!» ordonna-t-il d'une voix tremblante. Il sortit une clef de sa poche, ferma la porte de la remise et sortit en courant pour ouvrir le portail. Sa mère était déjà sur le perron. En voyant son fils, elle s'exclama :

«Tom, où étais-tu? Cela fait un quart d'heure que tu es sorti dans le jardin. Qu'as-tu été faire dans la remise?»

- Rien, répondit Tom. J'avais simplement besoin d'être seul.

- Eh là dedans! S'impatienta un des soldats dehors. Ouvrez ou on enfonce la porte!

- J'arrive tout de suite, Messieurs, cria la mère de Tom.»

Collé contre le bois dur de la porte, j'écoutais, l'oreille tendue. J'entendis la porte s'ouvrir et les soldats entrer dans la maison. Puis, plus rien. Un silence de mort s'était abattu dehors. Je n'entendais pas le moindre bruit. Ce silence m'inquiétait. Peut-être m'avaient-ils découvert? Mais non, David, me rassurais-je. S'ils avaient voulu te chercher, ils auraient déjà défoncé la porte de la remise et t'auraient déjà embarqué. Peut-être s'étaient-ils trompés de maison? Oui, c'était sans doute cela. Tom était sûrement en train de raconter à sa mère qu'il devait retourner dans la remise car il y avait oublié ses gants. D'ailleurs, j'entendais des pas qui se rapprochaient. La clef cliqueta dans la serrure et la porte s'ouvrit brusquement. C'était bien Tom. Mais il n'était pas seul. Une demi-douzaine de soldats en uniforme noir se tenaient devant la porte. Deux «S» dorés étaient brodés sur leurs épaulettes.

Derrière eux, les parents de Tom, terrorisés, étaient maintenus fermement par deux hommes qui pointaient leurs baïonnettes vers eux. Paniqué, je lançais un regard désespéré à Tom. Des larmes lui brouillaient les yeux. Il ne prononça pas un mot, mais je me souviendrai toujours de son regard. Un regard qui n'était que douleur. Une douleur bien plus profonde que celle que m'infligeaient mes blessures. La douleur d'un homme qui voit sa vie s'effondrer sous ses yeux.

Un des soldats fit signe aux deux hommes qui menaçaient les parents de Tom de baisser leurs baïonnettes. Des soldats m'empoignèrent fermement par le col. Ils avaient tous une lueur de triomphe dans les yeux. Tom, brusquement pris d'un accès de rage, attrapa une pioche accrochée au mur de la remise et frappa plusieurs fois les soldats qui me soutenaient. Celui de gauche hurla de douleur et celui de droite s'effondra sur le gazon dans un bruit mou. Tout se passa très vite. Les autres soldats pivotèrent, le mirent en joue et firent feu. La première balle toucha Tom au bras. On aurait dit qu'il était insensible à la douleur. Il leva à nouveau sa pioche. La seconde balle le frappa à la cuisse. Il s'effondra à genoux et frappa le soldat le plus proche au pied. Une troisième balle le toucha au bassin. Tom bascula, le visage dans la terre meuble du jardin. La dernière balle le frappa à la nuque. Il eut un dernier soubresaut puis son corps s'immobilisa. Les parents de Tom, les yeux écarquillés de douleur et d'horreur, n'esquissèrent pas un mouvement. J'observais la scène, tétanisé. Dans ma tête, une tempête de fureur se déchaînait. Après cela je ne me souviens plus de grand-chose. Je sais juste qu'ils m'ont emmené ici.

Voilà. La cellule réapparaît. Le souvenir s'estompé. Je regarde la fenêtre. L'aube projette ses couleurs claires autour de moi. J'ai passé la nuit entière dans mon souvenir. J'entends des pas et des éclats de voix. Ça y est. Ils viennent me chercher. La porte grince et s'ouvre. C'est fini.

«J'arrive Tom, j'arrive Papa, j'arrive Maman. Je viens vous rejoindre...»

Tangui Reltgen 5^e4

LE JOUR OÙ J'AI DÉPASSÉ MA PEUR

La nuit commençait à tomber. Une brise glaciale soufflait lorsque nous sortîmes de l'école. Avancer dans ces rues gelées devenait de plus en plus difficile. Quelques mètres plus loin, je quittai mes amies pour rentrer chez moi. J'étais frigorifiée. Je m'imaginai déjà assise sur le canapé, un chocolat chaud dans une main, mon livre dans l'autre. Un violent coup de vent me fit sortir de mes pensées. J'aperçus alors un étrange vieil homme sur le banc de l'arrêt de bus. Je me trouvais assez proche pour sentir la mauvaise odeur de ses vêtements déchirés. Son nez épaté était rouge et ses mains sales. Il tremblait sous sa couverture orange. Sa tête ne cessait de bouger sur le côté, ce qui m'effraya. Il prononçait des paroles incompréhensibles. Je me mis à courir. Mon cœur battait vite, très vite. Je ne regardais plus vraiment où j'allais, je voulais seulement quitter cette vision le plus rapidement possible.

Je montai l'escalier de l'immeuble et ouvris la porte. J'entendis ma mère s'écrier.

«Chérie, c'est toi ?»

- Oui Maman, répondis-je essoufflée.

- Ça va Lena ? Tu m'as l'air très fatiguée. Que s'est-il passé ?»

Je posai mes affaires dans ma chambre et retournai me réfugier dans ses bras, tremblante de peur.

«J'ai rencontré un vieillard très étrange dans la rue, dis-je à moitié en pleurs. Il portait des vêtements déchirés et parlait tout seul. On aurait dit un vieux fou !»

- Mais que t'a-t-il fait ? me demanda-t-elle un peu inquiète.»

Je ne répondis pas tout de suite, repensant à la scène. En réalité, il s'était contenté de remuer la tête et de dire des paroles qui ne signifiaient rien. J'avais dramatisé la situation.

«Rien, à vrai dire.»

Ma mère fut soulagée.

La soirée passa rapidement. Mes devoirs terminés, je me couchai plus tôt que d'habitude. Je n'arrivais pas à dormir : je réfléchissais à cette rencontre. Je me remémorais les faits tels qu'ils s'étaient passés. J'avais vu le vieil homme ; il parlait tout seul ; j'étais partie en courant. Rien de terrible finalement. Je réalisais à quel point mon attitude avait été stupide.

La colère commença à monter en moi. J'avais réagi face à cet homme comme s'il s'agissait d'un monstre effrayant. Je m'étais imaginé une agression de sa part, alors qu'en réalité, il n'avait rien fait de mal. J'étais indignée. Indignée contre mon comportement et ma réaction.

Je me rappelai son regard. Ce regard attristé, dont je n'avais pas compris le sens. Il fallait que je répare mon erreur. Et, sur cette dernière pensée, je m'endormis enfin. Le lendemain, je me réveillai après une nuit bien mouvementée. J'avançais dans l'appartement, encore endormie et j'arrivai à la cuisine. Sur la table, je découvris un gâteau au chocolat moelleux qui sortait du four. J'en pris une part avec gourmandise. Quelques minutes plus tard, j'étais habillée. Je m'apprêtais à partir lorsque ma mère me proposa avec tendresse : «Il reste une dernière part, la veux-tu pour la récréation ?»

Une idée me traversa l'esprit.

«Oui, je la prends, ton gâteau était délicieux, Maman.

- Merci. Oh ! Avant que je n'oublie, pourrais-tu jeter les vieilles mouffles de ton père qui sont sur le meuble de l'entrée s'il te plaît ?»

Je saisis la paire de gants en question, la rangeai dans mon sac et quittai la maison. Le jour s'était levé et quelques rayons de soleil transperçaient les épais nuages. Pour ne pas tomber, je marchais lentement sur le trottoir légèrement enneigé. Je passai devant les poubelles pleines sans m'arrêter, mon idée toujours en tête. L'arrêt de bus était toujours occupé par le vieillard assis sur son banc, l'air morose, sa tête gesticulant sur le côté. Je vis un groupe de jeunes adolescents s'approcher de lui en le montrant du doigt, riant. Quelques secondes plus tard, ils partaient en courant, encore moqueurs, évitant le vieillard. Apparemment je n'avais pas été la seule à mal agir envers lui. Je pris mon courage à deux mains et m'ap-

prochai de lui. Il me regarda avec un air surpris. Je lui tendis la part de gâteau un peu écrasée par mes cahiers. Il continua à me regarder, de plus en plus étonné. Je m'éclaircis la gorge et dis gentiment : «C'est pour vous Monsieur.»

Il n'avait pas l'air de bien comprendre alors je lui posai la part sur les genoux. Je m'écartai un peu, toujours sur mes gardes. Il saisit la part de ses mains tremblantes. Il se mit à manger très lentement, savourant le plaisir de la nourriture. Pendant qu'il dégustait chaque bouchée, je l'observai avec émotion. La peau de son visage était sèche à cause du froid. Son corps frissonnait sous ses vêtements déchirés. Sous son large manteau de laine, il portait une chemise épaisse et un gilet couvert de taches brunes. Son pantalon trop court découvrait des chaussettes à pois. Ses pieds étaient chaussés de baskets trouées.

Après l'avoir attentivement regardé, je me demandai pourquoi j'avais eu une telle réaction la veille.

«Merci», dit-il après sa dernière bouchée, d'une voix presque inaudible. Je rougis. J'étais plantée là, à le regarder sans savoir que faire, lorsque je me souvins des mouffles toujours rangées au fond de mon sac. Elles comportaient une fourrure légèrement abîmée et avaient conservé l'odeur de mon père. Je les lui donnai.

«Je les ai apportés pour que vous puissiez vous réchauffer.»

Il prononça un «merci» de sa voix rocailleuse, très ému. J'aperçus une lueur dans ses yeux humides. Il me sourit. Je lui souris pour la première fois. Je me souviendrai toujours de cet instant qui a changé ma considération pour lui... même si je continuerai à être un peu effrayée à sa vue.



Candice Djorno 4*6

LILI

«Bonjour Camille comment s'est passée ta journée?

- Très bien je suis allée à l'école aujourd'hui.
- C'est bien. Tu as joué avec tes amis?
- Oui j'ai joué avec Lili toute la journée. Après l'école nous sommes allées nous promener et ensuite nous sommes allées jouer chez elle.
- Tu vas souvent jouer chez elle après l'école.
- Oui tous les jours, mais avant on mange des glaces et on joue à se cacher dans le jardin devant chez elle. Elle me retrouve toujours, elle est très forte à ce jeu.
- Et quand vous êtes chez elle vous jouez à quoi?
- On s'assoie sur la fenêtre et on regarde les gens passer.»

Camille était assise dans un grand fauteuil en cuir, elle regardait dehors, les yeux dans le vague et semblait ailleurs.

«Lili c'est ta meilleure amie?»

Sans se retourner, les yeux fixés sur un chien qui traversait la route, elle acquiesça d'un signe de tête. Il y eut un long silence, le chien avait disparu depuis longtemps quand elle recommença à parler, toujours tournée vers l'extérieur, tournant le dos au bureau.

«Maman voulait que je vienne ici pour te raconter une histoire, dit-elle lentement.

- Oui, je t'écoute.
- Hier, Lili ne se sentait pas bien, elle pleurait, alors on a marché et on est allées dans un endroit qu'elle aime beaucoup. C'est à l'extérieur de la ville. Dans la forêt, il y a un ruisseau. Quand on y va, on s'assoit à côté de l'eau et on parle. Arrivées là-bas je lui ai demandé pourquoi elle pleurait. Elle m'a répondu qu'elle pleurait parce qu'elle allait devoir partir. On a parlé longtemps près du ruisseau et quand on s'est levées pour rentrer il faisait nuit. Alors Lili m'a prise par la main et m'a demandé si on pouvait aller voir mon père avant de rentrer. Lili aime beaucoup mon père, je ne sais pas pourquoi, elle veut souvent aller lui parler.
- J'ai déjà vu ta maman mais je n'ai jamais vu ton papa, parle-moi un peu de lui, dit-il intrigué.
- Papa est très intelligent, il peut toujours répondre à mes questions et il aime bien Lili, alors que les autres personnes ne l'aiment pas. Il ne vit plus avec maman, sa maison est en face de celle de Lili donc après nos promenades on passe souvent le voir avant de rentrer. Il nous donne toujours de bons conseils et aime discuter avec nous. Je ne comprends pas pourquoi maman ne veut plus parler de lui et j'aimerais bien pouvoir dormir chez lui de temps en temps, mais je n'ose pas en parler à maman parce que je sais que ça lui ferait de la peine...»
- Toujours tournée vers la fenêtre, elle jouait avec un bout de ficelle qu'elle avait dans les mains.
- «Dis-moi alors, après vous être promenées, vous êtes allées voir ton papa? Tu m'as dit que lorsque vous aviez décidé de partir, il faisait nuit. Il devait être très tard, ta maman ne s'est pas inquiétée?
- Si, je crois que c'est pour ça qu'elle veut que je te raconte cette histoire, alors je continue à te raconter, dit-elle doucement. On s'est levé et on est sorti de la forêt, une fois arrivées devant chez mon père je me suis dis que maman devait s'inquiéter et que je devais rentrer à la maison. Mais Lili ne voulait pas que je parte. Elle m'a dit que dans quelques jours on ne se reverrait plus jamais et que je ne devais pas l'abandonner, elle m'a prise par le bras et m'a tirée à l'intérieur de la maison de mon père. Il était dans son salon, assis sur un grand fauteuil. Lili et moi sommes allées nous mettre sur le bord de la fenêtre en face de lui, comme d'habitude, et nous avons commencé à parler. À la fin il n'y avait plus que Lili et mon père qui parlaient, il était très tard et j'étais fatiguée. Je me suis alors mise en boule sur le rebord de la fenêtre et je me suis endormie en écoutant leur conversation qui me berçait. Le lendemain matin la voisine de maman m'a réveillée et m'a dit de rentrer à la maison parce

que ma mère se faisait beaucoup de soucis pour moi. Quand je suis arrivée dans le salon, maman ne dormait pas et sanglotait. Quand elle m'a vue elle s'est jetée sur moi et m'a prise dans ses bras. Quand je lui ai raconté ce que j'avais fait la veille elle s'est remise à pleurer à chaudes larmes et m'a dit d'aller me coucher parce que j'avais un rendez-vous dans l'après-midi. Je suis allée dormir un peu et après je suis venue ici.

- Je comprends, dit-il pensif. Tu veux aller jouer un peu à côté? Ça fait déjà longtemps qu'on parle tous les deux, je vais parler un peu à ta maman si tu veux bien.
- D'accord, dit-elle timidement.»

Camille sort de la pièce et va jouer dans une pièce voisine. Sa mère entre et s'assoie sur le fauteuil où était assise sa fille. Elle n'ose pas le regarder, elle a toujours eu un peu peur de ces gens-là. Ils arrivent toujours à faire ressortir des angoisses ou des souvenirs qui devraient rester cachés au fond de nos cerveaux et ne jamais refaire surface. Elle ne veut pas le regarder, car elle sait que dès le premier regard il réussira à comprendre ce qu'il s'est vraiment passé, et pourquoi elle se trouve là, devant lui.

M. Brunier était un psychologue pour enfant. L'un des meilleurs et elle ne voulait pas qu'il lise dans ses pensées à elle, mais dans celles de sa fille. Avalon, la mère de Camille, pensait que les psychologues avaient le don de lire dans les pensées des gens s'ils les regardaient dans les yeux. Elle essayait donc d'éviter son regard, même quand il lui parlait. Une fois prise dans la conversation, elle oublia rapidement ses croyances mystiques et le regarda droit dans les yeux. M. Brunier avait une cinquantaine d'années, il était assez grand et bien bâti, sans ses cheveux gris brun qui lui tombaient en dessous des oreilles, on aurait pu croire qu'il en avait quarante. Quand à elle, Avalon était une femme très mince, brune, avec de longs cheveux qui lui faisaient un visage très fin et des yeux assez foncés. Le psychologue commença à l'interroger sur ses intentions:

«Pourquoi êtes vous venue me voir avec Camille, normalement on n'em-mène pas un enfant chez le psychologue parce qu'elle a simplement décidé de dormir chez son père.

- Il y a des propos dans son histoire qui ne sont pas cohérents et même improbables, dit elle en essayant d'éviter son regard.
- Elle n'était pas chez son père? Parlez-moi un peu de lui, elle m'a dit que vous refusiez d'en parler. Pourquoi?
- Car il n'existe pas, dit elle d'un ton grave, cette fois elle le regardait droit dans les yeux.
- Pardon? dit le psychologue surpris de ce qu'il venait d'entendre.
- Il est mort quand Camille avait 5 ans, depuis je l'élève seule c'est pour ça que quand elle dit avoir dormi chez son père cette nuit là, j'ai pris peur et ai décidé de vous consulter, dit elle d'une voix tremblante.
- Oui je comprends. Savez-vous si elle était réellement chez quelqu'un qu'elle prend pour son père ou si elle a juste imaginé être avec son père? répondit l'homme inquiet.
- Je ne sais pas, mais ma voisine l'a retrouvée allongée en boule sur le muret d'un cimetière à la lisière de la forêt. Vous croyez qu'elle a vu le fantôme de son père?
- Je ne sais pas pour vous, mais moi je ne crois pas aux fantômes, dit-il d'un ton moqueur, je pense juste que cette petite est à la recherche d'un père. Il va donc falloir lui trouver une figure masculine qu'elle pourra comparer à un père, continua t-il en reprenant son sérieux.
- Vous avez raison, de plus son père n'est même pas enterré dans ce cimetière, répondit la mère comme embarrassée par la remarque du psychologue.
- Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Qui est cette Lili?
- Lili c'est sa meilleure amie depuis le début de l'année, je suis contente qu'elle l'ai trouvée, parce qu'avant elle n'avait pas d'ami. Elle a toujours

eu du mal à s'intégrer. Quand elle était plus petite on a dû la changer d'école parce qu'elle se faisait malmener par ses camarades, ça a vraiment été un soulagement quand elle m'a parlé de cette Lili.

- Elle vient souvent jouer chez vous?
- Non, mais Camille va chez elle tous les jours après l'école. Je crois que les parents de Lili n'aiment pas trop que leur fille aille dormir ailleurs.
- Comment sont ses parents, les avez-vous déjà rencontrés?
- Non jamais, comme je vous l'ai dit, je crois qu'ils sont un peu casaniers. Mais pourquoi toutes ces questions? répondit Avalon troublée.
- J'ai des doutes sur cette Lili, elle ne vous a pas dit qu'elle était avec elle chez son père hier? Elle a dit que Lili aimait beaucoup parler à feu votre mari et qu'elle s'était endormie bercée par leurs conversations.
- Non, Camille ne m'avait pas dit que Lili était avec elle hier et quand ma voisine l'a trouvée elle était seule, dit-elle surprise.
- Voulez-vous bien sortir s'il vous plaît? Je vais m'entretenir avec Camille un moment, je vous rappellerai plus tard.
- Bien sûr.»

Avalon se lève, troublée et sort de la pièce, Camille entre à son tour et se rassoit dans le fauteuil. Elle n'avait que 9 ans mais paraissait très mûre, elle était plus grande et parlait mieux que les autres enfants de son âge. Elle avait de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules, la peau claire et les traits fins. Cette fois, elle tourna le siège et s'assit face au médecin. Elle le regardait d'un air grave comme si elle savait déjà ce qu'il allait lui dire. Le psychologue prit la parole le premier:

«Alors Camille, je viens de parler avec ta maman et elle m'a dit des choses très surprenantes. Tu es sûre que tu étais chez ton père hier? La voisine dit t'avoir retrouvée dans un cimetière.

- Je me fiche bien de ce que dit la voisine je sais que j'étais chez mon père. Ce n'est pas parce qu'elle n'arrive pas à voir ce que je vois que c'est forcément faux. Lili, elle, est différente des autres, elle voit ce que je vois et pense comme moi, c'est pour ça que les autres ne l'aiment pas, répondit la petite fille sur la défensive.

- Qui ne l'aime pas?

- Personne ne l'aime, les gens l'ignorent, quand je parle d'elle, on se moque de moi. Il y a même des garçons qui nous ont lancé des pierres. Les gens ne comprennent pas ce qu'est réellement aimer quelqu'un. Ils n'ont que des amitiés superficielles et fausses. Moi, je sais que Lili m'aime vraiment et elle sait que je l'aime, on a pas besoin de parler pour communiquer, on peut rester assises l'une à côté de l'autre pendant des heures sans parler et comprendre ce que l'autre ressent. Les autres ne savent pas faire ça, ils pensent que le silence est un vide et qu'il faut le combler mais leurs paroles son bien plus vides que nos silences. Camille commençait à s'énerver et haussait le ton.

- Camille, tu dois comprendre quelque chose. Il y a une différence entre ce que tu vois et ce qui est réel. Beaucoup de gens ne veulent pas voir la vie comme elle est, ils essaient de la voir différemment et ont l'impression d'être rejetés par les autres car ils ne vivent pas comme eux. Ce n'est pas totalement faux, mais tu comprends, si tu te crées une bulle pour ne pas voir la vie comme elle est, tu vis dans une illusion et un jour cette bulle va se percer et tu seras perdue. Tu ne comprendras pas ce qu'il se passe autour de toi et n'arriveras jamais à vivre réellement.»

La réponse de la petite fille l'avait troublé et il ne pensait plus être en face d'une fillette de 9 ans.

«Vous ne pouvez pas comprendre, Lili, elle, me comprend, dit la petite fille d'un ton ferme.

- Camille, Lili n'existe pas réellement, elle est dans ta tête. Tu dis qu'elle habite en face de chez ton père mais la seule maison qui est en face du cimetière où on t'a trouvée est un terrain vague.»

Camille avait la tête penchée et regardait ses mains, elle tenait toujours entre ses mains ce petit bout de ficelle. Elle ne voulait plus parler, M. Brunier commençait à s'en vouloir de lui avoir parlé aussi fermement et demanda donc à sa mère d'entrer. Elle s'assit dans le fauteuil situé à côté

de Camille. Le psychologue lui expliqua la situation. Au fur et à mesure qu'il parlait, le visage de la mère se décomposait.

À la fin du récit, elle se tourne vers sa fille, veut la prendre dans ses bras, mais au même moment Camille se tourne et dit:

«Ce n'est pas parce que vous ne la voyez pas qu'elle n'existe pas, c'est ma meilleure amie. Quand je suis triste, elle me console, elle me connaît mieux que personne et vous, vous la prenez pour une maladie, un problème qu'il faut absolument me retirer. Je ne suis pas malade, j'ai juste une meilleure amie comme personne ne pourra jamais avoir. Ne me dites pas que vous ne rêvez pas d'avoir une amie comme ça, c'est juste que vous, vous avez peur d'être différent, vous pensez qu'il faut avoir beaucoup d'amis comme tout le monde mais je préfère mille fois une amitié sincère avec une amie que j'ai réussi à rendre vivante grâce à mon imagination que cinquante de vos amitiés artificielles et mensongères.»

Camille sort de la pièce et va dans celle où elle jouait tout à l'heure, le psychologue s'adressa à sa mère:

«C'est à vous de décider de ce qu'il va s'en suivre, vous pouvez choisir de la faire suivre par des médecins pour l'aider à se socialiser et à accepter la vie telle qu'elle est. Vous pouvez aussi la laisser continuer à vivre dans son monde en espérant que peut être un jour, elle arrivera à contrôler son imagination pour avoir une vie sociale et une famille, peut être même qu'elle utilisera cette imagination pour sa future vie professionnelle, ce qui lui permettra de faire de grandes choses.»

Dans la pièce à côté Camille est assise sur une grosse peluche en forme de dragon, elle regarde à côté d'elle.

«Lili qu'est ce que tu fais là? dit-elle surprise de voir sa meilleure amie assise à côté d'elle sur le dragon.

- Je t'avais dit que j'allais bientôt partir, c'est eux qui veulent que je parte. Ils ne veulent plus qu'on se voie.

- Pourquoi?

- Parce qu'ils veulent que tu grandisses et t'empêcher de rêver, pour eux, moi je suis la personne qui t'empêche de grandir comme les autres.

- Je dois faire quoi pour que tu restes? Je ne veux pas que tu partes.

- Il y a une solution... Rejoins moi.»

Castille Plichet 1^{re}S3

RÉSEAUX SOCIAUX, ANTENNES À L'ÉTRANGER :

L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE ALSACIENNE (AAEEA) EST SUR TOUS LES FRONTS !

L'AAEEA est présente partout... sur le web ! Outre son site www.aaeaa.com, l'Association a également investi les réseaux sociaux :

- **FACEBOOK**, Facebook, ah, ce fameux Facebook ! Depuis déjà quelques années, plusieurs groupes y représentent les anciens élèves (AE). Le principal : «AEEA – Anciens Elèves de l'École alsacienne», est supervisé par les administrateurs de l'Association et rassemble aujourd'hui près de mille membres, toutes promotions confondues ! C'est un lieu d'échange où sont relayées les informations de l'Association (pots, édition de livres, manifestations diverses, etc.), ainsi que les messages personnels des anciens élèves (mariages, naissances, petites annonces, etc.). Il existe aussi de nombreux autres groupes dédiés à chaque promotion et gérés par les capitaines de promotion.

- L'association est aussi présente sur les réseaux professionnels comme **VIADÉO** (le groupe «École alsacienne», où l'on peut lire des billets d'AE, compte une centaine de membres), ou **LINKEDIN**. Plus actif sur ce second, le groupe «École alsacienne Alumni – Paris» compte plus de cinq cents membres et mêle discussions autour de l'emploi et annonces diverses (pots, carnet, etc.).

Bref, l'embarras du choix pour entretenir les liens (re)noués au cours de nos pots !

L'AAEEA lancera son nouveau site web 2.0 à la rentrée prochaine avec pour objectifs principaux de simplifier la saisie et la mise à jour de l'annuaire, et faciliter la diffusion de l'information générale ainsi qu'au sein de chaque promotion.

Ce site s'enrichira de fonctions communautaires et de liens vers les réseaux sociaux existants.

Il permettra en outre, de pouvoir toucher aussi nos anciens réfractaires aux réseaux sociaux. Un excellent moyen d'animer près de 12000 AE que compte l'association.

Alexandra KAMINSKI (AE 2005),
Coordinatrice adjointe des Capitaines
de Promo AAEEA

AD NOVA TENDERE EA CLUB SUETA

Il était une fois, en 1874, des Alsaciens qui quittèrent leur terre pour s'installer à Paris et fonder l'École alsacienne. En 2013, les héritiers de ces mêmes Alsaciens continuent leur rayonnement et s'installent dans des nouveaux territoires.

Lors de mon séjour en Chine en 2004, j'ai commencé à organiser des dîners d'Alsaciens et très vite j'ai découvert la présence d'un grand nombre. J'ai donc souhaité créer un rassemblement afin de partager nos expériences et souvenirs d'anciens élèves : l'EA China Club a vu le jour.

Avec plus de 700 anciens élèves à l'étranger, dans la continuité du mouvement qui a débuté en Chine, les EA Clubs ont commencé à voir le jour, en Espagne, au Royaume-Uni, aux États-Unis d'Amérique.

L'idée de ce mouvement est d'organiser notre communauté d'anciens élèves à travers le monde.

À l'heure du numérique et des rencontres virtuelles, rien ne remplace une rencontre en personne autour d'un verre ou d'un repas.

Nous avons commencé à mobiliser les AE pour désigner des ambassadeurs sur les cinq continents et devenir le contact sur place.

Avec plus de 20% des élèves de l'École alsacienne après le baccalauréat qui partent étudier leur première année à l'étranger, nous pensons que les EA Clubs seront une structure d'accueil à tout point



• Le groupe APB/EA 2005 accueilli par les expatriés de l'EA China Club, à Beijing.

de vue : recherche d'appartement, de stage, de job, avoir un interlocuteur sur place pour préparer son voyage en amont et aussi rassurer les parents qui laissent leurs enfants partir à la découverte.

Une fois sur place, c'est aussi une garantie de ne pas se trouver seul et donc de réussir son expatriation. Eh oui, car partir vivre à l'étranger est fabuleux mais aussi source d'anxiété car chaque individu doit reconstruire son réseau qui se limite souvent à son réseau professionnel.

Avec les EA Club, nous souhaitons inscrire notre communauté dans le XXI^e siècle et permettre à tous les AE de partager la richesse des enseignements de l'École et leurs expériences du terrain.

Aidez-nous à retrouver nos camarades expatriés et bienvenue dans les Clubs EA autour du monde !

Thomas OUDART (AE 2001),
Responsables des Antennes AAEEA à l'étranger
international@aeaa.com

REJOIGNEZ-NOUS SUR :

Site internet : www.aaeaa.com

Groupe EA Facebook : www.facebook.com/groups/aeaa/

Groupe EA Viadeo :

www.viadeo.com/hu03/0021tckm3ivaabf5/ecole-alsacienne

Groupe EA LinkedIn : www.linkedin.com/groups?gid=1928437&trk

ÉLIZABETH JEANNENEY PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES

DISCOURS DE VASSILI KARIST

Ma chère Élizabeth,

C'est un moment grave et beau que celui qui vous est donné de vivre aujourd'hui et que nous avons la joie de partager avec vous. Grave, car il s'agit pour vous de quitter notre École, cette École qui a été un des axes importants de votre vie et qui, dans une certaine mesure l'orientait.

J'ai cru comprendre que notre École avait eu pour vous comme pour moi quelque chose de «soleilleux» pour reprendre le mot d'un poète que j'aime et qui savait si bien célébrer les beautés de la vie. Cette École «soleilleuse» va devenir sous peu un très beau souvenir qui ne cessera pas de vous nourrir et de vous accompagner... Je ne veux pas dire par là que vous penserez avec nostalgie aux nombreuses copies que vous n'aurez plus à corriger. Mais je crois, je suis même sûr que souvent, chère Élizabeth, vous vous direz combien ce fut bon de donner aux élèves les arcanes de la science mathématique, qui, hélas, me resteront à jamais impénétrables... combien ce fut émouvant, gratifiant même et profondément, de leur transmettre à travers votre discipline, la connaissance et l'art de penser. Ce n'est pas rien et c'est pour moi chargé de sens... Vous ne pourrez pas non plus oublier ce fait bouleversant quand on y pense, ce contact quotidien avec de jeunes consciences singulières qu'il vous fallait INSTRUIRE, auxquelles il vous fallait «apprendre ce qu'il est UTILE ou INDISPENSABLE de savoir».

Pour nous aider à voir un peu plus clair dans ce qui nous fut essentiel, rien de tel que la définition d'un vieux dictionnaire, n'est ce pas?

Vous aurez donc INSTRUIT des centaines d'enfants avec tout votre art, pardonnez-moi de le dire, pour moi, la pédagogie est un art qui marie science, technique et intuition. Cet art, vous avez su le pratiquer avec rigueur et netteté et vous avez allié avec les enfants – j'ai pu l'observer – Exigence et Bienveillance sans lesquelles rien

dans notre métier n'est possible. J'ai pu l'observer en effet: dès que vous êtes arrivée à l'École, venant de vos pays du soleil, nous avons fait équipe, comme on dit. À vous les mathématiques et leurs mystères, à moi le français et les siens!

Nous avons gardé de cette première classe que nous fut confiée un souvenir délicieux et vivace et en égrenant devant moi il y a peu les noms de ces enfants, vous avez fait surgir comme par enchantement leurs frimousses et leur fraîcheur. Pendant vingt ans et jusqu'à ce que vienne mon tour de quitter l'École en l'emportant avec moi et en moi, comme vous allez le faire, nous avons souvent travaillé ensemble et cette collaboration fut, je me plais à vous le dire aujourd'hui, chère Élizabeth, comme j'aime que les choses soient quand il s'agit d'enfants. Ce fut courtois toujours, attentif à l'autre, joyeux très souvent et pour tout dire, plein d'amitié. Pendant ces vingt années, il s'est passé dans nos vies ce qui se produit dans toutes les vies, de belles joies, des chagrins profonds, des douleurs que rien ne console, discrètement, nous les avons partagées. Cette part plus personnelle est à mettre aussi au crédit de notre École qui permet de rencontrer et de découvrir dans nos collègues les «personnes» et leur richesse. Et pour finir – car je vais finir! – je ne veux ni ne peux passer sous silence les voyages – ces merveilleux voyages – que nous avons faits avec nos classes de troisième à Saint-Malo et à Combourg autour de Chateaubriand, en Touraine autour de Balzac, Ô la vallée de l'Indre... Je les évoque ces voyages avec gourmandise comme nous les avons partagés. Aussi en souvenir de ces moments de fête, instructifs, joyeux et poétiques, je voudrais vous souhaiter dans votre vie nouvelle autant et plus de joie et de poésie qu'il y en eut dans nos équipées dans la douce France!

Bonne vie, donc, chère Élizabeth, à vous et à vos très proches que vous aimez et qui savent si bien vous le rendre... Il y a quinze ans, je m'étais promis, si Dieu me prêtait vie, de vous dire un mot au moment de votre départ. La vie, Dieu, ont permis que cela fût possible, je m'en réjouis et je vous embrasse.

RÉPONSE D'ÉLIZABETH

Merci monsieur le Directeur, pour les mots élogieux que vous venez de prononcer et qui m'ont profondément touchée.

Merci chers collègues, nos échanges quotidiens et amicaux ont été très importants.

Et merci à vous, cher Vassili, pour ce témoignage sensible et chaleureux de notre longue amitié qui me va droit au cœur. Notre attachement aux enfants nous a toujours rapprochés.

Je ne vais pas retracer quarante années passées devant un tableau noir ou blanc dont trente-cinq à l'École alsacienne où j'ai été guidée par quatre directeurs.

Je ne développerai que trois mots pour expliquer l'amour de ce métier que j'ai exercé avec passion et enthousiasme: élèves, mathématiques et enseignement.

Tout d'abord mes élèves. Je les ai toujours considérés avec une bienveillante attention. J'ai cherché à obtenir d'eux le meilleur avec méthode, rigueur, justice et parfois sévérité. Cette sévérité dont beaucoup se souviennent n'a pas été vraiment traumatisante à en croire mes anciens élèves qui ont souhaité me confier ces dernières années leurs précieuses têtes blondes ou brunes. Mes «petits sixièmes» ont vraiment eu une place privilégiée: leur spontanéité, leur enthousiasme, leur goût d'apprendre, leurs regards rieurs, leurs bonjours et aurevoirs sans cesse renouvelés sont de merveilleux souvenirs.

Puis les mathématiques, une discipline que j'ai aimée dès mon plus jeune âge. C'est un jeu intellectuel. Chercher, comprendre et trouver sont de réels bonheurs.

Enfin l'enseignement: transmettre puis partager un savoir. Partage avec mes élèves bien sûr mais aussi avec mes collègues d'hier et d'aujourd'hui. Le travail en équipe est un élément porteur et constructif. La diversité harmonieuse des personnalités est une richesse. Nos réunions de travail fructueuses et nos dîners ont été émaillés de plaisanteries qui ne font rire que les professeurs de mathématiques mais qui démontrent notre complicité. Je pense aussi bien sûr aux professeurs des autres disciplines qu'ils soient jeunes, plus chevronnés ou anciens et aux équipes éducatives et administratives. Je ne peux vous remercier tous nommément. J'ai donc choisi votre ambassadrice: Christine. Merci pour le travail que nous avons accompli en confiance et avec amitié.

À côté de mes heures d'enseignement j'ai participé pendant quatre ans aux séances du Conseil d'administration. J'ai beaucoup appris quant au fonctionnement de l'École et la prise des décisions qui engagent son avenir. Je souhaite que le projet architectural et le projet éducatif soient

couronnés de succès. J'ai partagé cette fonction avec François que je tiens à remercier pour son écoute et sa générosité.

Enfin depuis deux ans j'ai vécu la belle aventure du Téléthon. C'est avec la confiance et le soutien de Pierre, l'engagement sans réserve de quelques-uns et la mobilisation de tous que ces expériences ont été des succès.

J'ai eu la chance de travailler dans une École aux valeurs humaines fortes. L'École est un lieu

riche en rencontres, partages et amitiés. Je suis reconnaissante à l'École d'avoir permis à mes enfants Camille et Guillaume de vivre ces valeurs et de recevoir un enseignement de qualité.

J'ai toujours préféré la rentrée de septembre à la sortie de juin. Mais ce soir même si une page se tourne, je pense surtout à celle qui s'ouvre: des voyages, de la lecture ou des émissions politiques tard le soir sans penser au réveil du lendemain, de l'informatique sans excès... et bien

sûr l'enseignement qui gardera une place privilégiée dans ma vie notamment avec mes petites filles Clémence et Alice.

À tous merci pour ces belles années!

Elizabeth Jeanneney.

Professeur de mathématiques de 1978 à 2013.

HOMMAGE À JANINE LEON

DISCOURS DE MICHEL MARBEAU À L'OCCASION DU DÉPART À LA RETRAITE DE JANINE LEON, PROFESSEUR D'HISTOIRE-GÉOGRAPHIE

Chère Janine,

Au moment du départ de Micheline Meillassoux, René Fuchs me demanda, il y a déjà un certain nombre d'années, si je pouvais lui proposer la candidature d'un homme et agrégé pour la remplacer. J'ai immédiatement pensé à toi que je connaissais bien depuis que ton mari fut mon tuteur au lycée Montaigne après avoir passé l'agrégation en 1990. Certain de ton accord, j'ai donc proposé au directeur une femme certifiée. Après ce n'était plus de mon ressort. Tes qualités étaient telles et ton dossier suffisamment fourni pour que tout chef d'établissement ne puisse refuser une telle candidature.

Amis, nous sommes devenus collègues. En général cela fonctionne dans l'autre sens. Cela aurait pu être gênant car on apprend à se voir autrement. Pourtant aucune déception ou tension ne s'est développée.

Je tenais à te dire que j'ai apprécié toutes ces années en ta joyeuse compagnie. Tu as toujours conservé ta bonne humeur, même dans des moments parfois difficiles, notamment à l'issue de ton violent accident de vélo il y a quelques années. Tu as beaucoup apporté à cette École. Ton professionnalisme évident, acquis par une solide expérience dans des établissements de province, de la région de Dieppe, d'abord à Neuville-les-Dieppe puis à Longueville-sur-Scie, en milieu rural, dans l'académie d'Amiens, au lycée Pierre de Coubertin, à Nogent-sur-Oise (1984-1987), avant de rejoindre Georges Méliès dans le XIX^e arrondissement, collège classé en ZEP, qui ne faisait pas partie des établissements les plus favorisés de la capitale! Cette expérience t'a permis de maîtriser sans problème nos élèves

et notamment les plus rétifs, qui en auraient rendu chèvre plus d'un. Tu as toujours eu l'art de leur faire passer notre discipline, en leur proposant des ouvertures grâce à des sorties judicieusement choisies et originales (comme celle il y a peu consacrée à la valise mexicaine de Capa présentée au Musée d'art et d'histoire du judaïsme) ou des films et documentaires qui le sont tout autant.

Je ne briserai pas un tabou en précisant que tu es politiquement ouvertement marquée à gauche, Plutôt PS, mais aile gauche du parti, proche des Verts. Je pense que si le PSU de Poperen des années soixante existait aujourd'hui, tu t'y reconnaîtrais assez bien. Tu ne renieras sans doute pas une proximité de Stéphane Hessel et des «indignados». Tu as toujours su mettre en accord tes idées et tes actions à l'École, sans sectarisme. Tu as fait régulièrement partie des quelques rares collègues prêts à faire grève pour contribuer à faire avancer ou reculer certaines idées. Je me souviens de quelques défilés communs, notamment en 2006 contre le CPE, lorsque nous encadrions un cortège formé par nos élèves. Je salue cette intégrité, qui va toujours de pair avec un profond respect pour les autres. Tu as aussi mis tes idées en pratique en enseignant dans le cadre du Greta, ces structures de l'Éducation nationale qui organisent des formations continues pour adultes dans la plupart des métiers.

Ton récent et fort engagement dans le projet Sénégal à l'École va dans le droit fil de ce que je viens d'évoquer: contribuer à l'ouverture sociale de l'École (collaboration avec un établissement peu favorisé de banlieue parisienne, le

collège Ronsard de Tremblay-en-France) et à proposer de nouveaux horizons culturels (financer des projets concrets au Sénégal et permettre à une classe de participer à cette belle aventure sur place, à Mbodiène dans le Sine-Saloum).

Une autre passion, commune avec ton demi (on dit bien ta moitié), est l'Amérique latine, que vous avez parcouru en long en large et en travers, depuis des décennies, dans des conditions pas toujours faciles, mais au contact des gens, en recherchant des lieux porteurs de sens et non au bord d'une piscine surchauffée. Tout vous passionne: la nourriture (un bon ceviche ou un poulet mole), la musique (la belle voix de la péruvienne Susana Baca), la mode vestimentaire locale (tu as une collection de Huipil, ces corsages brodés typiques portés par les Indiennes). Je pourrais donc citer presque tous les pays, mais ce fut plus récemment le Venezuela de feu Chavez (faut-il y voir encore un signe politique?) et ce sera peut-être plus longuement le Mexique, si le projet de s'installer à Mexico après un tour du monde d'est en ouest reste toujours d'actualité. Il faut dire que vivre à Coyoacan et aller chiner au marché indien tous les samedis matins ou siroter un verre de Herradura ou de Dos Equis dans ton jardin est tentant. Si tu envisages de créer une annexe de l'École alsacienne là-bas, je te rejoins immédiatement!

Chère Janine, reçoit toute notre affection et notre amitié. Merci pour ces belles années.

Bien affectueusement,

Michel

JEAN-PIERRE HAMMEL

DIRECTEUR JUSQU'EN 1988

JUILLET 1988

Mes chers Collègues,

Il y a deux ans, pratiquement jour pour jour, Georges Hacquard dressait un large bilan de tout ce qui s'était réalisé à l'École sous sa responsabilité. Un tel bilan, après plus de 30 ans de direction, était nécessaire, ne serait-ce que pour situer l'École dans son évolution; d'hier à aujourd'hui.

Au moment de vous faire mes adieux professionnels, mon intention n'est pas d'en faire autant mais plutôt de regarder vers demain plutôt que vers hier: d'aujourd'hui à demain!

Mon propos est de vous faire part des réflexions où m'a conduit mon souci constant du devenir de l'École (le mot «souci» n'ayant dans mon esprit aucune connotation inquiète) et de vous livrer non pas des directives mais des sujets de réflexion pour l'avenir. Pour ce faire, j'ai choisi quelques citations relatives à l'avenir de l'enseignement français en général, mon commentaire personnel ne devant avoir pour but que d'essayer de dégager ce que ces textes peuvent signifier pour l'École alsacienne.

I - «L'aboutissement suprême de l'éducation en France a longtemps été une culture. Le système de formation, bien que défini comme une augmentation de compétence, s'interprétait surtout comme un parcours initiatique vers une culture préexistant aux individus.

Les sections classiques étaient à ce titre reines, puisqu'elles introduisaient en quelque sorte de plain-pied à la fréquentation des choses de l'esprit: littérature, histoire, philosophie, lettres classiques, tandis que les sections techniques occupaient à bon droit l'autre extrémité du spectre, puisque, si difficiles que puissent en être les apprentissages et si riche leur qualité formatrice, elles se définissaient d'abord comme le non accès à la culture». Et plus loin: «Un tel schéma, qui a pour lui la force extraordinaire de la cohérence, ne dure que si le monde environnant y consent.» Et encore: «Autrefois forte de sa rareté, participant un peu du sacré, la culture s'est laïcisée à mesure qu'elle se banalisait.»

J'ai essayé de cerner ce que pouvait recouvrir le mot «culture» dans la pensée de l'auteur de ces quelques phrases. Des expressions comme

«participant un peu du sacré...» «parcours initiatique...» indiquent clairement qu'il entend par culture une somme de connaissances, de modes de pensée, de goûts et de références jouant le rôle de lien ésotérique entre les happy few qui y ont accès. D'où son double rôle de facteur fondamental de la cohérence interne pour le cercle des initiés et de facteur d'isolement par rapport aux «autres» qui sont certainement le plus grand nombre.

Et voici qu'on attend de nous que nous transmettions à nos élèves autre chose que la seule culture à quoi nous avons été initiés; sans que nous puissions caractériser suffisamment cette autre chose; alors nous surnageons, à vue, dans l'attente de quelque chose de neuf et de solide: un nouveau contenu culturel dont les lignes de force seraient nettement perceptibles, ce qui n'est nullement le cas aujourd'hui, même si le processus de mutation est largement entamé, ce qui est certain.

II - «Au XXI^e siècle, un homme sur deux sera un asiatique ou un africain; un homme qui se sentira l'héritier de Confucius, de Gandhi, de Mahomet; qui percevra l'histoire européenne comme nous regardons celle des Royaumes combattants de la Chine et qui, tout en étant pétri de culture européenne, s'enracinera dans un autre passé que le nôtre.»

On dit que les démographes se trompent régulièrement dans leur prospective, mais l'an 2000 n'est pas si loin et on peut penser que les marges d'erreurs ne sont pas très ouvertes – qu'on se trompe de 5% dans un sens ou dans l'autre ne change pas fondamentalement le problème: «Dans 40 ans, 2% de l'humanité au plus parlera français et le monde n'aura qu'un besoin marginal de la culture française... Si les élites françaises, au sens le plus large refusent de participer à la culture mondiale, elles ne se parleront plus qu'à elles-mêmes...»

Ceux qui, dans quarante ans, appartiendront aux élites françaises, où sont-ils aujourd'hui sinon dans les classes, dans nos classes? Et que sont-ils en droit d'attendre de nous, que sommes-nous en devoir d'exiger pour eux? Une formation qui les enferme dans le ghetto d'une culture merveilleuse mais cloisonnée dans ses remparts ou une formation qui sache favoriser

leur accession à la culture mondiale sans leur fermer les accès à la culture française?

That is the question et là aussi, il s'agit d'être ou de ne pas être; mieux, il s'agit de garder une raison d'être.

Mais, au fait, qu'est-ce donc que cette culture mondiale? Je rends la parole à M. Lesourne: «Avec la multiplication des transports de personnes, avec les progrès fulgurants de la communication de l'information, une culture mondiale est en train de naître sous nos yeux. Elle a sa langue: l'anglais. Elle a ses lieux privilégiés: les aéroports, les grands hôtels, les centres économiques des mégapoles, les grands laboratoires de recherche, les stades et les hauts lieux du tourisme. Elle a ses acteurs: les grandes agences d'information, des journaux comme le New York Herald Tribune, quelques maisons d'éditions, les producteurs de feuilletons télévisés, l'internationale des scientifiques, les états-majors des multinationales, les «tour operators», les institutions intergouvernementales, les exploitants des réseaux de communication, les compagnies aériennes. Elle a même sa cuisine: une forme dégradée de la cuisine française...»

J'imagine aisément que ce tableau où se côtoient les plus hauts esprits de l'humanité et les exploitants mercantiles les plus avisés n'ait pas un caractère assez attirant pour que nous ayons tous le réflexe de nous précipiter vers cette nouvelle forme de culture. Seulement, nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser; plus, nous avons le devoir de peser indirectement sur sa destinée par l'intermédiaire des élèves qui nous sont confiés. Seulement voilà, comment devons-nous nous y prendre, si nous nous trouvons privés des atouts dont nous avons l'habitude?

Je pense que nous tenons là l'une des clefs principales des difficultés professionnelles de tous.

... De ceux qu'on appelle couramment les littéraires et qui voient leurs références entrer de plus en plus dans la catégorie des objets de luxe dont on croit pouvoir se passer... Mais après tout, Descartes disait déjà: «Un honnête homme n'est pas obligé d'avoir vu tous les livres ni d'avoir appris soigneusement tout ce qui s'enseigne à l'école; et même ce serait une espèce de défaut en son éducation s'il avait trop employé de temps en l'exercice des lettres.»

... De ceux qu'on appelle les scientifiques dans la mesure même où il est de plus en plus clair que la pensée abstraite induite par les mathématiques ou certaines branches des sciences a peu de chances de servir d'axe à une néo culture, suffisamment accessible pour être universelle, car «elles ne fournissent en rien une lecture culturelle du monde». Legrand: «Je proposerais bien volontiers... façon très autoritaire?»

... De ceux, enfin, qu'on pourrait classer dans la catégorie des techniciens dans la mesure où la culture traditionnelle tient encore leurs discipli-

nes en suspicion.

Je pense aussi aux difficultés de tous ceux (et nous en sommes) qui ont pour charge de prévoir et d'ouvrir des voies à cette culture à naître en y préparant ceux qui devront en vivre. On ne peut dire, en effet, que bien peu de choses de cette tâche, sinon qu'elle échouerait lamentablement si elle ne savait pas préserver un accès à la culture dite dépassée, de même qu'elle échouerait lamentablement si elle refusait de faire leur place aux nouveautés et s'obstinait ainsi à occulter les voies vers la culture de demain.

Le rapport dont j'ai cité de nombreux passages parle d'ancienne culture en parlant de celle de notre jeunesse. Et là je crois nécessaire de dire mon désaccord sur la formulation: ce n'est pas la culture en soi qui est mise en cause, mais son rôle dans la formation. Je ne dis pas autre chose depuis des années: l'évolution technique modifie à coup sûr certains «circuits intellectuels» en créant de nouvelles voies de raisonnement et de nouveaux modes de pensée auxquels notre culture ne répond plus pleinement.

C'est dur à entendre, d'autant que cela implique inévitablement que nous sachions modifier nos jugements, nos critères d'évaluation, notre conception de l'enseignement et de l'éducation, voire nos conceptions des finalités de notre métier.

Ne croyez pas que je cherche à vous peindre un tableau sombre et décourageant de ce que va être l'avenir, même si ce tableau m'apparaît comme réaliste.

Car nous avons, heureusement, l'avantage d'avoir toujours affirmé que notre vocation d'éducateurs avait priorité sur notre statut d'enseignants. Puissent nos pensées profondes rester sur ce point en accord avec notre discours nous sommes suffisamment rompus aux difficultés de notre métier pour savoir que nos enseignements ne sont pas une fin en soi mais un moyen de formation: le rôle et la vocation du professeur de musique ne sont pas de ne former que des solistes de concert, mais de faire aimer la musique même à ceux qui chantent faux; ceux du professeur de français ne sont pas de ne former que des écrivains, mais de faire aimer la lecture, la poésie, le théâtre même à ceux dont ils constatent l'indigence rédactionnelle; ceux du professeur de mathématiques ne sont pas de ne former que des mathématiciens, mais de fournir à tous un outil, performant ou modeste, dont aucun, fût-il de plus maladroite, ne pourra se passer dans l'avenir. Cela, nous ne devons jamais l'oublier, même si c'est un peu nous dépouiller des éléments de notre autorité. Seulement voilà nous devons tous être persuadés que ce qui compte, c'est moins le contenu de nos enseignements que les enfants ou les adolescents à qui nous le dispensons; c'est leur intérêt qui nous guide d'abord, même si notre honneur professionnel veut que nous sachions



les passionner pour ce qui, dans notre propre culture, nous paraît garder assez d'importance pour leur donner envie d'aller plus loin dans notre sens.

S'il est un message que je désire vous laisser au moment de partir, c'est que, quelle que soit la difficulté de la tâche, le meilleur moyen de la mener à bien est de croire en ce qu'on fait.

Tout comme hier, sans doute plus encore, votre tâche est essentielle: pour les élèves qui vous sont confiés, pour la pérennité des valeurs que vous défendez, pour la cohérence et le dynamisme de l'équipe dont vous faites partie.

Je vous crois tous et chacun, capables de dépasser les inquiétudes et les amertumes que peut provoquer une évolution trop rapide.

Je regrette, bien sûr, de ne pas vivre avec vous cette période délicate, mais je sais que la barre du navire est entre les mains d'un excellent skipper, entouré d'un équipage de choix et je vous fais confiance pour assurer à cette École un avenir conforme à son passé et à sa vocation.

J'ai commencé par des citations, la logique veut que je termine sur une citation, extraite des mêmes sources:

«Il est naturel que ceux qui vivent une telle carrière (la nôtre) finissent par en faire une tâche toute d'exécution, et il est même admirable qu'une grande majorité garde jusqu'au bout l'alacrité juvénile nécessaire à leur métier. Probablement est-ce d'ailleurs la vraie justification des longues vacances d'été. Tant qu'on n'aura pas réussi à faire de ce métier un moment d'une carrière poursuivie en partie ailleurs, il restera nécessaire d'introduire entre toutes les années scolaires une longue coupure permettant aux maîtres de prendre chaque année de plus pour une nouvelle année et de refaire leur métier avec intérêt et donc efficacité.»

C'est ce que je vous souhaite. Bonnes vacances.

HOMMAGE À JEAN-PIERRE HAMMEL

VENDEDI 28 SEPTEMBRE 2012 AU THÉÂTRE PIERRE-LAMY

- 1 - *Doctor gradus ad parnassum*,
interprété par Nathan MELLOUL (élève de 2^{nde})
- 2 - M. Alain GRANGÉ-CABANE,
Président du Conseil d'administration de l'École alsacienne.
- 3 - M. Philippe BOSSEAU, AE,
président honoraire de l'AAEEA, membre du Conseil d'administration de l'École alsacienne.
- 4 - Mme Mary-Ange HURSTEL,
Présidente de l'APEEA
- 5 - M. Alain L'HÉRITIER, père d'AE,
membre d'UNISAHÉL, association d'aide au développement dans le Sahel, cofondée par Jean-Pierre HAMMEL.
- 6 - Fantaisie impromptue de Chopin interprétée par Nathan MELLOUL (élève de 2^{de})
- 7 - Témoignages de professeurs et d'anciens collègues de Jean-Pierre HAMMEL
- 8 - Témoignages d'anciens élèves, lus par Georges CAUDRON, AE.
- 9 - L'Isle joyeuse de Debussy, interprétée par Bruno ROSENTHAL (AE)
- 10 - M. de PANAFIEU, AE, directeur de l'École alsacienne.
- 11 - M. HACQUARD, directeur honoraire de l'École alsacienne.



GUY VARENNE
professeur à l'École
de 1956 à 1995

L'étroite association de la liberté et de la rigueur est sans doute la caractéristique et l'originalité majeure de l'École alsacienne et qui fonde une bonne partie de sa réputation. La liberté qui permet l'épanouissement de l'élève, la rigueur intellectuelle et morale qui le structurent; la rigueur qui évite le laisser-faire, la liberté qui empêche la stérilisation que génère une rigueur excessive.

L'honneur en revient certes aux Pères fondateurs. Mais le mérite de leurs successeurs n'est pas mince car ils ont su préserver ces valeurs en dépit de la rapide évolution des mœurs, de poussées anarchisantes ou de modes excessives.

Durant près de quarante ans, Georges Hacquard et Jean Pierre Hammel, en parfaite complémentarité et en totale complicité ont su donner à l'École une nouvelle dimension, l'ont modernisée compte tenu de l'évolution des connaissances, «ad nova tendere sueta» mais tout en préservant les vertus fondatrices, chacun agissant en fonction de ses qualités propres: Georges Hacquard, littéraire, méridional apportant sa créativité parfois bouillonnante, Jean-Pierre Hammel, scientifique plus discret mais toujours tenace et pratique.

Parallèlement ils ont su conserver un certain caractère familial en favorisant les rencontres, les «contacts» entre les différents «partenaires» de l'École, Elèves et enseignants, bien sûr mais aussi parents d'élèves, anciens élèves, personnel d'encadrement et administratif.

Il faut ajouter que, non sans crise et aléas, ils ont su transmettre le flambeau des valeurs de l'École à une nouvelle équipe de direction qui en est naturellement imprégnée pour en avoir longuement bénéficié en tant qu'élèves.

Jean Pierre Hammel a été d'un complet dévouement à l'École (si l'on excepte la lecture quotidienne du journal l'Equipe, son péché mignon!). Cet engagement lui était naturel tant les valeurs de l'École correspondent à son caractère propre et ce que la vie a enseigné au très jeune résistant qu'il fut: liberté et rigueur.

Pour tout ce que vous avez apporté à cette École, merci Monsieur Hammel, merci Jean-Pierre.



JEAN MENDELSON

Jean-Pierre Hammel était, avant toute chose, un résistant. D'abord, au sens historique du mot; c'est en tout cas le résistant, et non le censeur, que je voyais durant cette décennie 70 riche d'échanges d'abord professionnels, puis amicaux, presque quotidiens, puisqu'à cette époque nous travaillions le samedi matin, et que le dimanche après-midi, le Parc des Princes nous réunissait souvent, Guy Varenne, lui et moi.

Difficile de dire si c'était parce que la période de la Résistance, mon sujet de recherche d'alors, avait déteint sur tout ce que j'approchais, ou si c'était par recherche de l'originalité; toujours est-il que, quand le censeur parlait, j'entendais constamment, derrière lui, le résistant. Très peu d'entre nous, à cette époque, connaissaient cette face cachée du Mont Hammel; une face cachée, en effet, parce que la simple et profonde modestie de Jean-Pierre l'empêchait de faire ne serait-

ce qu'une allusion à cette partie pourtant glorieuse de son existence, qu'il jugeait simplement comme un devoir naturellement accompli. Jusqu'où est allé ce refus quand, au cours de ces nombreux mouvements lycéens des années post 68, Jean-Pierre Hammel entendait dénoncer la direction de l'École «répressive», sinon «fasciste»?

Un jour, Claude Bourdet, Compagnon de la Libération, ami et camarade du Parti Socialiste Unifié, qui avait été un des fondateurs du mouvement Combat, me l'avait innocemment appris: «Tu ne sais donc pas qui est le censeur de l'École où tu enseignes?». Saint-Brieuc était alors un des rares bastions électoraux du PSU, et rapidement je fis le lien entre le rôle du «commandant Eric» dans la libération de cette ville et ce Jean-Pierre Hammel que je côtoyais chaque jour, à l'allure parfois britannique, cultivé, sérieux, aussi profondément bienveillant que totalement dénué de démagogie.

Bien avant que, très tardivement et à destination presque exclusivement familiale, Jean-Pierre Hammel se décide à raconter sa guerre, je savais donc qui était ce commandant FFI que certains élèves, et peut-être même quelques collègues, voyaient comme un pilier de la réaction; voire de la répression. Avait-il changé en vieillissant, comme tout un chacun? Oui, bien sûr, mais sans jamais trahir les racines de son engagement de jeunesse. Un souvenir, parmi tant d'autres, ce matin de la rentrée de septembre 1973 – ce devait être le 13 septembre – et cet échange resté gravé dans ma mémoire: «Comment allez-vous, Monsieur le Censeur? – Aussi mal que vous, vous pouvez bien l'imaginer». Il n'avait répondu ni sur les vacances passées, ni sur la santé, ni sur la tension de travail que représentait toute rentrée scolaire, mais, à l'évidence, en songeant au drame que vivait alors le Chili, et à l'assassinat de l'Unité Populaire et à la mort de Salvador Allende, deux jours plus tôt. S'en était suivie, au déjeuner, une longue discussion avec Nicole, Guy et, si ma mémoire est bonne, Maïté (Boulet) et Micheline (Meillassoux). Sur cet événement précis, nous avions bien sûr tous la même réaction et le même jugement moral, mais j'ai pu ce jour-là mesurer combien les ressorts profonds du Jean-Pierre de 1973 étaient restés les mêmes que ceux qui l'avaient motivé trente années auparavant.

S'il fallait trouver deux mots pour décrire Jean-Pierre Hammel, je choiserais ceux-ci: droiture et

fidélité. Mais il serait absurde de s'efforcer de résumer ainsi cet homme, comme il serait réducteur de le décrire en énumérant sa passion d'éducateur, ses qualités d'enseignant, son amour du football, son engagement associatif pour l'Afrique sahélo-saharienne, ni même la famille, si importante pour lui, ou la Résistance. Jean-Pierre Hammel était un matheux et un amoureux des sciences humaines, il était aussi peu praticien de l'humour qu'amateur de grands rires entre collègues. C'était aussi quelqu'un qui savait faire confiance : comment oublier ces conseils de classe dans lesquels ce personnage d'apparence autoritaire cherchait toujours à comprendre l'élève défaillant, à lui donner une deuxième chance, tout en sachant trancher quand le moment était venu ? D'ailleurs, il lui en a fallu, de la confiance, pour confier au jeune non titulaire que j'étais, à peine âgé de 21 ans – c'était à l'époque l'âge de la majorité civile –, la responsabilité d'abord de grandes classes en Histoire-Géographie, et peu après celle des premiers enseignements, encore balbutiants, en Sciences économiques et sociales.

Je mesure combien il est difficile, en parlant de quelqu'un qui vient de disparaître, de ne pas s'évoquer soi-même. Conscient de ce risque, je m'en voudrais toutefois de ne pas avouer que je regrette de ne pas lui avoir exprimé de son vivant ma reconnaissance ; que je regrette, la paresse et l'éloignement géographique aidant, de ne pas lui avoir dit combien il avait compté pour moi, et combien était demeuré profond le lien qui m'unissait, pour une grande part grâce à lui, à l'École Alsacienne de cette décennie, à ses élèves, à ses enseignants, à sa direction, à l'atmosphère que Georges Hacquard et lui avaient su y créer. J'éprouve le remords de ne pas avoir su exprimer à ce huguenot si peu porté aux épanchements combien, au-delà des sentiments d'amitié, je l'admirais. Peut-être Nicole me confiera-t-elle, un jour, que ce n'était pas n'était pas nécessaire, et qu'au fond, il s'en doutait.



JEAN-MARIE LAZERGES

Cher M. Hammel,

je voudrais dire cher Jean-Pierre, et le tutoiement par affection.

Nos corps mortels se souviendront longtemps de ton esprit immortel.

Notre Espérance commune me laisse croire que tu nous entends en ce moment, alors j'en profite pour te dire un immense merci pour tout ce que tu m'as donné à moi comme à beaucoup d'autres, à travers l'École, depuis 1954. Merci d'avoir été LE prof qui dit OUI, quand on pose une question, et qui rebondit pour nous faire aller plus loin. Merci d'avoir su m'écouter et me redonner du courage quand ça n'allait pas.

Merci pour les fêtes de classes organisées dans ta maison de Chaville. Merci pour le premier cours de Maths que tu m'a permis de faire en 1964, quand j'étais encore en prépa. J'avais 20 ans, c'était mon rêve, et je rêve toujours ! C'était à l'occasion des sessions d'entraînement du Bac que tu organisais à Auron avec Marcel Babinot, et dont j'avais énormément profité quelques années plus tôt comme élève avant de faire partie des moniteurs. Merci d'avoir pris ensuite le risque de me faire rentrer à l'École parmi mes anciens professeurs, pour mon plus grand bonheur. Merci de m'avoir permis de réaliser ce rêve, avec pour modèle Bernadette de Léobardy et tous ceux qui m'ont formé avec toi, en particulier Marcel Babinot, Violaine de Montmollin et M. Mascart. Je pense aussi à tous les autres (Alfred Simon, Quéméneur, Varenne, Calvia, ...). Avec toi aussi, j'ai participé à toutes les expériences pédagogiques de 75 à 81, qui furent pour moi un enrichissement exceptionnel. Grâce à la confiance dont tu m'as toujours honoré, j'ai pu entreprendre une aventure pédagogique exceptionnelle à Dalton School, à New York de 81 à 85 ... et c'est cette expérience qui m'a permis 25 ans plus tard de repartir pour une autre aventure pédagogique toute aussi exceptionnelle à Pékin. Ces deux expériences ont fait suite l'une et l'autre à des échanges pédagogiques de qualité que j'avais eu la chance de pouvoir encadrer grâce à l'École et grâce à toi. En conséquence de quoi j'ai d'ailleurs eu l'honneur d'être mis deux fois à la retraite à trois ans d'intervalle !

J'ai encore mille projets dans la tête alors je ne te dis pas à bientôt, mais on ne sait ni jour ni l'heure, alors encore merci et... à Dieu !



ÉCOLE ALSACIENNE



1874

Président du
Conseil d'Administration

Paris, le 4 août 2012

Chers Collègues,

Un homme de Bien nous a quittés : Jean-Pierre Hammel est décédé jeudi dernier.

Poussant à l'extrême ce qui fut l'une de ses règles de vie – la discrétion – Jean-Pierre Hammel a tiré sa révérence en plein cœur de l'été, au plus creux de l'année, en pleines vacances scolaires, comme si lui, le pédagogue émérite, n'avait pas voulu que son départ perturbât le temps de l'étude.

En effet, parmi toutes ses qualités éminentes, frappaient d'abord sa discrétion, sa modestie, sa pudeur : il avait de longue date fait sienne cette règle selon laquelle *"le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien"*.

Cela n'entraînait chez lui aucune mollesse, ni aucune faiblesse – bien au contraire : sa discrétion n'altérait chez Jean-Pierre Hammel ni la fermeté des convictions, ni l'affirmation de son caractère, ni sa détermination dans l'action.

Cette discrétion proverbiale, l'une de ses vertus cardinales : il en avait très tôt donné la preuve : ainsi c'est par le plus grand hasard que l'un de ses collègues professeurs, bien après la Libération, découvrit que le jeune Hammel avait eu pendant le dernier conflit une conduite glorieuse autant qu'exemplaire – sans que personne n'en sût rien.

Mais au-delà de l'homme de courage, de droiture et de modestie, c'est le pédagogue que nous devons saluer.

Pédagogue – acharné à comprendre, à expliquer et à partager – pédagogue donc, Jean-Pierre Hammel l'aura été toute sa vie, pendant toutes ces décennies qu'il a données à l'École : d'abord comme professeur (physique, mathématiques), puis comme censeur, ensuite en tant qu'administrateur, et enfin comme vice-Président de notre Conseil d'Administration.

Beaucoup d'entre nous ont été ses élèves, quelques-uns ses disciples, un petit nombre ses amis.

Même si je ne fus rien de tout cela, je lui dois beaucoup. D'abord en tant que son collègue au Conseil d'Administration de l'École, je fus d'emblée frappé par sa capacité à concilier hauteur de vues et pragmatisme. J'ai ensuite été fier et heureux d'accepter sa proposition de lui succéder à la vice-Présidence dudit Conseil. Enfin, quand Lise Grivois m'eut demandé d'assumer la Présidence de notre École, j'ai été touché dès la première minute de recevoir de Jean-Pierre Hammel un clair soutien à ma candidature.

...

Depuis qu'il avait cessé de participer physiquement à nos délibérations, il me faisait régulièrement bénéficier – par messages électroniques (confirmant ainsi qu'il conciliait mieux que personne les deux valeurs de notre Ecole : tradition et modernité) – de ses conseils et de son appui pour toutes les grandes orientations dans lesquelles je proposais à notre Ecole de s'engager.

D'autres diront mieux que moi quel rôle fondamental il a joué pendant plus d'un demi-siècle dans la vie de l'Ecole, notamment par le duo exceptionnel qu'il forma, 34 années durant, avec Georges Haquard. Ils nous rappelleront combien Jean-Pierre Hammel a incarné, jusqu'à l'incandescence, ces valeurs qui sont celles de l'Ecole – ce qu'il a fait avec d'autant plus de facilité que ces valeurs étaient ses valeurs...

Notre Ecole ne serait pas tout à fait la même sans tout ce que Jean-Pierre Hammel lui a apporté, nous a apporté.

Nous devons donc nous réjouir d'avoir trouvé le temps, avant qu'il ne nous quitte, de lui témoigner notre estime, notre amitié et notre admiration lors de cette récente cérémonie où nous avons donné son nom au "bâtiment du conseil" – ce afin que les temps à venir continuent d'honorer sa mémoire.

Les obsèques de Jean-Pierre Hammel, seront célébrées, conformément à sa demande, dans la plus stricte intimité familiale. Une cérémonie sera ensuite organisée à la rentrée qui permettra à l'Ecole de lui rendre hommage.

Sans attendre, j'ai au nom de notre Conseil d'Administration, assuré son épouse et ses proches de nos sincères condoléances, de notre sympathie attristée et de la profonde reconnaissance de notre Ecole à l'endroit de Jean-Pierre Hammel.

Je vous prie de croire, chers Collègues, *aux amusez-les de nos tout meilleurs sentiments*



Alain GRANGÉ CABANE

A l'attention des participants au Conseil d'Administration

PIERRE DE PANAFIEU
directeur de l'École

Jean-Pierre Hammel a veillé sur moi pendant quarante ans. Et je n'en ai pris conscience que lorsque Nicole m'a appris sa disparition.

Sa présence m'était devenue si familière.

Présence d'une figure d'autorité quand j'étais élève. Une autorité imposante, qui disait le mot juste au moment opportun. Il m'en imposait par sa stature, par son regard, par son attention aigüe. La séance de remise de carnet de notes, je la redoutais. Je craignais plus sa moue réprobatrice quand mes notes étaient mauvaises que les remarques de mes parents...

Présence attentive et amusée du censeur de l'École que je venais voir chaque fois que l'on me confiait une nouvelle classe, au début de ma carrière, quand j'allais d'établissement en établissement remplacer des professeurs absents.

D'instinct, c'est vers lui que j'allais. Je mentirais si je disais que je n'avais pas en tête l'idée qu'un jour je pourrais peut-être avoir l'honneur d'être professeur à l'École. Mais ce jour me paraissait si hypothétique et si lointain que ce n'était pas le ressort de mon mouvement vers lui. Je savais qu'il allait me prodiguer les encouragements sans concession que j'attendais.

Présence de son intelligence d'éducateur et de sa vigueur quand, alors que j'étais jeune professeur ici, il a été pendant deux ans mon directeur. Sa calme simplicité, dans la salle des professeurs, quand il allait prendre son café était merveilleuse à voir. C'est à ce moment là que j'ai pris conscience de son courage physique. Un jour de mardi gras, un groupe d'élèves extérieurs à l'École avait réussi à enfoncer la porte en contre bas de la salle des professeurs. Jean-Pierre était là, avec Jacques Gradt et nous nous sommes retrouvés tous les trois à repousser ces assaillants qui nous bousculaient et nous arrosaient de mousse d'extincteurs. Dans cette mêlée, sa force m'en imposa.

Je découvris aussi à ce moment la lumineuse intelligence de ses discours. Il y avait certes des passages obligés, mais de là, il nous invitait à pousser toujours plus haut notre exigence, non seulement envers les élèves, mais surtout envers nous mêmes. Ce passeur nous conduisait là où résidait ce qu'il y avait de meilleur en nous.

Puis vint la présence complice, lorsqu'à vingt-neuf ans, je devenais censeur à mon tour. Il me connaissait tellement bien, et depuis si longtemps, qu'il aurait dû se monter méfiant à l'idée qu'un type si jeune et si inexpérimenté pourrait exercer la fonction qu'il avait si longtemps tenue. Ce fut le contraire. Avec Georges Hacquard, il n'exprima pas le moindre doute alors que j'en étais envahi. Je me souviens d'un déjeuner, au printemps 1990, au zéro de conduite, (cela ne s'invente pas), durant lequel il me donna, pour

la première fois, des conseils. Jusque là, j'avais appris à son contact, en l'observant, en réfléchissant à ce qu'il disait à moi parmi les autres. Ce jour là, il m'a transmis sa vision de l'éducation, de la conduite des équipes, de ce qu'était à ses yeux l'École et sa mission. Je me souviens de tous les instants de ce repas, de chacun de nos mots échangés, l'endroit où nous étions dans la salle, et même du menu. C'est là que le passage du relai s'est fait. Et nous n'avons jamais cessé cette conversation, sous une forme ou sous une autre. Je ne me suis jamais senti jugé par lui, toujours guidé, non vers ce qu'il estimait, lui, nécessaire, mais vers la clarification de mes propres ambitions pour l'École. Le merveilleux de l'histoire, c'est que nous étions d'instinct d'accord.

Au Conseil d'administration, je savais quand il allait intervenir, toujours à un moment extrêmement important de la discussion. Concision, précision, clarté, jusqu'au dernier conseil. Parfois, je le accompagnais après le conseil à Viroflay, j'aimais le laisser me dire le chemin...et poursuivre notre conversation dans cette absolue confiance mutuelle.

Je ne voudrais pas terminer sans associer à la mémoire de Jean Pierre, Jacqueline Venin, qui vient, elle aussi, de nous quitter. Jacqueline avait été sa secrétaire avant de devenir la mienne. Son intelligence gouailleuse, sa manière unique de faire absolument ce qu'elle voulait dans la réalisation de sa tâche, avec une efficacité finale assez remarquable. Son rire, ses coups de gueule, ses gaffes qui, après coup, la remplissaient de joie (je me souviens de la gourmandise avec laquelle elle me raconta dans un fou rire qu'un jour, au lieu de finir une lettre signée par Jean Pierre par «avec mes sentiments dévoués,» elle avait écrit «sentiments dévoyés»). Elle était tellement le contraire de Jean Pierre qu'ils s'accordaient à merveille.

Enfin, Chère Nicole, j'ai dit quelle importance avait eu Jean Pierre dans ma vie, mais que dire de la tienne? Mon professeur, mon tuteur aux yeux de l'académie, ma collègue et mon amie dont la complicité m'a toujours été si précieuse. Je ne pourrais jamais vous dissocier dans ce que je vous dois.

Pardon d'avoir été si personnel. Je l'ai été avec la certitude que ce que j'ai eu la chance de vivre aux côtés de Jean Pierre, vous l'avez toutes et tous ressenti, peut-être pendant une période moins étendue que moi, mais en la matière, le temps ne compte pas. Nous sommes tous les héritiers de Jean Pierre au sens où nous partageons tous ce qu'il nous a transmis non seulement par la parole, mais par l'exemple.

RENÉ FUCHS
ancien directeur de l'École

Jean Pierre Hammel,

Je ne vous ai pas connu grand résistant, je ne vous ai pas connu non plus censeur émérite, nous nous sommes simplement rencontrés au printemps 1986, il y a plus de 25 ans déjà, alors que j'avais été désigné par le conseil d'administration pour succéder à Georges Hacquard et il avait paru à Pierre Bartholin dans l'esprit de l'école et de sa continuité que Jean Pierre Hammel qui avait largement à la renommée de la boîte Hacquard-Hammel assurât le passage de témoin.

Fort de son expérience de l'école et des humains, il fut un remarquable passeur; il sut m'informer, me mettre en garde, me consulter et m'encourager. Son panache blanc, alors, son autorité naturelle, sa finesse et sa profondeur d'esprit, son sens de l'intérêt général et de l'école faisaient de lui un directeur incontestable. Et, pendant cette brève période de deux années, nous avons travaillé en «duumvirat» et en parfaite harmonie pour poursuivre l'aventure de cette école à laquelle nous sommes tellement et durablement attachés et sur laquelle il a continué de veiller depuis son observatoire d'administrateur.

Lors de son départ à la retraite en 1988, que nous avons fêté au château de Courson, j'avais déjà eu l'honneur de participer à son éloge. Mais je crois qu'aujourd'hui, bien d'autres qui l'ont plus durablement et plus intimement fréquenté, témoigneront de lui beaucoup mieux que moi. Je lui suis redevable de cette généreuse transmission qui a permis ma prise de fonction et lui en suis très vivement reconnaissant; à cette reconnaissance j'associe Nicole Hammel et je lui exprime au nom de ma famille toute ma sympathie. Avec Jean-Pierre Hammel, l'École perd un de ses grands artisans.



D'ANCIENS ÉLÈVES

• Je garde encore aujourd'hui le souvenir de celui qui incarnait la dignité et l'honneur de transmettre le savoir. Amitiés.

Dominique Bloch-Berthie (AE 68)

• «Une fière et dynamique allure, une élégance et une autorité naturelle...»

Inès Monnier (AE 82)

• Comment ne pas se souvenir de Jean-Pierre Hammel après l'avoir eu comme Professeur de Physique? Sa position de censeur ne pouvait donner qu'importance et... tension à ses cours en cette année scolaire 1966-1967. Des yeux bleus. Un regard observateur... Des propos qui retenaient notre attention... Une stature imposante...

J'étais un piètre élève égaré en cette classe de 1^{re} «scientifique», seul devant ma table, au 3^e rang à gauche dans l'amphithéâtre, rempli de bons élèves, abandonné par mon compagnon américain qui avait préféré rejoindre une classe littéraire plus tranquille. Le «déluge» paraissait inévitable. Et me voilà face à cet immense tableau noir, craie à la main, muet par le trac, tremblant, la gorge serrée. Impossible de sortir le moindre son... Le «Censeur» m'interrogeait! Et cette définition du barycentre qui ne voulait pas sortir... Jusqu'au moment où je vis Jean-Pierre Hammel commencer à descendre les marches pour un zéro pointé. Volte face au tableau... Ma main se mit à écrire et ma parole se mit à l'accompagner! Jean-Pierre Hammel m'avait silencieusement rejoint. Sa présence devenait rassurante. De sa note se dégageait une estime humaine réciproque. Quel bonheur d'avoir vécu cette épreuve!

Comment ne pas se rappeler également le jour où Jean-Pierre Hammel était venu nous voir complètement désespéré par la tragédie de notre professeur de français... Un professeur hors du commun si proche de nous sans distinction, même le plus mauvais élève avait sa place. Si entouré de filles amoureuses que sa voiture en était remplies à craquer... alors que j'arrivais en retard à l'École alsacienne pour le cours de français! Si proche de la vie que la vie devait le rattraper. Je m'en souviens encore. Nous ne sommes pas loin du «Cercle des poètes disparus». Jean-Pierre Hammel avait salué en lui un excellent et brillant jeune professeur. Ce jour là, plus aucune barrière entre Jean-Pierre Hammel et nous. Nous étions tous orphelin! La vie rassemble et sépare. Quelle tragédie que l'existence!

Un jour, Jean-Pierre Hammel, je ne sais pour quelle raison, avait dessiné l'estuaire de la Gironde au tableau. Surprise de le voir mention-

ner la ville de Royan. L'été suivant, j'y rencontrais mon premier immense amour. Une ancienne élève de l'École alsacienne, danseuse à l'Opéra. Rêve de l'adolescence où l'École alsacienne et Jean-Pierre Hammel se trouvent étroitement associés.

Les événements de mai 68 au lycée, l'attraction de la voile sportive me firent complètement oublier l'École alsacienne pour y revenir bien plus tard. Jean-Pierre Hammel ne se souvenait plus de moi. Voilà 15 ans que je m'occupe de ma mère handicapée par la mémoire. C'est la génération de nos parents qui s'en va actuellement par l'esprit ou le corps. La dernière apparition de Jean-Pierre Hammel: dans un wagon de TGV de 1^{re} classe remontant de Royan à Paris...

Je vous salue Madame Hammel

Jean-Jacques Chasseraud (AE 1968)

• «J'ai vu l'annonce de décès de M. Hammel dans le journal cet été – et j'ai su qu'il s'agissait bien de «notre» M. Hammel, en raison de la mention de son engagement auprès des enfants du Sahel. Jean-Pierre Hammel – c'est d'abord une stature; une stature un peu altière et imposante pour la future collégienne que j'étais lorsque je l'ai rencontré pour la première fois: il a fait passer des tests d'admission en 6^e à ma sœur jumelle et moi-même... en 1975. Cela avait l'air de beaucoup l'amuser, je m'en souviens comme si c'était hier: nous étions nombreux dans une grande salle surchauffée et il nous posait par oral des questions de français, géographie et mathématiques. Si l'on ne levait pas la main pour répondre, il disait avec une bouche sévère mais des yeux souriants: «je n'ai pas entendu». Jean-Pierre Hammel – est devenu ensuite une petite signature serrée et belle en bas des carnets qu'il nous remettait périodiquement; il nous en imposait toujours autant et jamais, bien sûr, nous ne l'aurions appelé autrement que «Monsieur». En seconde – surprise: Jean-Pierre Hammel est devenu notre professeur de maths. Passés les premiers cours où tout le monde était un peu terrorisé, nous avons découvert enfin d'un peu plus près l'être humain, l'enseignant et le merveilleux pédagogue. Ses cours étaient intelligents, limpides, gais et vivants. Il aimait essayer de nous faire comprendre le sens de notions abstraites telles que «si et seulement si» et «condition nécessaire et suffisante». Jean-Pierre Hammel, enfin, est pour moi indissociable de Nicole Hammel, que j'ai eue comme professeur en 6^e et en 5^e et que j'ai aimée intensément. Je me suis toujours dit que M. Hammel devait être un homme... remarquable puisqu'elle l'avait choisi pour époux – et je pense à elle en ce moment autant qu'à lui. Merci à tous les deux pour les magnifiques souvenirs que j'ai de vous.»

Helle Kristoffersen (AE 82)

• Un charisme autoritaire, attentionné et sympathique, laissant aux élèves la possibilité de progresser dans la confiance. Je n'oublierai jamais la chance qu'il m'a offerte d'organiser un voyage à Venise pour les premières en mai 1984 et l'attention qu'il m'a portée pour soutenir cette réalisation.

Anne Azzopardi (AE 85)

• Je me souviens très bien de la manière sobre mais efficace dont monsieur Hammel, au début des années 80, venait en classe nous remettre et nous commenter nos bulletins de quinzaines. Je l'ai croisé il y a deux ans dans les locaux de l'École en me rendant à une réunion de parents d'élèves et il n'avait pas changé. Il aimait vraiment cette école et a contribué à en façonner la personnalité pendant plusieurs décennies.

Isabelle Muller-Hoppenot (AE 84)

• De l'autre bout du monde, nous souhaiterions, de tout cœur, témoigner notre affection à la famille de Jean-Pierre Hammel.

En 1975, c'est avec lui que Sandra a passé son entretien, ce qui lui a permis d'intégrer l'École alsacienne. En 3^e, convoquée dans son bureau, elle se rappelle encore du sermon qu'il lui avait fait, et de la sensation de justesse et de gratitude qu'elle avait ressentie malgré la sermon. Il était pour elle une figure paternelle.

En 1979, c'est Gonzague qui intègre l'École, sous sa tutelle. Il est donc, «un peu», à l'origine de notre rencontre et a participé à notre «construction». Il incarnait, pour nous, l'École alsacienne et ses valeurs: humanité, rigueur, droiture, écoute, perspicacité, malice, générosité, bienveillance. Sans oublier sa passion pour le foot et le PSG...! Gonzague se souvient encore avec émotion des matchs au Parc des Princes en sa compagnie. Nous nous associons à la douleur de sa famille, et embrassons particulièrement Nicole, Eric et Pascal.

Gonzague et Sandra (née Gilhodes) Desrez (AE 82) – Papeete – Tahiti

• Bonjour, Bien que nous les élèves, en dehors de ceux dont il avait été le professeur, nous ayons eu peu de contacts directs avec lui, pour moi c'était l'image rassurante d'un père sévère mais juste. Je me souviens du petit frisson que nous ressentions tous lorsqu'il faisait son entrée solennelle dans les classes pour nous annoncer les résultats du trimestre. Enfin, ma surprise de le découvrir en short et tennis de toile lors des célèbres matchs de foot opposant les «bourgeois aux vieilles tiges».

Patrice Bloc (AE 68)

• Il aimait son École et nous l'avons ressenti. Nous l'avons respecté et beaucoup estimé. Habituant en Allemagne je ne pourrai être présente mais aurai une pensée vendredî.

Marie-Thérèse Haupt (AE 68)

• Un voyage scolaire à Florence, Italie. Nous avons 15 ou 16 ans (1976, ou 77?) Un couloir d'hôtel. Quelques-uns d'entre nous avaient dépassé les limites (alcool et promenades entre chambres après le «couvre-feu»). Un des garçons fut contraint de se cacher dans notre chambre (de 3 filles). Monsieur Hammel, alerté sans doute par le bruit, en pyjama (si si) le débusqua et convoqua la plus courageuse d'entre nous (Laure, elle se reconnaîtra si elle lit ces lignes) à son chevet, pour «confesser» le forfait: Nous étions toutes trois fort inquiètes (surtout moi) des représailles, dans le bulletin scolaire. Résultat, presque rien: «manque un peu de maturité» fut sa seule remarque aux parents! Je m'en souviens comme si c'était hier. Ma reconnaissance a été grande.

Nicole Micheron Anecdote (AE 79)

• La boîte Hacquard-Hammel... Merci pour l'hommage à ce grand Monsieur, avec qui j'ai parfois eu maille à partir – ce qui constitue une part significative des souvenirs de cette époque! – et qui a su tenir la belle maison alsacienne.

Dan Bihi-Zenou (AE 90)

• Le souvenir d'un homme droit et éthique.

Pierre Fize (AE 77)

• Jean-Pierre Hammel était pour les petits colégiens dont je faisais partie (promo 89) une belle figure. On se racontait des histoires sur cette espèce de figure tutélaire qui planait sur l'école, des histoires qui confondaient sans doute deux hommes, «Hammel» et de «Hacquard» puisqu'on les appelait ainsi entre nous, pas de monsieur, bien sûr... comme les contacts directs étaient rares ou distancés (la remise des carnets), c'était une figure plus fantasmée qu'autre chose, mais une figure fantasmée heureuse: la chevelure blanche, le corps droit, la bienveillance, comme un capitaine de navire situé un peu en hauteur (la hauteur de la fonction et la hauteur de l'adulte) mais à laquelle on fait grande confiance... L'école est en de bonnes mains, ça avance, tout va bien, ad nova...

Leslie Triste

• Et tellement parlante... Toutes mes pensées vont vers M^{me} Hammel qui a été un de mes professeurs préférés...

Adelaide Bujard Guillemaud (AE 80)

• J'en garde un souvenir émouvant et un profond respect. Cela a été pour moi un censeur d'une grande humanité et d'une très grande justice envers les élèves.

Florence Seignobosc Charier (AE 71)

• Monsieur Hammel, c'était le bon sens et l'équité au service de l'École et des élèves. C'était l'éducation avec un grand E et l'amour avec un grand

A. Voilà pourquoi il incarnait si bien l'EA.

Melvin Knight (AE 91)

• De l'humanisme avant tout quand l'intelligence et la bonté s'ajoutent à une autorité naturelle: quel Homme!

Laurence Levy (AE 79)

• Encore mille merci à l'enseignement de Mme Hammel et de M Hammel. Que de bons souvenirs pour l'élève très moyen que j'étais et qui a réussi grâce à leur travail.

Uzi Bonstein (AE 75)

• Le feu sous la glace... et ce regard d'un bleu intense... vous allez nous manquer!

Sol Marzellier de Pablo

• «Censeur» était la dénomination de sa fonction lorsque je l'ai connu. Un terme bien inapproprié pour quelqu'un qui, au contraire, par son autorité naturelle et son intelligence, amenait chacun à se déployer et à exprimer ses qualités.

Philippe Harant (AE 83)

• Un grand souvenir... Toutes mes condoléances à sa famille, son fils Eric, surveillant à la cantine à l'époque...

Stéphanie Legrand (AE 76)

• Ce regard qui nous apportait calme et sérénité...

Richard Pascal Beck (AE 80)

• L'homme qui tenait bon face aux influences, à la flatterie, à la vanité. Il n'y avait avec lui ni passe-droit, ni people, ni élite. Tous élèves, tous égaux! Merci de ce message d'Égalité que vous avez incarné.

Anne Fize (AE 83)

• Je dois énormément à Jean Pierre Hammel, qui fut sans conteste mon meilleur professeur de mathématiques. Si je suis architecte aujourd'hui, c'est entre autres grâce à lui. Quand je pense aux choses de la vie qui m'y ont emmené, le souvenir de ses cours de mathématiques de l'espace revient toujours en moment-clé. C'était il y a plus de 25 ans, je m'en souviens comme si c'était hier.

Cyrille Hanappe (AE 87)

• La fascination des mathématiques qu'il a su si bien transmettre reste encore vivace aujourd'hui (notamment l'introduction à la géométrie dans l'espace)... Je me souviens également de son élégante signature que nous étions plusieurs à imiter avec délectation. Un vrai prof. Un de ceux que l'on n'oublie pas.

Thierry Huchet (AE 87)

• Pour qui a été enfant de la boîte à caramel, certains noms sont inoubliables. Convoqué dans

son bureau pour cause de grande turbulence, j'avais été surpris de sa bienveillance (ma seule «réparation», au demeurant). Une pensée pour Madame Hammel que j'ai eu comme prof de magie et Éric, avec lequel on jouait au foot.

Pierre Rode (AE 82)

• 1970-77 - passage EA - rares moments réellement marquants sauf... justement, sauf. Mr. Hammel qui a su, à plusieurs reprises, me «trouver» et, à ces moments-là, j'ai existé et ai pu, avec ces moments présents non seulement continuer à devenir qui je suis maintenant mais aussi valoriser et ne pas perdre qui j'étais. Gratitude profonde. Souvenirs encore vivants pour moi de son regard bleu, regard vaste, paroles fortes convaincues/souvent convaincantes, sonorité de son rire, présence à la fois très mobile et incarnée, chemin vers son bureau ouvert. Mercis et coeurs à sa famille. Je ne serai pas à Paris le 28 - de loin, hommage à lui et sa vie.

Itaka Martignoni (AE 77)

• L'inoubliable regard bleu, ce sourire carnassier et patelin à la fois et Catherine Deneuve dans son bureau... Il est absolument certain que «Monsieur» Hammel comme nous l'appelions dans les années 70 aura marqué mon adolescence, directement ou indirectement... Et puis dans nos bêtises adolescentes il était la moitié de la boîte «hacquardhammel» à laquelle nous étions si fiers d'appartenir et à laquelle nous sommes encore plus fiers, grâce à eux, d'avoir été les participants d'une aventure pédagogique sans égale!

Gilles Cohen-Solal (AE 76)

• 1980-1981, entrée en Seconde. Prof de maths: M. Hammel, le sévère censeur au regard bleu laser. Et moi qui suis fâchée avec les maths... Aïe! Quand il nous appelle au tableau, on n'en mène pas large... Mais ce pédagogue hors-pair aurait fait comprendre les équations du second degré à un bout de bois. Et puis il a, outre son autorité naturelle et en réalité bienveillante, cette qualité si rare: le sens absolu de l'équité. Un grand monsieur, dans toute l'acception du terme, indissociable de son complice Georges Hacquard, de cette boîte «HacquardHammel» où il fit si bon grandir et commencer d'apprendre «le dur métier d'homme» guidés par des Maîtres d'une telle probité intellectuelle et d'une si vive intelligence humaine. Merci pour tout, cher M. Hammel.

Françoise Delivet-Guerand (AE 83)

• Je me souviens de son érudition, de sa gentillesse, de son humilité... et de sa passion pour la chantilly... Je me rappelle, lors du voyage à Venise en 1^{er}, durant un mois de février particulièrement humide, notre itinéraire culturel allant d'un café à une église à un café car il avait découvert le cioccolato con panna ...

Laurence Ballet (AE 82)

• *Austère au premier abord, il était, il est, celui qui laissait sa porte ouverte pour ceux qui avaient besoin de lui parler. Son sens de l'écoute était hors du commun. Par quelques mots et par son regard, il savait nous redonner confiance.*

Damien Mathieu (AE 80)

• *En hommage à Monsieur Jean Pierre Hammel: Par votre écoute, votre mystère, et surtout votre Force, votre Sagesse, et votre Beauté, vous m'avez aidé à devenir ce que je suis aujourd'hui et vous m'avez permis «d'endosser les habits des héritiers». Merci Monsieur. Ma petite voix s'ajoutera comme un petit maillon à la chaîne de l'amitié, de l'admiration et du souvenir qui je l'espère sera réalisée ce 28 Septembre prochain.*

Eric van Steenkiste-Delespierre (AE 74)



HOMMAGE À DONNER À LA FAMILLE MAIS À NE PAS LIRE

Monsieur Hammel a toujours été pour moi (et je pense que je ne suis pas la seule) un homme à la silhouette mince et sportive au regard bleu acier, à la chevelure blanche superbe et à la voix percutante.

Son regard perçant me traversait la conscience quand j'avais fait une bêtise (et Dieu sait que j'en ai fait beaucoup au long de mes douze années de scolarité à l'École) ou quand je n'avais pas assez travaillé (ce qui m'est arrivé trop souvent).

Sa fine silhouette, toujours élégante et sa belle chevelure, je les voyais toujours arriver avec appréhension même lorsque je n'avais rien à me reprocher (cela m'arrivait parfois).

Sa voix sèche me glaçait de peur, même encore un peu une fois devenue adulte, j'ose l'avouer... Et pourtant...

Et pourtant son regard savait si bien devenir malicieux, complice et enjoué (je me souviens du séjour à Auron pour préparer le bac où le premier, il a deviné l'amour que je portais à celui qui est devenu mon mari).

Et pourtant, il savait nous écouter et il était toujours là quand nous avions besoin d'un conseil, d'un avis et tout simplement quand nous avions besoin d'un confident.

Et pourtant sa voix savait devenir amicale, affectueuse et tendre quand il félicitait pour un effort fourni, un résultat brillant ou une action digne d'intérêt.

J'ai encore dans la tête le son de sa voix quand après 10 ans d'absence, je suis revenue à l'École pour inscrire mon fils: en me voyant de loin il s'est écrié «Oh Leduc» et j'ai compris que j'étais toujours dans sa mémoire et son large sourire et ses bras ouverts m'ont fait sentir que j'étais toujours dans son cœur.

Et pourtant...

Et pourtant il n'était ni un censeur autoritaire pour le plaisir, ni tyrannique et surtout jamais injuste...

Monsieur Hammel était la rigueur et la justice incarnées.

Il était sévère et nous savions bien qu'il était ainsi pour notre bien.

Nous sentions parfaitement qu'il croyait en nous, qu'il voulait nous mener le plus haut et le plus loin possible.

Oui, nous comprenions bien que sa sévérité cachait le grand intérêt qu'il nous portait.

Aussi, je voudrais vous rendre hommage, monsieur Hammel, non pas pour votre passé glorieux de résistant que nous avons trop longtemps ignoré et que votre cher complice, monsieur Hacquard, a rappelé l'année dernière ici même: je voudrais vous rendre hommage, monsieur Hammel, non pas pour votre magnifique action humanitaire en Afrique ou vos talents incon-

testables d'écrivain et de professeur de mathématiques, d'autres le feront beaucoup mieux que moi; je souhaite, monsieur Hammel vous rendre hommage, en mon nom de pur produit de l'École alsacienne qui fut pour moi une deuxième famille et même parfois la première; je souhaite, cher monsieur Hammel, tout simplement vous dire merci du fond du cœur car je n'ai jamais eu l'occasion de le faire.

Merci d'avoir été mon maître, mon mentor, mon surmoi.

Merci de m'avoir souvent remise dans le droit chemin.

Merci d'avoir suivi mon travail, mes succès et mes échecs comme vous l'avez fait pour des centaines et des centaines d'enfants.

Merci de m'avoir tant aidé à devenir une femme responsable.

MERCI à vous, à tous mes chers professeurs, à vous monsieur Hacquard, à l'École.

Merci, monsieur Hammel de m'avoir permis d'endosser l'habit des Héritiers.

Madame Hammel, Patrick mon copain d'enfance, tous vos enfants et toute votre descendance peuvent être fiers de vous, vous étiez un homme BIEN!

Reposez en paix.

Brigitte Amaraggi (AE 63)

IN MEMORIAM GUY VARENNE

PROFESSEUR D'HISTOIRE-GÉOGRAPHIE

À L'ÉCOLE ALSACIENNE DE 1956 À 1995 – 23 SEPTEMBRE 2013

Jean-Marie CATONNÉ
(Lettre lue par Pierre de PANAFIEU)

Isabelle HOPPENOT (APEEA)

Alain BARLUET
(Lettre lue par Pierre de PANAFIEU)

Eric VAN-STEENKISTE-DELEPIERRE
(texte dit par Georges CAUDRON)

Corine JURESCO

Marc MASUROVSKY
(lettre lue par Kathleen GROSSET)

Francine TRUC BRENNEISEN
(Lettre lue par Corine JURESCO)

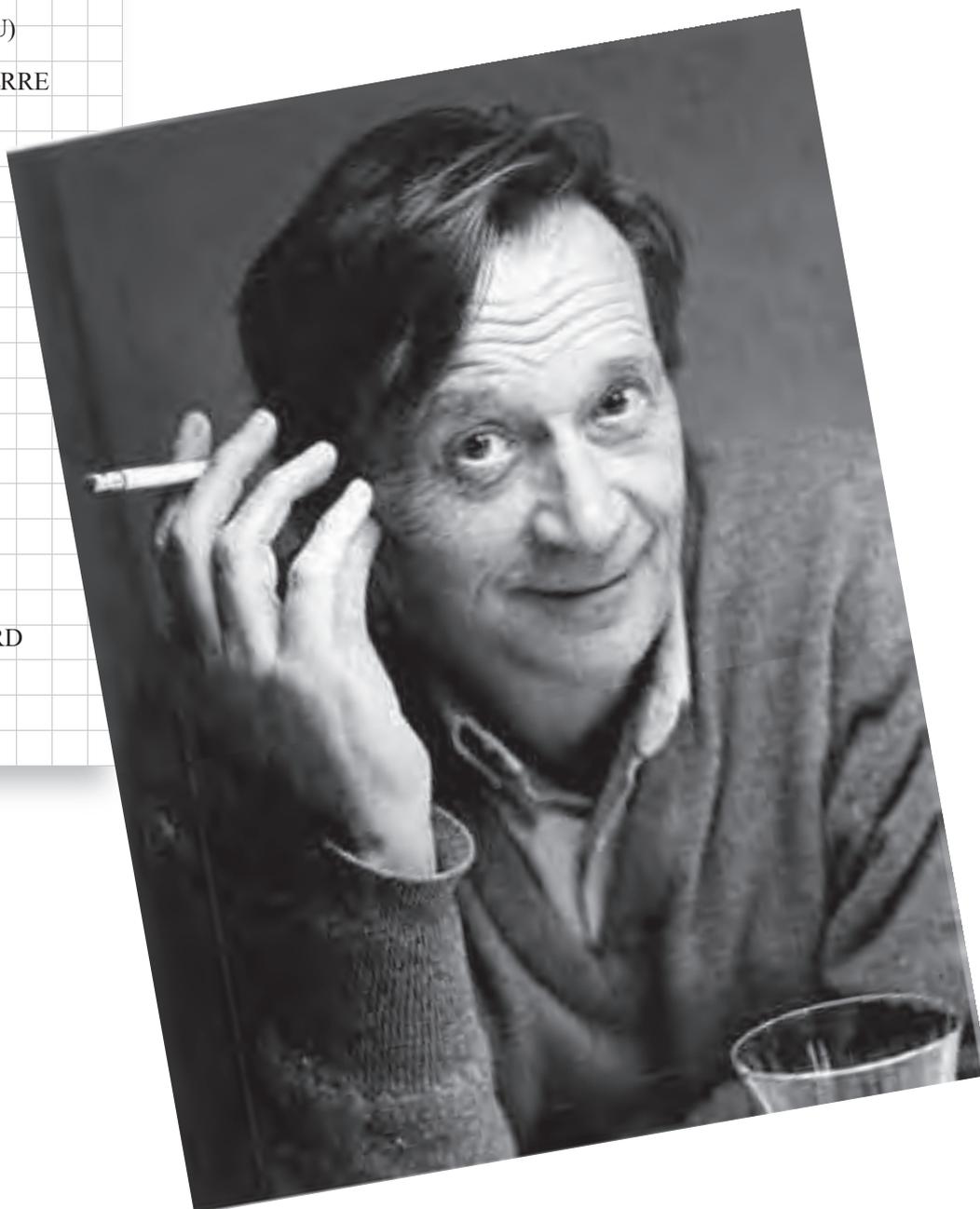
Emmanuelle HUISMAN-PERRIN

Marie-Hélène BAYLAC

Jean MENDELSON
(et Pervenche BERÈS)

Hommage de Tom O'TOOLE

Conclusion par Georges HACQUARD



JEAN-MARIE CATONNÉ
ancien professeur de philosophie

Mon cher Guy,

Pierre de Lanafium qui partage avec moi le privilège d'avoir été ton élève avant de devenir ton collègue et ami, a bien voulu me prêter sa voix pour pallier mon éloignement. Personne ne sera surpris de voir qu'avec toi qui nous faisions partager la passion pour l'Histoire, seule la géographie pouvait nous séparer.

Une mémoire tenace me renvoie à la rentrée de septembre 1961, en un temps où l'École alsacienne avait une classe préparatoire, où, jeunes bacheliers, le hasard nous avait donné pour cette première année universitaire un jeune prof au profil digne de la Nouvelle Vague, débarqué du lycée d'Alger où il venait de faire son service militaire. Tu devais avoir la trentaine, l'âge d'un grand frère, et déjà ce don d'éternelle jeunesse dont témoignent toutes les photos de classe où tu es le seul que l'on reconnaît immédiatement, quand des années d'enseignement nous font hésiter à mettre un nom sur le visage des autres.

D'emblée, nous avons été conquis, le mot est impropre qui laisserait croire à une domination hiérarchique de ta part ou à une soumission muette de la nôtre. Se dit plutôt par une parole lumineuse qui éclairait les contours confus du programme, soulignait que l'Histoire peut être rationnelle quand on ne la réduit pas à des anecdotes, même si elle est tragique pour les individus. Le récit que tu nous faisais des événements, car l'Histoire aussi se raconte, s'ancrait toujours sur un débat d'idées, et tous ceux qui ont été tes élèves, collègues et amis, savent combien

tu aimais les débats d'idées, loin des querelles idéologiques non pour nous contredire, seulement pour nous laisser le temps de comprendre que nous étions de ton avis.

Tu avais un pouvoir inné de séduction qui s'exerçait sur tous, et pas seulement sur l'autre moitié de l'humanité, qui aurait pu rendre jaloux les garçons, comme si un dieu d'humour aristocratique, ennemi de l'égalité, avait décidé de faire converger tous les dons sur une seule personne. Tu séduisais par ta présence intellectuelle, ton autorité morale, sans jamais jouer au séducteur. Il te suffisait d'être toi-même, simplement, avec élégance.

Tu n'avais pas l'esprit moqueur et ne méprisais personne, ayant un sens profond de notre humanité commune, conscient de nos limites à tous. Jamais tes évidentes ^{qualités} ne te firent revendiquer une quelconque supériorité. Homme parmi les hommes, allié à une pudeur de sentiments héritée sans doute de tes origines ^{nordiques} que tu dissimulais sous le masque de ton pseudonyme.

Mon cher Guy, un demi-siècle d'amitié, c'est lourd à porter, tant de souvenirs s'entremêlent, d'autant qu'il faudrait y associer Pierre Lamy et Louis Havon qui auraient pu disserter à ma place... Tu comprendras pourquoi, en écrivant ces quelques lignes, toi qui avais l'éternité du grand frère, je me suis soudain senti vieux.

Jean-Hainé

ISABELLE HOPPENOT
AE 1984 et membre
du Comité de l'APEEA

Mary-Ange Hurstel, présidente de l'APEEA, qui ne peut être présente parmi nous ce soir, m'a demandé de représenter l'Association des parents d'élèves pour cet hommage à Guy Varenne.

Il se trouve que j'ai été son élève en terminale B il y a exactement trente ans et je suis donc très honorée d'avoir le privilège d'être un des portes paroles de l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui.

Il n'est pas exagéré de dire que Varenne (car c'est ainsi que nous l'appelions) était un des «monstres sacrés» du corps professoral de l'École à l'époque. Tout le monde le connaissait de nom et rêvait de l'avoir comme prof.

J'ai eu cette chance et tous les conseils qu'il m'a donnés alors, notamment celui de lire Le Monde tous les jours pour préparer Sciences-Po, m'ont été fort utiles.

Je me suis souvenue, en préparant ce mot, d'un de ses cours qui portait sur les grandes puissances mondiales à travers les âges. Il nous avait expliqué les rôles successifs de la Grèce antique, des empires romain, puis byzantin, et beaucoup plus récemment de la France, de l'Angleterre et des États-Unis. Il avait conclu en parlant de la Chine, qui serait la prochaine grande puissance. C'était au cours de l'année scolaire 1983/1984.

Guy Varenne était donc un professeur d'histoire qui nous a appris très jeunes à décrypter les tendances de l'avenir à la lumière du passé.

Tous ceux qui se souviennent de lui savent à quel point son enseignement et sa personnalité ont beaucoup apporté aux élèves de l'École.

ALAIN BARLUET
AE 1978

C'est pour moi un très grand regret de ne pas pouvoir être présent, ce soir, pour participer à cet hommage que nous rendons à notre ancien professeur, Guy Varenne. Je me trouve actuellement à New York où je dois «couvrir» pour le Figaro l'assemblée générale de l'ONU qui se déroule cette semaine.

Dans mon empêchement à être ici, aujourd'hui, il y a peut-être un signe: si j'ai eu envie un jour de devenir journaliste, d'être un témoin de l'actualité internationale, de courir le monde, c'est bien grâce à Guy Varenne, et à quelques autres professeurs de l'École Alsacienne - bonsoir cher Jean Mendelson, Monsieur l'Ambassadeur...-, je regrette doublement de ne pas être là ce soir pour pouvoir te saluer.

Dans la foule confuse des souvenirs, je retiens quelques images. D'abord, bien sûr, l'élégance et le charme d'une silhouette fluide d'acteur américain, sa mèche, son regard. Dans nos yeux d'adolescents, «Varenne», c'était un peu Robert Mitchum et Gary Cooper réunis.

Mais, pour moi, «Varenne» c'était aussi la rigueur, l'écoute, la clarté de cours parfaitement construits. Et surtout, surtout, c'était cette capacité de faire de l'histoire et de la géographie, des matières éminemment VIVANTES, et qui nous captivaient.

Je le revois encore entrer dans la salle de cours, en début d'après-midi, avec Le Monde sous le bras. C'était les années soixante-dix, je me souviens de certaines «unes» du journal, Arafat et les Palestiniens, la guerre du Liban, la Guerre froide... Le tumulte des événements était là, en lisière de la classe mais bien présent. Guy Varenne nous aidait à y voir clair.

Depuis plus de trente-cinq ans, il me semble que je n'ai pas cessé de feuilleter le grand livre -et les journaux- que nous avons ouverts avec lui. Et aujourd'hui, je réalise, qu'au fond, ce maître -oui, c'en était un-, ce maître m'a toujours accompagné, après avoir contribué à faire naître chez moi une passion, la passion de mon métier.

Pour tout cela, et pour tout le reste, Cher Professeur, je vous suis, nous vous sommes, infiniment reconnaissants.

G.H. O'TOOLE
ancien professeur d'anglais

J'ai connu Guy Varenne pendant plus de quarante ans. Il possédait toutes les qualités qu'un homme peut désirer: l'intelligence, la distinction, l'élégance, le charme, et avant tout la modestie.

Il était adoré de ses élèves qui appréciaient son grand talent de professeur. Guy était «l'homme de qualité», le vrai gentleman. On ne saurait oublier combien Guy a contribué à la réputation de «cette école pas comme les autres»;

Depuis que je suis à la retraite, il a souvent occupé mes pensées. Parfois je sens encore le contact de sa poignée de main, qui était toujours à la bonne température, assez fraîche, assez chaleureuse, exprimant un sentiment unique d'affection: sèche, mais pas de la sécheresse du désert, mais plutôt sèche comme un très bon xérés.

«Quand j'ai peur -comme le disait Keats- du jour où je ne serai plus», je me console en pensant aux bonnes années du passé: le souvenir des rires, des pleurs, de la paix ressentie devant la mer changeante, des amis disparus. Sont-ils heureux? Je ne sais. Mais moi je suis heureux de les avoir tant aimés.

Barneville Carteret septembre 2013
Traduit par Yvon Geffray

**ERIC VAN-STEENKISTE-
DELEPIERRE
AE 1978**

Ce soir je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir être parmi vous pour cet hommage. Je suis retenu par l'une de mes nombreuses activités au sein de la vie de la cité. Cet engagement, je le dois certes à ma famille, mes ancêtres, mon éducation mais surtout à l'École alsacienne, mon École! Et à un certain nombre de maîtres. Ils se reconnaîtront ici.

Guy van Renterghem est pour ainsi dire entré dans ma vie un jour de 1970 lorsque j'ai franchi pour la première fois ce porche du 109 de la rue Notre Dame des Champs, pour tourner ensuite tout de suite à gauche et rejoindre une petite maison où se trouvait ce que je croyais être à l'époque la salle des professeurs.

Il était grand, blond, élégant, l'œil rieur à l'énoncé de mon nom de famille... et pour cause! C'est devant lui que je passais ce que l'on appelait alors le «grand oral» d'admission à L'École alsacienne.

Nous ne nous revîmes que fort peu: j'étais en seconde C. Mes faiblesses en mathématiques furent telles qu'un passage en 1^{re} B me fut fortement conseillé. Je profitai donc des vacances scolaires d'été pour me mettre à niveau en économie afin d'être prêt pour la rentrée de septembre.

Lors de rentrée des 1^{ers}, je découvris de nouveaux professeurs dans ce gymnase Charcot qui m'accueillait pour la seconde fois. Nous primes possession également de nos classes, cette fois-ci localisées dans des Algéco situés non loin, signes du manque de place au sein de l'école à cette époque (lorsque je «surfe» sur le site de l'Alsacienne, je m'aperçois que je ne serai peut-être pas dépaycé en 2013). Signe que nous interprétions également déjà à l'époque, sans doute à tort, comme un début d'émancipation avant le fameux passage rue Leverrier que toutes et tous convoitions tant! N'étions-nous pas déjà à part et en quelque sorte un peu en hauteur par rapport au reste du Grand collège...

Dès le premier cours d'économie, je ne pense pas aujourd'hui par trop m'avancer, le charme opéra avec l'ensemble de la classe. Guy Varenne savait nous captiver, nous enseigner, au sens noble du terme, une science économique, nouvelle pour certaines et certains d'entre nous... et nous l'apprîmes un peu plus tard également nouvelle pour lui. Il le fit par le prisme de l'Histoire, matière ô combien maîtrisée par lui!

Dès le départ, les règles furent claires: travail en équipe et travail individuel seraient alternés, afin de nous préparer aux études universitaires à venir. Influence de Princeton? Lecture d'un quotidien par jour avec réalisation d'une revue

de presse le soir en vue des 10 minutes de discussion en cours le lendemain. Pour beaucoup le choix se porta sur le prestigieux Monde. Influence de la pile de ce quotidien entassée sur le plancher et sur les sièges de sa voiture garée non loin dans la rue? Je ne le sais. Lecture également d'un hebdomadaire de notre choix, en privilégiant l'alternance de la sensibilité politique de celui-ci dans le but de former justement notre intelligence à la pluralité nécessaire de l'information et de ses sources, afin de former ce qu'il convient d'appeler un «esprit critique».

Cette année-là, je fus l'auteur d'un mémoire sur le port de Boulogne sur Mer, que j'ai conservé. L'un de mes condisciples, devenu depuis réalisateur de cinéma, nous gratifia quant à lui d'un superbe mémoire réalisé sur pellicule et portant sur les banlieues.

Lorsqu'il nous expliquait le circuit économique, Guy Varenne prenait volontiers l'exemple d'un négociant en cacahuètes et d'un fabricant de brosses à dents. Au bout de quelques semaines nous le primes alors au mot lors d'un chahut au cours duquel il vit, quelque peu interloqué, une trentaine de têtes se pencher simultanément vers leurs serviettes et/ou cartables et en ressortir, à l'annonce d'un premier exemple de fonctionnement de notre économie, avec un magnifique sachet de cacahuètes salées acheté pour l'occasion et lors de l'abord d'un second exemple, brandir fièrement vers le plafond des brosses à dents. Aujourd'hui encore lorsque j'explique le circuit économique, lors de certains débats y compris au sein du Conseil Économique Social et Environnemental de Picardie je me sers parfois de ces exemples... non sans un sourire intérieur. Et je sais ne pas être le seul!

En terminale, nous découvrîmes le charme discret de l'annexe de la rue Leverrier: son éloignement du 109 tout d'abord, son absence de cour de récréation ensuite avantageusement remplacée par le Chartreux ou par l'autre café (Les facultés?) encore plus proche de nos locaux, et bien sûr la paternelle présence d'un philosophe hongrois de renom, M. Lazlo Németh, chargé en quelque sorte de veiller sur nous. Ses alertes à la bombe régulières enfin, Mission diplomatique Nord Vietnamienne voisine et négociation des accords de paix avec les États-Unis oblige! Guy Varenne nous fit partager au cours de cette année, du moins à 3 d'entre nous, son goût pour les Gitanes blanches avec filtre et pour les discussions sur le zinc devant un petit noir lors des interours. Les mêmes Gitanes qui trônaient entre les piles de Monde dans sa Fiat!

Au moment du baccalauréat, nous fûmes un certain nombre à avoir été invités dans un proche village de Fontainebleau, pour ce que l'on appelait alors «un moment de convivialité». Je crois me souvenir qu'un poney occupait une partie de la propriété.

Après le baccalauréat et un prix d'économie obtenu au sein de l'école, j'entrais à Assas... en

Sciences économiques bien sûr! Très vite plusieurs d'entre nous se sont retrouvés à la tête de groupes de travail étudiants. Guy Varenne nous y avait si bien préparés.

Les années ont passées, l'âge des bilans de vie est venu. Et lorsque je me suis penché sur mon sillon de vie, lors de cette fameuse cinquantaine, j'y ai souvent trouvé l'empreinte morale de cet homme, et de sa pensée. Sa force tout d'abord, qu'il nous a transmis à toutes et tous. Sa sagesse ensuite qu'il nous disait falloir appliquer dans toute décision, et tout particulièrement dans la recherche du bien public, de l'intérêt général. La Beauté enfin de sa réflexion, de sa pensée. Sans oublier bien sûr son éternel sourire, parfois énigmatique, toujours bienveillant. Le croisement de ses doigts enfin sur un briquet et/ou un paquet de cigarettes, si caractéristique qu'il était et qui reste encore en quelque sorte pour moi sa signature.

Il enseigna à Sciences Po, j'y passais également, mais un peu plus tard, autre signe de cheminements proches.

Dans cette Picardie que j'aime tant, j'ai «posé mes valises» dans un petit village portant le nom de... Varennes! Hasard? Signe du destin?

En décembre 2009, je repris contact avec lui afin justement de lui exprimer cette reconnaissance que je lui dois. Il se souvenait de moi et, modeste, trop modeste, me précisa qu'il s'étonnait d'avoir eu autant d'influence que cela dans une discipline qu'il connaissait peu.

En mai dernier, nous nous sommes retrouvés un certain nombre dans une petite église de village afin de lui rendre hommage, de l'accompagner au moment de son dernier voyage vers ce que d'aucuns nomment le Paradis, et d'autres l'Orient éternel. Peut-être y a-t-il retrouvé Pierre Lamy, Jean Pierre Hammel et quelques autres. Je n'ai qu'un seul regret aujourd'hui, c'est celui de n'avoir pas eu l'occasion de le revoir à nouveau, de ne l'avoir parfois que croisé à Montparnasse, lui sur un passage pour piétons et moi dans les embouteillages, de n'avoir pu lui exprimer combien il a été et est toujours pour moi ce que l'on appelle en termes marins un phare et une balise.

Aujourd'hui, privilège de l'âge, je peux enfin vous appeler Guy et non plus Monsieur ou Monsieur le professeur. Je vous remercie donc Guy pour tout ce que vous nous avez transmis, pour votre écoute, votre cheminement à nos côtés tout au long de ces années d'enseignement. Je suis fier d'avoir été l'un de vos apprentis et de vous avoir eu comme maître.

Celui que vous appelez Steen avant de l'interroger et/ou de l'envoyer au tableau.

CORINE JURESCO
AE 1980

«Oui, c'était un grand homme, un maître au sens plein du mot. Quelle chance inouïe de l'avoir connu... je l'ai toujours su, mais c'est évidemment dans ces soirs douloureux que l'évidence apparaît dans sa pleine lumière. Quelle chance, vraiment!

Rien n'est plus important dans la vie d'un adolescent que ces rencontres-là.

Pour ma part, sa confiance m'a guidée, révélée. Il m'a éclairé les mystères de l'Histoire, et les méandres des premiers préceptes de l'Économie (pour laquelle je n'étais pas très douée) en 1^{re} et terminale.

C'est drôle, je me souviens de ses réticences au fait que je me lance dans le théâtre, il me trouvait l'âme littéraire, il aurait préféré que je fasse Hypokhâgne, ou Sciences Po, moins risqué qu'une carrière de comédienne...

Alors qu'avec lui, l'Histoire devenait une vraie scène de théâtre! Je le vois encore sous le bureau, en train de mimer les poilus de 1914 dans les tranchées...

Sa passion était intacte, sa bienveillance profonde.

Et surtout, il nous apprenait à réfléchir par nous-mêmes, à être curieux du monde qui nous entoure, sans idéologie, l'esprit à l'affût...

Il nous a appris à être des esprits libres!

Et qu'il était beau, mon dieu, quelle classe internationale! Avec ce physique de seigneur, la moitié de la classe était déjà subjuguée...

Aujourd'hui que je viens de mettre en scène deux spectacles, sur deux grands hommes «libres» (Romain Gary, et Vladimir Jankélévitch), je pense à lui avec une profonde reconnaissance...

Car il nous appris à nous méfier des schémas préétablis, du prêt-à-penser, à n'appartenir «à aucune chapelle»; mais plutôt il nous a donné de vrais outils pour que nous essayons autant que possible de comprendre, de penser par nous-mêmes, et je lui dois tellement pour ça.

Alors ce soir, pour apaiser ma peine, je me tourne encore vers Vladimir Jankélévitch:

«Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été; désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu, est son viatique pour l'éternité.»

Merci Monsieur Varenne d'avoir été. Et d'être toujours, un exemple.

Toutes mes condoléances les plus sincères à sa famille.

Tendrement à tous.

MARC MASUROVSKY
AE 1973

De temps en temps, je me demande ce qu'aurait été le parcours de ma vie sans Guy Varenne. Au risque de paraître sentimental et un peu mélodramatique, je dois avouer que Guy Varenne a joué un rôle essentiel dans ma vie que je n'ai reconnu que bien des années après que j'eus quitté l'École Alsacienne, bac en poche, à destination d'Antioch, une université située à Yellow Springs, un petit patelin de l'Ohio.

De tous les professeurs que j'ai connus durant mes douze années à l'École alsacienne — eh oui, de 1961 à 1973! — c'est Guy Varenne qui remporte la médaille d'or.

Fin, drôle, attentionné, sévère quand il le fallait, indulgent mais précis dans ses propos, je savais toujours où m'en tenir dans sa classe. Quand il m'interpellait, c'était «Masu». Mais si j'entendais «Masurovsky», je savais pertinemment bien qu'il allait me donner du fil à retordre...

Son ouverture d'esprit, son désir d'encourager les débats, même contentieux, afin de développer notre «esprit critique» m'ont servi d'exemple pour toujours. Son refus des dogmes de tous genres, sa façon de nous taquiner quand nous étions si fiers d'être «à gauche», je le prenais bien puisqu'il nous chahutait pour une seule raison: réfléchissez avant d'agir!

Je me souviendrai toujours du débat qu'il organisa sur le marxisme et le capitalisme. Il demanda aux élèves «de droite» de défendre le marxisme et aux élèves de «gauche» de défendre le capitalisme. Bien évidemment, c'est la «gauche» qui a gagné en prônant allègrement les bienfaits du capitalisme! L'humour de Varenne...

Enfin, si je retiens une qualité de Varenne, c'est son empathie vis-à-vis de moi, son élève, et le respect qu'il me portait que j'étais fier de lui rendre. À chaque fois que je retournais à Paris pour visiter mes parents, je lui téléphonais pour qu'on se retrouve au café près de la rue d'Assas où j'avais passé des heures entières à jouer au flipper... Il prenait plaisir à me dire que, de la petite bande de «gauchistes» qu'il avait dans sa classe, je m'en étais bien tiré...!

C'est avec douleur que j'ai appris sa disparition. Mais j'éprouve la satisfaction ultime de l'avoir eu comme guide et comme conseiller lorsque j'en avais le plus besoin.

À la vôtre, cher Professeur.
Affectueusement.

FRANCINE TRUC BRENNEISEN
AE 1974

Monsieur Varenne, alors que j'étais à votre recherche, alors que les instruments de communication la rendent si facile, vous vous êtes reclus et je n'ai pas pu vous dire... Et je ne peux plus vous dire...

Merci, mille mercis, merci pour m'avoir fait passer en première et de me dire, «tu vas rater ton bac mais redoubler une première, c'est stupide.»

Je n'ai pas osé vous dire qu'au lieu de me sentir vexée au contraire, l'idée était géniale, vous m'avez fait confiance.

Merci de ce jour où vous m'avez dit: «tes copains font grève et vont défiler, n'y va pas, ils t'en voudront, mais pendant ce temps là je vais t'aider, viens à l'école, je vais te faire cours.»

Merci du dernier soir des épreuves où vous nous avez tous emmené au cinéma voir Le jour le plus long. Nous finissions nos cours et pourtant cette soirée, et les débats qui ont suivi, nous donnaient envie de les recommencer.

Merci Varenne, Mazamet n'a plus de secret pour nous, c'était votre référence, grâce à un événement médiatique, vous en avez fait notre référence, bon ... caser Mazamet quand on abordait l'économie chinoise, ce n'était pas facile... mais vous l'avez fait!

Merci de nous avoir raconté le plus incroyable bizutage fait à un professeur par ses élèves, histoire de cercler à la craie au sol, professeur qui a ainsi fini son année scolaire sur un pied. Il fallait être sûr de votre ascendance ou confiance en nous, pour nous défier ainsi de toute tentative de vouloir égaler ce défi démoniaque.

Merci, grâce à vous j'ai enfin aimé l'histoire, la géographie, la Chine et Mazamet! Grâce à vous je me suis mieux aimée; en gagnant votre estime, j'ai gagné la mienne.

Pardon mes autres professeurs, vous le savez, j'ai tellement aimé l'École, que j'en ai aimé mes professeurs, Mais pour moi, Varenne restera le plus fantastique professeur que j'ai jamais connu.

**EMMANUELLE
HUISMAN-PERRIN**

Je me souviens de ce beau professeur que j'ai eu la chance d'avoir eu trois ans, en quatrième en première et en terminale;

Je me souviens qu'il s'asseyait sur le haut de la chaise, en équilibre instable, et qu'il ne s'est jamais cassé la figure...

Je me souviens que du haut de sa chaise il se payait le luxe de nous regarder la tête penchée, et d'un grand mouvement théâtral il relevait sa mèche blonde en opérant une magistrale transition tout en nous fusillant du regard si on bavassait...

Je me souviens que politiquement nous n'étions jamais d'accord et que Guillaume en cours me servait d'interprète comme si moi politiquement je fulminai au lieu d'argumenter...

Je me souviens de l'avoir croisé rue Le Verrier, j'étais alors et en mobylette et en khâgne et il m'a demandé le plan de ma dernière disserte d'histoire et il m'a juste dit «c'est bien»... Il avait l'air content et fier...

Je me souviens qu'il est venu à notre mariage à Valmondois avec Françoise et qu'il nous a offert les œuvres de Jin Ping Mei en Pléiade... J'étais très heureuse qu'il soit là...

Je me souviens qu'il me demandait souvent des nouvelles de «mon» Perrin...

Je me souviens de ses rapports avec Marion, de sa fierté de père, avec elle comme avec les trois autres... Fier de nous tous, ses enfants, ses élèves, il l'était vraiment, comme un père et un prof timide au fond, et qui se savait et faillible et respectueux...

Je me souviens de cette fierté envers Guillaume et envers les Sciences Po Enarques... mais avec Guillaume spécialement...

Je me souviens de notre présence dans l'amphi Chapsal, comme maître de conf' à Sciences Po avec Panaf et Varenne, on était devenu des grands et ses collègues...

Je me souviens des déjeuners avec Guillaume au siège de la SNCF ou à Marlotte avec Françoise et Pita.

Je me souviens de la chance que j'ai eu d'avoir une maison pas loin de la sienne, et de pouvoir le voir et l'entourer un peu à la fin...

Je me souviens qu'on est venu avec Karin dans le beau salon de Marlotte et qu'il se rappelait de tout... comme quelqu'un d'archi attentif et content, notre vie était aussi un peu la sienne...

Je me souviens que jusqu'à la fin il avait des airs d'adolescent souriant et drôle... élégant jusqu'au bout, classe, chic et beau...

Je me souviens de ce magnifique article de Guillaume sur lui dans Clés... paru un tout petit peu trop tard mais dont il connaissait la teneur

sinon la lettre et que je lis, me faisant aujourd'hui et par un curieux retour des choses l'interprète de Guillaume: «Cet homme vous poussait à réfléchir Il était de droite avec des idées de gauche, de gauche avec des idées de droite. On parlait alors beaucoup de l'Union soviétique dont l'image était toujours exagérée dans un sens ou dans l'autre et il nous disait: «Vous avez le droit de ne pas me répéter les banalités qui courent partout, et le devoir de revenir aux faits pour bâtir vos convictions.»

Je me souviens de son appétit d'histoire qui ne l'aura jamais quitté, de son ouverture d'esprit, de son intérêt pour les autres et pour les belles femmes...

Je me souviens encore de sa voix gutturale, profonde et douce et de son humour...

**MARIE-HÉLÈNE BAYLAC
(KNIGHT) ancien professeur
de histoire-géographie**

La comparaison semblera peut-être osée à certains, pourtant je la fais!

Guy tenait de Panoramix, le druide du village d'Astérix. Il en avait la sagesse; comme lui il imposait le respect. Quand quelque débat important secouait la salle des profs, s'il prenait la parole – rarement – tout le monde faisait silence et l'écoutait. Car il était en général la voix de la conciliation, celle qui proposait des solutions pour apaiser les tensions.

De Panoramix en revanche, il n'avait pas la barbe: son élégance nonchalante le lui aurait interdit. Il n'avait pas non plus la potion. Ou, peut-être l'avait-il et ne le savions-nous pas. Car, sinon, comment aurait-il fait pour fasciner à ce point ses élèves? Je me souviens, nouvellement arrivée à l'École, de jeunes filles de terminale me disant, en début d'année, avec un air de défi: «L'an dernier, j'avais Monsieur Varenne». Défi, il y avait. Il fallait prouver très vite à mon auditoire que moi aussi j'étais capable de leur expliquer le monde et leur communiquer ma passion.

Tout contribuait à l'aura de Guy: avant tout bien sûr ses connaissances et ses capacités d'analyse, nombre d'élèves découvraient avec lui la géopolitique à une époque où elle était marginale dans l'enseignement secondaire; mais il y avait aussi un certain nombre de «signes extérieurs» du savoir: le cours qu'il assurait à Sciences Po, la lecture du journal Le Monde dès sa sortie, à la récréation de l'après-midi, des prises de position parfois à contre-courant des opinions habituelles – notamment sur le conflit yougoslave, au début des années 1990 –, la participation comme auteur à des manuels scolaires que – suprême élégance – il conseillait de lire mais n'utilisait pas en classe.

Guy Varenne apparaissait comme un être à part dans le groupe des professeurs d'histoire, bien plus qu'un professeur d'exception, un humaniste porteur de l'esprit de l'École. À ce titre, il y est toujours présent.

JEAN MENDELSON
AE 1973

**AVANT DE LIRE SA PROPRE LETTRE,
JEAN MENDELSON LIT LA LETTRE
QU'IL A REÇUE DE PERVENCHE BERÈS
(AE 75)**

Pour Varenne

Dans une scolarité, il y a 2, 3 professeurs qui marquent, Varenne, comme nous l'avons tous appelé, figure pour moi tout en haut de cette liste. Il nous a enseigné avec passion, incarnation et élégance l'histoire, la géographie et l'économie à l'âge où l'on forme son rapport au monde après le coup d'État contre Allende au Chili ou la première crise du pétrole. Dans la bande à Pepy, comme il nous appelait parfois, cela a marqué mon chemin pour toujours. Cela a aussi été possible parce qu'il savait nous emmener au delà des tracasseries scolaires.

Pourtant, lorsque bien après nous avons échangé, il avait souvent cette inégalable coquetterie de me dire: «il n'est pas possible que ce soit moi qui t'ait inculqué les premiers éléments d'économie ou alors tu as tout oublié et tu as bien fait...». Une manière bien à lui j'imagine de garder le lien avec ses élèves...

Après l'École, j'ai eu la chance de le voir de temps en temps presque aux quatre coins de France, et même si nous n'avions pas la même idée à propos de la constitution européenne, je crois qu'il avait su mettre ce désaccord de côté.

Merci à lui pour ce qu'il a fait de nous, merci aussi à tout ceux qui nous permettent aujourd'hui de nous réunir en son honneur, même si je ne suis avec vous qu'en pensée depuis les journées parlementaires à Bordeaux. Et merci à Jean d'être le porteur de mon message.

Mon vieux Guy,

Quand je te le rappelais, tu ne t'en souvenais pas. C'était le jour de la rentrée des enseignants, la veille de celle des classes, il y a plus de quarante ans. Pourquoi as-tu immédiatement pris sous ta bienveillante protection le tout jeune enseignant débutant que j'étais, recruté la veille, un peu dans l'urgence, par Jean-Pierre Hammel? Cette journée ensoleillée, qui s'est achevée au bar des Chartreux – comme tant d'autres journées de la décennie qui suivit –, n'a jamais quitté ma mémoire. Ce grand collègue, qui irradiait au-dessus d'une communauté pourtant riche en fortes personnalités, m'en imposait: pas vraiment intimidé mais pas vraiment à mon aise, à peine plus âgé que les plus anciens des élèves qui m'étaient confiés, j'ai ressenti aussitôt à ton égard quelque chose comme de l'admiration spontanée. Cette admiration devait vite se transformer en une amitié que mon départ de l'École vers une autre vie, un autre service public, devait paradoxalement renforcer.

Élégance et bienveillance étaient sans doute les traits qui apparaissaient chez toi, dès le premier abord, avec le plus d'évidence: tu étais naturellement bienveillant et intéressé par ton interlocuteur, avant de te forger un jugement sur lui, qu'il s'agisse d'un élève, d'un collègue, ou d'ailleurs de qui que ce soit. Dans un groupe de fortes têtes, d'où les bons mots et les flèches acérées fusaient à rythme soutenu (n'est-ce pas, Louis Hamon? n'est-ce pas, Pierre Lamy?), tu ne retenais pas ton rire mais restais un peu en retrait, avec une élégance constante, et réservais ton ironie pour la lumière de ton regard à la fois bon, souriant et légèrement, amicalement moqueur.

Chargés de l'enseignement en Histoire de la plupart des grandes classes, nous avons rapidement constitué tous deux un binôme de contraires: le grand blond et le petit brun; le costume cravate et le col roulé; l'homme de droite dans sa maturité, qui avait conservé de son (rapide) passage à gauche le respect envers les motivations de ses adversaires, et l'homme jeune très à gauche qui apprenait à tes côtés la tolérance, l'écoute de l'autre et le goût pour les interminables mais toujours fraternelles controverses idéologiques, historiques, politiques.

Un jour de 1974 ou 1975, un élève facétieux avait distribué les photocopies d'un dessin de

Jacques Faizant, qui avait croqué deux compères qui pouvaient nous ressembler, et qui s'injectaient dans une série de bulles du Figaro: «Gauchiste! – Réac!», «Communiste! – Fasciste!», «Staline! – Hitler!», avant de se prendre par l'épaule et de s'asseoir devant un écran de télévision; «Bon, ça va tout ça, mais on ne va pas pour autant... – ...rater France-Brésil!». Il l'avait intitulé «Le débat Varenne-Mendelson». Je garde un souvenir précis de ces déjeuners de la «cantine des profs» du lundi, où les habituelles compagnes de table, Micheline Meillassoux et Nicole Hammel, moquaient la passion que nous mettions à commenter le match de la veille et à oublier ce jour-là nos habituels sujets de dispute. Combien d'après-midi ou de soirées au Parc des Princes, pendant trois décennies?

De cette équipe de l'École des années soixante-dix, je crois que tu étais perçu comme le plus rayonnant, le plus respecté, le plus consensuel, le plus aimé. Quarante ans plus tard, éloigné géographiquement de tous ceux qui ont aujourd'hui le cœur lourd, sans pouvoir partager avec eux cette envie de t'évoquer, ce besoin d'échanger nos souvenirs et nos tristesses, je veux te dire combien est grand le chagrin que je ressens devant ton départ. Nous savons que nous devons tous nous y préparer: la mort de nos amis les plus chers doit nous apprendre à surmonter la douleur de la nostalgie; mais avec toi, mon vieux Guy, cet apprentissage est une épreuve dont je ne soupçonnais pas la difficulté.

La Havane, le 1^{er} mai 2013.

PASCAL KRIEF
AE 1984

Chère Marion, Chers tous,

Nous qui avons eu la chance qu'il soit notre enseignant, n'oublierons jamais les cours de Guy Varenne, qui nous ont à jamais fait aimer l'Histoire contemporaine.

Nous n'oublierons jamais l'enthousiasme qu'il mettait à nous mimer, un pied sur la table, Khrouchtchev lançant sa chaussure à la tribune de l'ONU, et tant d'autres épisodes de l'Histoire qui nous paraissaient bien pâles et bien abstraits dans les manuels à côté de la fougue et de la passion avec lesquelles il nous les racontait, les transformant en une Histoire incarnée qui nous concernait tous – et dont nous attendions avec impatience qu'il nous conte le prochain épisode.

Nous n'oublierons jamais ses analyses subtiles et parfois très drôles, qui nous faisaient comprendre les enjeux du monde contemporain, mais aussi méditer sur les coulisses du pouvoir politique, diplomatique, et institutionnel.

Il va sans dire qu'une bonne partie des jeunes filles de terminale étaient secrètement amoureuses de ce merveilleux professeur, que l'on ne pouvait dissocier de sa mèche blonde, de son teint hâlé, de son loden vert et de son imperméable mastic.

Ce conteur hors pair était aussi un enseignant parfois impitoyable, dont l'exigence, plus encore quand on l'avait informé de notre intention de faire Sciences Po, nous faisait infiniment progresser.

J'ai enseigné moi-même pendant plusieurs années et je pense que c'est notamment par l'enthousiasme qu'il savait communiquer à ses étudiants que j'ai pu ensuite moi-même enseigner avec enthousiasme et passion.

Guy Varenne est l'un des enseignants de l'École qui m'a le plus apporté et c'est en bonne partie grâce à lui que j'ai eu l'envie d'entrer à Sciences Po.

Je vous prie de croire, chère Marion, chers tous, en l'assurance de ma mémoire la plus fidèle, et de ma profonde sympathie face à l'épreuve que vous traversez.

PIERRE DE PANAFIEU
directeur

De 1956 à 1995, Guy Varenne a été le professeur que tous les élèves souhaitaient avoir, avant même d'avoir commencé la première heure de cours. Sa réputation le devançait de génération en génération. Les petits frères rêvaient de ses cours en écoutant leurs aînés, bien avant d'atteindre l'âge d'être ses élèves. L'année commençait par un tableau de l'histoire de l'humanité, du paléolithique à la veille du début de notre programme. Un moment unique, limpide, plein de souffle et d'intelligence. Nous qui pensions jusqu'à lors que l'étude de l'Histoire se confondait avec l'apprentissage de longues listes de dates, découvrons que l'Histoire pouvait se vivre et se penser dans le même mouvement, celui dans lequel Guy nous emmenait.

Qui a pu oublier l'Affaire Dreyfus jouée – je dis bien jouée – par Guy? Tour à tour Dreyfus, du Paty de Clam, la femme de ménage émargeant au 2^e bureau, Zola, Clemenceau... le souffle de l'Histoire nous emportait, nous comprenions tout: l'innocence bafouée, la place de l'armée, les affrontements entre les exigences les plus élevées de l'éthique et les pensées les plus viles. Guy ne cédait jamais à la paresse bien-pensante. Je me souviens que son portrait de Dreyfus m'avait choqué à l'époque, tant il me semblait éloigné de l'idée que je me faisais du héros. C'est plus tard, en lisant cette phrase dans les Souvenirs sur l'Affaire de Léon Blum: «S'il ne s'était appelé Dreyfus, aurait-il été même dreyfusard?», que je compris la pertinence historique de ses propos.

Que l'atterrissage brutal dans nos manuels nous semblait rude après ce cours où nous étions devenus familiers, non seulement avec les êtres, mais avec les idées, les manières de voir et de penser de la France de la dernière décennie du XIX^e siècle...

Je pourrais aussi évoquer, bien que je n'aie pas eu la joie de le vivre (je n'ai été l'élève de Guy qu'un an, en première) le cours sur les tranchées... Mais tous mes amis m'en ont fait la relation. Le feu roulant des bombes, les hommes recroquevillés au fond des tranchées (Guy accroupi derrière le bureau), puis soudain l'assaut, notre professeur jaillissant de derrière sa table, un fusil imaginaire en avant, plantant sa baïonnette fictive dans des corps de fantômes. Je me souviens même qu'un de mes camarades, entrant dans le jeu de son professeur, se leva tout à coup, se tenant le ventre en poussant des râles affreux, et s'éroula aux pieds de Guy, comme s'il l'avait terrassé. La magie était rompue, la classe, les élèves, le cours reprenaient une réalité que notre professeur avait subjuguée dans ce théâtre qu'il faisait vivre.

Dès les premières inspections, son aisance, sa

belle voix, sa prestance sont consignées avec admiration. Son premier rapport d'inspection, en 1962, rédigé par l'inspecteur général Varon relève: «Parlant sans note, avec beaucoup d'aisance, il s'exprime d'une voix ferme, sait être familier avec mesure, accroche l'attention par une anecdote ou un détail pittoresque, un tempérament de professeur.»

En apprenant sa disparition, l'envie m'a pris de relire le général De Gaulle. Je savais son admiration pour lui. Dans Vers l'Armée de métier, je lis: «Ce Français, qui met dans son esprit tant d'ordre, et si peu dans ses actes, ce logicien qui doute de tout, ce laborieux nonchalant, ce casanier qui colonise, ce fervent de l'alexandrin, de l'habit à queue, du jardin royal, qui tout de même pousse la chanson, se débaille et salit les pelouses, ce Colbert collègue de Louvois, ce jacobin qui crie: «Vive l'Empereur!», ce politicien qui fait l'union sacrée, ce battu de Charleroi qui donne l'assaut sur la Marne, bref ce peuple mobile, incertain, contradictoire...». Il nous a donné l'appétit de connaître ce peuple, son histoire; tous les peuples et leur histoire, à la fois spécifique et partagée.

Avec lui, nous entrons dans la complexité du monde, complexité rendue attrayante, désirable, non pas pour s'y noyer, mais pour tenter de la comprendre, de la dominer. Il nous a invités à nous confronter aux entrelacs des idées, des biographies, des mécanismes politiques et économiques. L'époque nous portait à l'adhésion entière à des systèmes de pensée toute faite. Nous étions marxistes avant même d'avoir lu Marx. Il nous voyait arriver dans sa classe, tout bardés de nos certitudes apprises, nous accueillait avec son sourire malicieux, et, par touches, nous invitait à l'humilité devant la complexité des choses en nous donnant la confiance dans nos propres capacités pour l'apprécier. Une de ses anciennes élèves l'a dit mieux que je saurais le dire: «En nous apprenant l'Histoire, il nous a donné le goût de l'avenir.»

Je me souviens de son cours sur le Second Empire. J'étais impatient de connaître de nouvelles raisons de détester Napoléon le petit. Rien de tout cela. Sans amoindrir une seconde le crime du coup d'État, celui de l'élimination de toute opposition, la médiocrité de la «fête impériale», Guy nous a rendus attentifs au pari audacieux du traité de libre échange avec l'Angleterre, à la modernisation de notre économie, au soutien apporté à l'émancipation nationale en Italie...

Guy et la liberté. Il était d'abord un professeur libre. Je n'insisterai pas sur les libertés qu'il prenait avec les programmes officiels. Il avait simplement raison avant tout le monde. Lorsque l'on sait que l'étude du Premier Empire a disparu des programmes officiels, on ne peut que suivre la voie qu'il a si crânement ouverte. Je veux évoquer la liberté qu'il savait installer dans ses relations avec sa classe. Il a été le seul profes-

seur que j'ai rencontré qui évoquait avec nostalgie les grands chahuts de jadis.

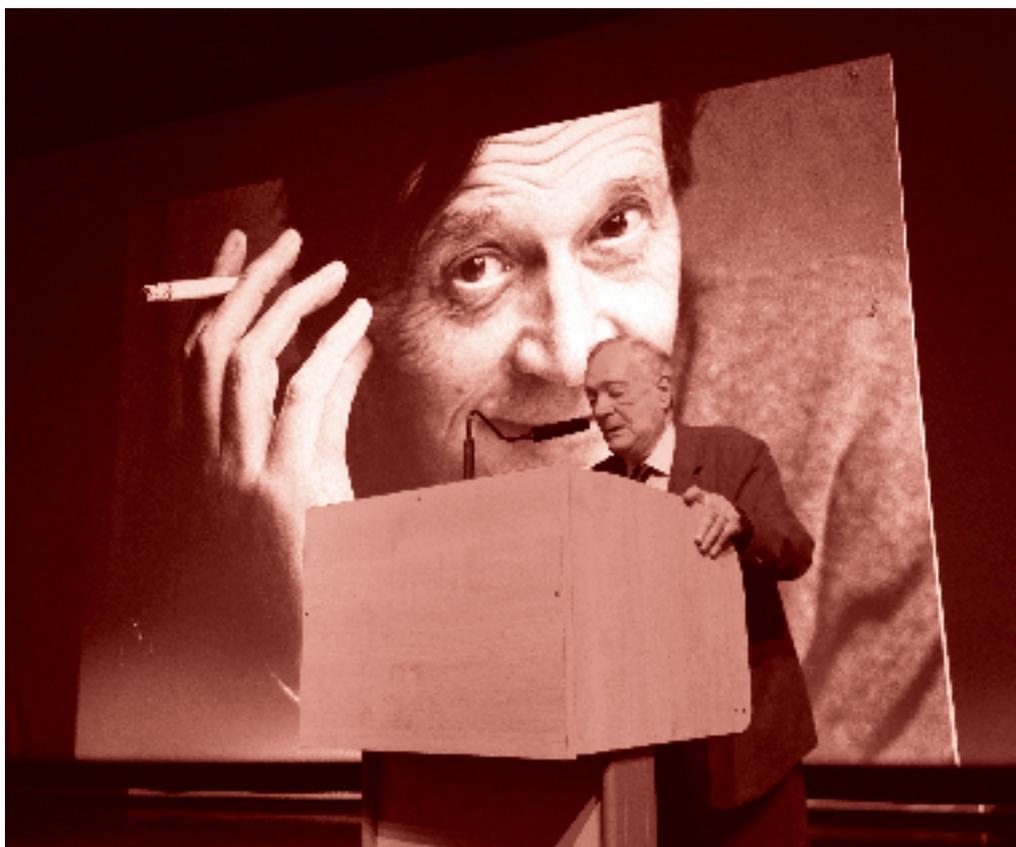
Ceux qui, dans son esprit, manifestaient plus que tout, la complicité, au fond respectueuse, entre le maître et ses élèves.

Son libéralisme, le vrai – celui qui vise à donner à chacun la liberté de penser, à conditions qu'elle soit menée avec rigueur et honnêteté – l'amenait à nous faire réfléchir en dehors de nos sentiers battus.

Quel bonheur reste en nos cœurs que d'avoir été conduits à être nous-mêmes, à penser par nous mêmes, par un tel maître!

Il est rare de pouvoir dire qu'une rencontre, a fortiori une rencontre dans le cadre d'une salle de classe, a pu changer notre vie. Cela fut vrai pour moi, et pour tant d'autres.

Nous, les élèves de Guy, partageons cette marque intime, cette admiration intacte malgré les années, cette reconnaissance infinie envers celui qui nous a appris à être libres.»



«Le vocabulaire universitaire de notre époque préfère au nom de «maître» substituer celui d'«enseignant». On saisit la différence: les deux termes ne concernent pas le même métier. Toutefois, parmi nous existe encore ce type de professeurs, qui à la fois sont des enseignants et des maîtres. Le meilleur d'entre nous, au long de trente-cinq années d'École alsacienne, était Guy Varenne.

Un mot traduira ce qu'il était, ce qu'il concevait, ce qu'il transmettait: il était élégant. Élégant dans sa démarche intellectuelle, élégant dans la forme qu'il savait lui donner, élégant dans sa manière de juger et de traiter élèves et adultes. Il était révérent, il était admiré, il était aimé. Il faisait honneur à l'École et à sa chère famille, avec qui le pleurent tous ceux qui l'ont connu et ne pourront l'oublier.»

Georges Hacquard

UN GRAND AMI DE L'ÉCOLE NOUS QUITTE, STÉPHANE HESSEL PAR MICHEL MARBEAU

Il devait venir au Salon du livre de l'École de décembre 2012, mais il a finalement décliné au dernier moment, trop fatigué. Il faut dire que Stéphane Hessel ne se ménageait pas. Il était toujours par monts et par vaux, répondant souvent à toutes les sollicitations. Il assumait son rôle de passeur jusqu'à l'épuisement.

Stéphane Hessel est décédé le 27 février 2013, il avait 95 ans.

Il est le fils de l'écrivain et traducteur Franz Hessel (1880-1941) et de Helen Grund, journaliste (1886-1982). Stéphane Hessel est né le 20 octobre 1917 à Berlin, mais vit très jeune en France, pays dans lequel ses parents ont décidé de s'établir. Le jeune Stéphane est élevé dans un bain culturel exceptionnel, entouré d'artistes et d'écrivains de premier ordre. Il a accompli ses études secondaires à l'École alsacienne (1926-1933) puis au lycée Louis-le-Grand pour ses classes préparatoires.

Stéphane Hessel et son frère Ulrich ont aussi été témoins d'une histoire d'amour à trois entre ses parents et l'écrivain Henri-Pierre Roché, qui en tirera un roman, Jules et Jim (1953). Pour son roman, Henri-Pierre Roché puise dans une veine largement autobiographique : Jim c'est lui, ou presque ; et Jules et Kathe sont directement inspirés par Franz Hessel et Helen Grund. Cette belle histoire d'amour n'a pas été mal vécue par Stéphane Hessel. Tout en étant très attaché à son père, il a beaucoup appris de Henri-Pierre Roché dans le domaine des arts – de la peinture en particulier dont ce dernier était un amateur éclairé. Ce n'est en fait qu'après la mort d'Helen Hessel (née Grund), morte en 1982 à l'âge de 96 ans, que fut révélée publiquement l'identité des personnes ayant inspiré ce célèbre trio, en particulier dans les carnets de Henri-Pierre Roché intitulés Carnets, Les années Jules et Jim, Première partie, 1920-1921, carnets publiés en 1990 avec une préface de François Truffaut, ou encore par la publication en 1991 de certaines des lettres d'Helen Hessel à Henri-Pierre Roché dans Journal d'Helen, lettres à Henri-Pierre Roché, 1920-1921 (André Dimanche, 1991).

Il est reçu à l'École normale supérieure à titre étranger. Mais au moment de sa naturalisation, en 1937, il doit repasser le concours, « normal » cette fois et l'obtient. Sa formation est variée : philosophie, London School of Economics, École libre des sciences politiques. Stéphane Hessel est mobilisé en 1939 alors que son père, sujet allemand, pourtant farouchement anti nazi et juif, est interné dans un camp français (Colum-

bes puis Les Milles près d'Aix-en-Provence). Après la défaite, il a une obsession, quitter la France pour rejoindre l'Angleterre, ce qu'il parvient à faire. Il arrive au printemps 1941. Il s'engage dans les Forces aériennes françaises libres puis travaille pour les services secrets de la France libre, le BCRA, pour lequel il est envoyé en mission en France en 1944. Trahi, « Greco » est arrêté, torturé et déporté à Buchenwald puis à Dora et s'évade sur le chemin d'un transfert vers Bergen Belsen. Il confessera avoir eu beaucoup de chance pour échapper à la mort dans cet enfer. C'est en 1945 que commence la grande affaire de sa vie, la diplomatie. Il est un des derniers à intégrer le Quai d'Orsay par l'intermédiaire du « grand concours » avant la mise en place de l'École nationale d'administration. Outre ses postes à l'étranger ou à l'administration centrale, il se distingue pour son intérêt pour l'Organisation des Nations Unies (ONU). Il y est à plusieurs reprises détaché pour y occuper de hautes fonctions. Il sera témoin de la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948 (on lui a parfois attribué un rôle qu'il n'a jamais assumé lui-même). Précisons que ce choix était à l'époque audacieux. L'ONU pour la carrière d'un diplomate n'équivalait pas un grand poste européen (Londres, Moscou) ou les États-Unis. Il mènera une carrière atypique qui se solde par une nomination comme chef de la délégation française à l'ONU à Genève en 1977 et par l'élevation à la dignité d'Ambassadeur de France en 1981.



Il fut le proche collaborateur de Pierre Mendès France (il fut membre de son cabinet en 1954-1955), du ministre de la Coopération Pierre Abelin ou de Michel Rocard. Il participe à la création d'un des premiers think tank français, le Club Jean Moulin.

Stéphane n'a cessé d'occuper des fonctions après sa retraite officielle, il connaît ainsi une deuxième vie trépidante : membre de la Haute autorité pour la communication audiovisuelle, du Haut Conseil pour l'intégration, du conseil d'administration de l'École alsacienne... Il est encore le porte parole du « collège des médiateurs » entre les sans-papiers de Saint-Ambroise et de Saint-Bernard et le gouvernement.

Avec Indignez-vous en 2010 Hessel commence une troisième vie à 93 ans ! Ce petit opuscule d'une trentaine de pages fait le tour du monde et se vend à plus de 4 millions d'exemplaires. Pour Stéphane Hessel, le « motif de base de la Résistance, c'était l'indignation ». Certes, les raisons de s'indigner dans le monde complexe d'aujourd'hui peuvent paraître moins nettes qu'au temps du nazisme. Mais « cherchez et vous trouverez » : l'écart grandissant entre les très riches et les très pauvres, l'état de la planète, le traitement fait aux sans-papiers, aux immigrés, aux Roms, la course au « toujours plus », à la compétition, la dictature des marchés financiers, jusqu'aux acquis bradés de la Résistance – retraites, Sécurité sociale... Pour être efficace, il faut, comme hier, agir en réseau : Attac, Amnesty, la Fédération internationale des Droits de l'homme...

en sont la démonstration. Alors, Stéphane Hessel, en appelle à une «insurrection pacifique». Indignez-vous va finalement dans le droit fil de tous les engagements que nous venons de rappeler. Stéphane Hessel profite de l'autorité qu'on lui confère pour pousser le débat, nous confronter face à nos contradictions. Il est ainsi l'incarnation de la figure de l'intellectuel, c'est-à-dire un homme qui utilise sa notoriété dans un domaine spécifique pour intervenir dans le débat public.

Ce texte, qui a suscité un émoi important, a parfois été très critiqué, tout comme son engagement auprès de la cause palestinienne. Il ne s'agit pas ici de le défendre, mais de comprendre sa démarche. Avec Indignez-vous, Stéphane Hessel est passé aux yeux de certains pour le gourou d'une gauche moralisatrice qui enfonce des portes ouvertes. Peut-être. Mais sans doute que dans une période de crise économique et morale que connaît alors l'Europe, rappeler quelques principes fondamentaux reste utile. Quant à la cause palestinienne, il ne s'agit pas non plus de revenir sur les polémiques que ses positions ont provoqué sur une question très complexe, mais de simplement rappeler que pour lui, l'évolution de cette cause, allait de pair avec son attachement réel à Israël. L'accuser d'être un antisémite juif était excessif.

Son estime pour l'École était réelle, il a maintes fois manifesté cet attachement à son ancien établissement (de 1926 à 1933), dans ses livres, mais aussi dans le documentaire Ad nova tendere sueta : l'École alsacienne de Yann Legargeant (<http://www.ecole-alsacienne.org/spip/Ad-nova-tendere-sueta-l-Ecole.html>). Dans ce dernier, on l'entend déclamer, en compagnie de Henri Appia et Roger Gruner, un chant patriotique appris durant leur scolarité. Il se souvient avec émotion de ses professeurs, notamment Maurice Fischer, qui fut pour lui un extraordinaire initiateur à la littérature française. Il se souvient aussi du cosmopolitisme qui existait alors, qui était si important pour ses parents, sujets allemands. Stéphane Hessel se rappelle avec émotion d'une jeune américaine qui était en 6^e avec lui ! Il affirme que c'est à l'École qu'il a appris le sens de l'international. «Les Nations Unies, c'est peut-être à l'École que je les ai éprouvées de la façon la plus directe, la plus conviviale» Il a souvent été sollicité et a presque toujours répondu présent : inauguration de la plaque du premier établissement de la rue des Écoles (octobre 1998), inauguration du bâtiment 1 (2001). En tant que membre du conseil d'administration, il a été au cœur de la vie de l'École. Il nous a fait l'honneur de venir à de nombreuses reprises participer à des conférences. Ces interventions ont toujours suscité parmi les élèves présents une admiration manifeste. Stéphane Hessel est de ces hommes qui savent susciter l'enthousiasme par leur chaleur et par l'honnêteté de

leur propos. Ce sont des leçons d'humanité. Sitôt les conférences achevées, ils se précipitaient pour le rencontrer, pour acheter et faire dédicacer un de ses ouvrages.

Sans doute en hommage à ce très fort lien entre l'ancien élève et son école sera-t-il judicieux d'attribuer son nom à toute ou partie des nouveaux bâtiments de l'École.

Certains pourraient tirer une forme d'arrogance, de fierté mal placée de cette vie bien remplie. Rien de tout cela chez Stéphane Hessel, au contraire, une constante bienveillance l'anime. D'où vient cette énergie, cette capacité à rendre service à nos prochains ? Stéphane Hessel rappelle que deux événements ont fait en sorte qu'il cherche à se rendre utile : le premier est Auschwitz. Ce drame lui a permis de comprendre rapidement que l'Organisation des Nations Unies était un moyen de faire évoluer les hommes et de faire respecter les droits de l'homme. Un autre événement inattendu pour sa génération a eu des répercussions importantes : Hiroshima. Ce n'est que depuis 1945 que pour la première fois les hommes sont capables de s'autodétruire. Hiroshima est à l'origine d'un nouveau souci. A partir de ce moment, on a des responsabilités : défendre l'humanité contre ses propres folies. Il n'y a pas que le nucléaire à prendre en compte, il ne faut pas oublier l'érosion de nos ressources, naturelles et culturelles. Stéphane Hessel se sent comme le témoin de ces graves modifications dans l'histoire.

Si ses obsèques ont eu lieu le jeudi 7 mars dans l'intimité familiale au cimetière du Montparnasse, Stéphane Hessel a eu droit le matin même à une solennelle cérémonie d'hommage national aux Invalides en présence du président François Hollande, du Premier ministre et de nombreuses personnalités. Cet événement a même été retransmis dans son intégralité sur France 2. La presse nationale a aussi consacré une place conséquente à sa disparition. Le Indignez-vous ! n'y est certainement pas pour rien, mais c'est aussi et peut-être surtout la disparition de l'un des derniers grands témoins médiatique de cette génération, qui a résisté, connu l'enfer des camps et a ensuite contribué, à son échelle, à la reconstruction du monde d'après-guerre. Il faut effectivement remarquer que le conflit est terminé depuis bientôt soixante-dix ans. Sur les 1036 compagnons de la Libération, 23 seulement sont encore vivants, le plus jeune est né en 1925.

Je voulais aussi, à titre personnel, évoquer mon souvenir de Stéphane Hessel. Je précise que je ne suis ni l'un de ses proches, ni l'un de ses amis, mais un de ces anonymes qui ont eu l'occasion de le côtoyer régulièrement depuis sa tendre enfance. Il a fait partie de ces personnages qui ont contribué à faire ce que je suis. Il a dirigé une mission à Alger pendant les

années soixante, en même temps que mon père, qui dirigeait l'Office universitaire et culturel français à Alger. Le hasard a voulu que je naisse là-bas. Hessel, son épouse Vítia et mes parents se fréquentaient, mon frère et les enfants de Stéphane Hessel allaient au même lycée. Bien des années plus tard, travaillant sur les émigrés allemands anti-nazis pour ma maîtrise en 1989, mon père me conseilla de rencontrer Hessel. Je fus rapidement reçu. Quand j'arrivai à l'appartement de la rue Alexandre Cabanel dans le XV^e, je fus accueilli un peu froidement, Stéphane Hessel cherchait quelque chose et semblait un peu préoccupé. Je me disais que mon rendez-vous commençait mal. Quelques minutes après il revint tout sourire vers moi avec une photo entre les mains : on le voyait avec un nouveau né dans les bras. «Vous avez grandi depuis !» me dit-il. Cette rencontre a été la première d'une assez longue série : entretiens sur la diplomatie d'après guerre, sur la Société des Nations et l'ONU et conférences à l'École, seul ou avec Lucie Aubrac ou d'autres témoins. Stéphane Hessel malgré son emploi du temps de ministre, se rendait autant que possible disponible, avec une éternelle bonne humeur. Je me souviens qu'ayant dû m'absenter pendant une conférence que je menais avec lui pour régler un problème pendant le Salon du Livre 2007, Stéphane Hessel avait tout pris en main pendant mon absence... En 2008, nous avons participé ensemble, sans le savoir initialement, à un documentaire de Aubin Hellot consacré à René Cassin.

Pour finir, je voudrais reprendre un émouvant cadeau que nous avait fait Stéphane Hessel à l'issue de sa conférence pendant la Semaine de l'histoire, un des quatre-vingt-huit poèmes qu'il connaissait par cœur. Avec La jolie rousse de Guillaume Apollinaire, il nous livra ainsi un des trésors accumulés et conservés dans sa mémoire, avec les souvenirs et les retentissements qui lui est attaché. En voici les premiers vers...

Me voici devant tous un homme plein de sens
 Connaissant la vie et de la mort ce qu'un
 vivant peut connaître
 Ayant éprouvé les douleurs et les joies
 de l'amour
 Ayant su quelquefois imposer ses idées
 Connaissant plusieurs langages
 Ayant pas mal voyagé
 Ayant vu la guerre dans l'Artillerie
 et l'Infanterie

Dans ce poème qui fait figure de poème testament, de bilan de vie, Stéphane Hessel tient particulièrement à un vers, qui évoque la fuite du temps :

Il y a aussi le temps qu'on peut chasser ou faire revivre

MICHEL MARBEAU HOMMAGE À JEAN-MARC ROBERTS



Après celui de Stéphane Hessel, nous déplorons le décès de Jean-Marc Roberts, éditeur, écrivain et accessoirement père d'anciens élèves (Gabriel, 1996 et Dina, 2002), le 25 mars 2013, à 58 ans.

Jean-Marc Roberts venait à peine de publier son vingt-cinquième livre, Deux vies valent mieux qu'une chez Flammarion. Livre court, une centaine de pages. Il parle de deux vies, celle d'un homme à l'hôpital, qui doit soigner une tumeur cancéreuse, et celle qui revient à travers maints souvenirs qui se bousculent, sans ordre. Tout y passe: son oncle calabrais, des petites amies qu'il n'avait pas embrassées, ses enfants... Si la maladie est là, ce n'est pas un autoportrait sombre, les pages consacrées à l'hôpital sont malicieuses, non dénuées d'humour. Le portrait du cancérologue, avec ses différentes cravates, est franchement drôle. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, surtout lorsque l'on connaît la suite, ce n'est pas un livre sur la mort, bien au contraire. «Je ne veux rien sauf guérir».

Jean-Marc Roberts est né en 1954, d'une mère comédienne italienne, Ada Lonati, apparue notamment dans Domicile conjugal de François Truffaut, et d'un père américain resté aux États-Unis, Edwin Roberts – parents qu'il évoquera dans ses livres, la première dans Une petite femme (2000) et le second dans Mon père américain (1988).

En 1972, il publie son premier roman, Samedi, dimanche et fêtes chez Seuil. Il a 18 ans! Il devient éditeur dans la même maison dès 1977. En 1979 il reçoit le Prix Renaudot pour Affaires étrangères. Il a 25 ans.

Il migre quelques années plus tard au Mercure de France puis chez Fayard, où il crée la série «La Bleue» en 1994, avec pour ambition d'avoir une couverture comme symbole de qualité, à l'instar de celle des éditions de Minuit. En 1998,

lorsqu'il devient gérant et directeur éditorial de Stock, il emporte son concept qui devient, près de vingt ans plus tard, une référence, en proposant, aux côtés des auteurs confirmés, de jeunes écrivains tels que Christine Angot, Philippe Claudel, Éric Faye, Colombe Schneck (AE), et notre ministre de la Culture Aurélie Philippetti, qui lui a d'ailleurs rendu un bel hommage.

Jean-Marc Roberts a adapté plusieurs de ses livres au cinéma et a écrit plusieurs scénarios originaux, notamment pour Pierre Granier-Deferre, Laurent Heynemann et Christopher Frank.

Il combattait aussi la vente des livres sur Internet considérant que cela détourne le vrai lecteur de son libraire et donc de la littérature. Pour lui, il ne doit y avoir qu'un lieu unique de vente de livres, la librairie. Notre récente conférence-débat sur le livre numérique lors du Salon du Livre de décembre 2012, avec Olivier Nora (PE, AE) et Éric Marbeau (AE), lui aurait fortement déplu, bien qu'elle ait été de fort bonne tenue et que les protagonistes pensent que la librairie peut avoir son rôle dans cette nouvelle économie du livre.

L'une de ses dernières actions éditoriales a été la publication du livre de Marcela Iacub, Belle et Bête, évoquant sa relation avec un personnage public qu'elle dépeint, sans le nommer, comme mi-homme mi-cochon, a suscité de violentes réactions dans la presse et dans les milieux littéraires. Jean-Marc Roberts a énergiquement défendu son auteure, surpris par la violence des propos de sa profession et de son bord politique. Quoi qu'il en soit, cette publication témoigne de la liberté qu'il accordait à ses auteurs, lorsqu'il considérait que le texte avait de la valeur littéraire.

RÉSULTATS AUX EXAMENS

BREVET DES COLLÈGES

	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013
inscrits	154	159	166	164	170	164	168
admis	154	157	162	162	170	163	166
taux de réussite (%)	100,00	98,75	97,56	98,78	100	99,39	98,81
moyenne nationale (%)	81,7	81,8	82,6		84,5		

BACCALAURÉAT DU SECOND DEGRÉ

	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013
inscrits	149	147	146	144	148	155	143
admis	149	147	144	143	148	154	143
taux de réussite (%)	100,00	100,00	98,6	99,31	100	99,35	100
moyenne nationale (%)	87,6	87,8	88,8	87,3	88,2	89,6	
mentions (%)	83,89	77,55	84,93	79,86	79,05	81,94	93,01

TAUX DE RÉUSSITE PAR SÉRIES (%)

	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013
L	100	100	100	100	100	100	100
ES	100	100	100	100	100	97,7	100
S	100	100	99	99	100	100	100

POURSUITE DES ÉTUDES (%)

	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013
par type d'enseignement								
classes préparatoires	41	30	31	37	27	29	37	29
universités	48	47	43	49	49	40	67	45
écoles spécialisées	8	15	19	10	15	14	29	13
étranger	3	7	7	4	10	18	21	13
par secteur d'étude								
sciences	29	30	25	31	24	34	38	35
lettres/langues/sc. humaines/arts	37	38	43	30	34	30	65	29
droit/sc. politiques/commerce	34	32	32	40	41	37	51	36

LE CARNET

DÉCÈS

M. Rouillot
Ancien père d'élève
Octobre 2012

Georges Raynaud-Dulaurier
Ancien professeur d'histoire-géographie
à l'EA
Octobre 2012

Jean-Pierre Niochau
Père de Thomas (AE),
Marie (élève en 1^{er}), Paul (élève en 4^{es})
Janvier 2014

Hélène Darcet
Mère d'Adèle (élève en 1^{er})

Gabriel Cuvelier
AE 2005
Avril 2013

Paul Ladrière
Époux de Muriel Ladrière
(ancienne professeure de français)
Avril 2013

Guy Varenne
Ancien professeur d'histoire-géographie
Avril 2013

M. Rault
Ancien adjoint d'éducation

M^{me} Leleu
Ancienne professeure de français
Juin 2013

Hélène Kapp
Ancienne adjointe d'éducation
(AE)
Septembre 2013

NAISSANCES

Zia
Fille de Katia Vega-Valera
(adjointe d'éducation à l'EA)
Octobre 2012

Taissa Dei-Cas
Fille de Nathalia Henry
(Professeure de russe à l'EA)
Novembre 2012

Aiden Jules
Fils de Joy Becvarik
(Professeure d'anglais à l'EA)
Janvier 2013

Lucie
Fille d'Hélène Fieschi (Professeure de
français à l'EA) et de Frédéric Dorothé
(Professeur de Sciences économiques et
sociales à l'EA)
Avril 2013

Chadek
Fils d'Élisabeth Chapiro
(Professeure d'anglais à l'EA)
Avril 2013



L'ÉQUIPE
RÉDACTIONNELLE
LE DERNIER JOUR
DE CLASSE

L'ORGANIGRAMME 2012-2013

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidents d'honneur: M^{me} Lise GRIVOIS, M. Édouard SAUTTER.

Vice-président d'honneur: M. Jean-Pierre HAMMEL.

Président: M. Alain GRANGÉ-CABANE.

Vice-présidents: M^{me} Marianne BAUER, M^{me} Blanche de CRÉPY.

Trésorier: M. Patrick PEIGNÉ

Secrétaire: M. Nicolas TRÈVES.

Administrateurs: M. Philippe BOSSEAU, M^{me} Catherine BRÉCHIGNAC, M. Jean-Pierre DUDÉZERT, M^{me} Mary-Ange HURSTEL représentant l'APPEA, M. Yann LEGARGEANT représentant l'AAEEA, M. Julien MARION, M^{lle} Marie-Lorraine MULLER, M. Olivier NORA, M^{me} Anne POSTEL-VINAY, M. François RACHLINE, M. Bernard SPITZ, M^{me} Mireille TURPIN.

DIRECTION

Directeur: M. Pierre de PANAFIEU.

Secrétaires: M^{me} Béatrice CARVALHO, M^{me} Claire PLESSY.

PETIT COLLÈGE

Directrice: M^{me} Nadia VUONG.

Secrétaire: M^{me} Béatrice CARVALHO, M^{me} Clothilde GOUBIN,

M^{me} Marie-Laure MENICHETTI.

Conseiller d'éducation: M. Bruno BOURDEAU.

Adjoints d'éducation: M. Laurent-Olivier COURRÈGES, M^{me} Carole DUGAUD, M^{me} Laurence KARSZANIA.

Psychologue: M^{me} Sylvianne SORG.

Bibliothèque: M^{me} Barbara ACOUART.

Documentation: M^{me} Anne KOWAKA.

Assistante maternelle et demi-pension des classes maternelles:

M^{me} Sophie GÉNEAU de LAMARLIÈRE.

Loge 128 rue d'Assas: M^{me} Danielle PARIENTY.

PROFESSEURS AU PETIT COLLÈGE

M^{me} Dolly ALLOUCHE (8^e1), M^{me} Valérie CHAMPENOIS (11^e2), M^{me} Pascale DANGUEUGÉ-PIPREL (12^e1), M^{me} Véronique DUGAST (9^e3), M^{me} Valérie FAGGILOLO (10^e3), M^{me} Laurence FAVRE (7^e1), M^{me} Josette GENTILE (10^e1), M^{me} Florence GROSFILLEY (9^e2), M^{me} Laurence KALFON (8^e2), M^{me} Juliette KAZÉMI (Je1), M^{me} Aurélie KING (11^e3), M^{me} Céline LAUGA (Je2), M^{me} Catherine LOZANO (7^e4), M^{me} Julie MONEyron (12^e2), M^{me} Isabelle MOSNIER (8^e4), M^{me} Élisabeth NÉRANT (7^e3), M^{me} France RATAJCZAK (8^e3), M. Christophe RYCKELYNCK (7^e3), M^{me} Corinne SCHULTZ (11^e1), M^{me} Dominique SEDLETZKI (10^e2), M^{me} Catherine SIMARD (7^e1), M^{me} Véronique SOTY (9^e1).

Anglais: M^{me} Aimée FROOM, M^{me} Ursula PAYNE, M. Andrew TOURTELOTTE.

Chinois: M^{me} Anne HUANG, M^{me} Ya-Yun PENG.

Psychomotricité: M^{me} Sylviane DUCHESNAY, M^{me} Dominique TARDY.

Éducation physique: M. Philippe GIET, M. Alain HARDY.

Arts plastiques: M^{me} Nadia GEISSLER.

Enseignement musical: M^{me} Mireille BERRET.

Sculpture: M^{me} Kristel SINSON.

GRAND COLLÈGE

Directeur: M. Brice PARENT.

Adjoint: M. Éric MARSILLE.

Secrétaire: M^{lle} Valérie SOFRONIADES.

Conseillers d'éducation: M^{me} Carole ORSINI (terminales), M^{me} Catherine GUILLAUD (conseillère péri-scolaire), M^{lle} Claude COLOMBANI (1^{re}, 2^{de}, 3^e), M^{me} Évelyne BENSO (4^e, 5^e, 6^e).

Adjoints d'éducation: M^{me} Karine ROGER (terminales), M^{me} Maryline MULOT (1^{re}), M^{me} Khalida HUBERT (2^{de}), M^{me} Catherine LOGNON (3^e), M^{me} Agnès PARIS (4^e), M. At Cisse (6^e), M^{me} Katia VEGA-VALERA (5^e), M^{me} Judith DAMMAGH (CDI, études et activités annexes), M. Max PIQUEPAILLE (cour).

Adjoints d'éducation responsables de la loge, de la demi-pension et de la permanence: M^{me} Amine TADJINE, M. Morgan DESBOTS, M. Guillaume FABREJON.

Chargé du matériel audiovisuel: M. Daniel FAUGERON.

Rédacteur du site internet: M. Patrick OUREDNIK.

Foyer centre culturel: M^{lle} Anne COURAYE.

Service psychologique: M. Emmanuel HERVÉ-LAUVRAY, M^{me} Pascale ZARÉA.

Laboratoire de sciences physiques: M^{me} Svetlana BOUBIA.

Laboratoire de sciences de la vie et de la terre: M^{me} Salima BARACHE.

PROFESSEURS AU GRAND COLLÈGE

Sciences économiques et sociales: M. Frédéric DOROTHÉ, M. Jean-Luc LEMAIRE.

Langues vivantes: M^{me} Joy BECVARIK (anglais), M^{me} Élisabeth CHAPIRO (anglais), M. Jean-Michel CHAUVIÈRE (allemand), M^{me} Sophie DUBOS (anglais), M^{me} Sabrina FAMA-TROVATO (italien), M^{me} Margarita FRANCHI (allemand), M^{me} Linda GARCIN (anglais), M^{me} Nathalia HENRY (russe), M^{me} Isabelle de KISCH (anglais), M^{me} Kristin LACOURRÈGE (anglais), M^{me} Patricia LE SÉNÉCHAL (anglais), M^{me} MA LI (chinois), M. LIM (chinois), M^{me} Ariane LIN DEJEAN (chinois), M^{me} Kelly MORCKEL (anglais), M^{me} Clara MORESSA (italien), M. Marc PILVEN (anglais), M^{me} Sophie STEVENSON (anglais), M. Andrew TOURTELOTTE (anglais), M^{me} Dolores VAZQUEZ-SALVADORES (espagnol).

Sciences physiques: M^{me} Montaine DESLANDES, M^{me} Valérie GENET, M. Sébastien GHOBADI, M. Michel LAGOUGE, M. Philippe MÉNÉTRIÉ, M^{me} Brigitte PIVETEAU, M. Rodolphe de TOURRIS.

Sciences de la vie et de la terre: M^{me} Bénédicte BOSCHER, M^{me} Martine FAYET, M^{me} Claudine GRANBOIS, M^{me} Brigitte MONNIER, M^{me} Sandrine PONTON, M^{me} Lisa POULAIN, M^{me} Dominique SAUVAGE. *Mathématiques:* M. Laurent BARBIER, M. Stéphane BONOT, M^{me} Marie-Christine BRAS, M^{me} Caroline d'ESTALENX, M^{me} Abdelilah HILALI, M^{me} Elizabeth JEANNENEY, M^{me} Christine LARRIEU, M. Sylvain MENASCHÉ, M. François MESTOUDJIAN, M^{me} Pamina PATTEN-SORTAIS, M. Thomas PÉTEUL, M. RABETANETY, M. Serge TAILLON.

Lettres: M^{lle} Lucile BEILLACOU, M^{me} Corinne BOIVIN, M^{me} Pascale DUAULT, M. Robert de MARI, M^{me} Hélène FIESCHI, M^{me} Marie-Hélène GAUTHIER-FAURE, M^{me} Magali JÉQUIER, M. Daniel HARTMANN, M^{me} Laurence LETOURNEUX, M^{me} Mélanie MUNIER, M. Brice PARENT, M. Gilles PERRIN, M^{me} Sylvie ROZÉ, M. Richard SACK, M^{me} Françoise VRAND.

Histoire-géographie: M^{me} Hélène BÉCHET, M. Dominique BOYER,

M. François COLODIET, M. Claude COLOMBANI,

M^{me} Martine CRAUK, M. Michel DESCHAMPS, M^{me} Morgane ELLINGER,

M^{me} Angela KAHIL, M^{me} Jeanine LEON, M^{me} Isabelle LE TOUZÉ,

M. Michel MARBEAU, M. Pierre de PANAFIEU.

Musique: M^{me} Dominique DEPLUS-RICHARD, M^{me} Maria GIOTA, M^{me} Sylvie SIVANN.

Technologie: M. Sébastien GHOBADI, M^{me} Marie-Pierre PAULIEN, M^{me} Marie-Christine RIZOS.

Philosophie: M. Jean MONTENOT, M^{me} Gaele SIMONIAN,

M. Marcos VARGAS.

EPS: M^{me} Cécile DOUGÉ, M. Pierre FACHENA, M^{me} Florence GARAT,

M. Philippe GIET, M^{me} Betty LE GALL, M^{me} Céline SONNES-CITÉ.

Arts plastiques: M^{me} Gaëlle BOSSER, M^{me} Fabienne RAPPOLD.

Documentalistes: M^{me} Christine BERNARD, M^{me} Sylvie BORDRON,

M. Romain BORRELLI.

INTENDANCE

Intendante: M^{me} Viviane MORIN.

Adjointe: M^{me} Anne SIMMAT.

Adjointe Ressources Humaines: M^{me} Marie COMYN.

Informaticiens: M. Christian KRİKOR, M. Christian SAURY.

Secrétaires d'intendance: M^{me} Fatou DIENG, M^{lle} Eloïse FRANÇOIS, M^{me} Christelle LAGET.

Réception et standard 109: M. Ahmed HOUAS.

Réception et standard 128: M^{me} Danielle PARIENTY.

Maintenance, sécurité: M. Marc MACHILS.

Entretien: M. Nicolas BOUQUET, M. Guy MARTEAU,

M. Zacharie M'BIANDJA.

SERVICES COMMUNS À TOUTE L'ÉCOLE

Responsable de l'ouverture internationale: M^{me} Morgane ELLINGER.

Secrétaire chargée des échanges: M^{me} Agnieska CHAMBRAUD.

Infirmières: M^{me} Antoinette LANOY, M^{me} Tina VIAGGO.

Médecin: D^r Colette BEDAT-DURAND.

Demi-pension: M. Olivier BÉRARD.

la 3^{ème}



L'École alsacienne

109, rue Notre-Dame-des-Champs – 75006 Paris

Tél.: 01 44 32 04 70

Télécopie: 01 43 29 02 84

Courrier électronique: courrier@ecole-alsacienne.org

Site web: www.ecole-alsacienne.org